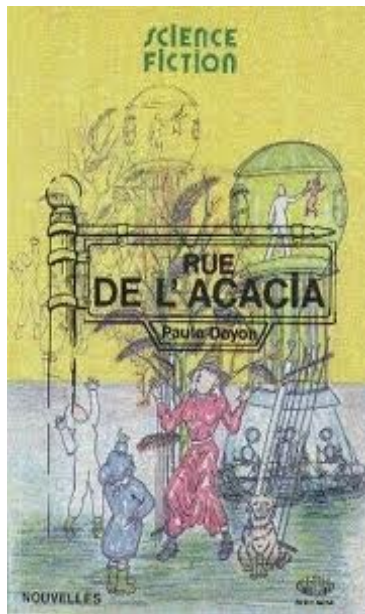


Paule Doyon
Rue de l'Acacia



BeQ

Paule Doyon
Rue de l'Acacia
et autres nouvelles

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature d'aujourd'hui*
Volume 44 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

La vie à petits pas...
Une histoire n'attend pas l'autre
Windigo
Le livre M
Poésie en images



Paule Doyon est née en Abitibi le 27 mai 1934.

Elle vit dans la Mauricie depuis 1957. Animatrice de théâtre pour les jeunes, elle a effectué plusieurs tournées dans les écoles (Alberta, Nouveau-Brunswick, Ontario, Québec).

Auteure d'une vingtaine de livres dont deux recueils de poésie (*Rive fauve* et *Éclats de paroles*) et un roman (*Windigo*).

Lauréate du prix du concours France-Canada en 1979 et de plusieurs autres prix.

Des nouvelles ont paru dans les revues *Châtelaine*, *Actualité*, *Perspectives*, *Les Écrits du Canada-Français* et quelques journaux. « Le règne de Kuper » a été étudiée dans les écoles polyvalentes et d'autres s'enseignent dans certaines écoles secondaires, au Québec et ailleurs.

Douze nouvelles qui tentent, chacune d'une manière particulière, d'explorer le monde du futur et du subconscient humain, de répondre avec humour et fantaisie aux questions quotidiennes, de présenter des solutions aux problèmes humains.

Unicorps nous propose la vision d'un monde où les plantes plutôt que les humains auraient évolué vers l'intelligence ; John Garret, cet homme immortel projeté d'un monde à un autre, nous laisse avec l'idée que la cellule contient l'image microscopique du futur ; Jason, ce double de nous-même, est toujours prêt à nous éclairer...

Le futur, comme un aimant, nous entraîne à travers chaque nouvelle où l'imagination se charge d'envelopper de rire nos travers les plus humiliants et nous signale les dangers des trop rapides progrès scientifiques sans jamais nous enlever le précieux espoir que doit conserver l'homme dans sa capacité d'adaptation à un monde en constant changement.

Rue de l'Acacia
et autres nouvelles

(Éditions Naaman, Sherbrooke, Québec, 1985.)

ISBN 2-89040-362-9

1

Horace Parle

Cela débuta d'une façon insidieuse. Un matin, Horace Parle ressentit une lourdeur dans les membres. Lourdeur qui s'évanouit à la neuvième tasse de café. Puis, le second jour, une fatigue furtive. Avec les semaines il eut l'impression qu'un brouillard couvrait l'horizon. Il entendait des grincements dans ses chevilles et des mots obsédants lui remplissaient la tête. Mais tous ces symptômes, que sa femme attribuait au surmenage, se volatiliserent d'un coup, à la suite des trois semaines, passées sur l'ordre de son médecin, à Newark.

Horace, ayant pleinement profité des bienfaits de cette cure, se sentit enfin prêt à écrire une lettre à son patron. Il y expliquait sa subite horreur pour les dictaphones, les téléphones, la

ponctualité, les klaxons d'automobiles, les billets de circulation, les feux rouges, les crissements de pneus, les verbiages métalliques des machines à écrire, les pannes d'ascenseurs et toutes les autres affections courantes du monde, et il signa sa démission. À cet instant, il ressentit une bizarre petite douleur, du côté de la rue, mais il n'en souriait pas moins largement en allant jeter l'enveloppe timbrée dans la boîte aux lettres rouge vif.

En retournant chez lui, il nota que le ciel, ces derniers jours, avait pris une coloration grise. Le soleil, lui, se cernait de brun. Jusqu'à ce jour Horace éprouvait envers la mort, que le teint terreux du ciel lui suggérait soudain, une frayeur insurmontable. Il constata, surpris, que maintenant cette idée le laissait impassible. Il éprouva même une brusque envie de se précipiter par-dessus le parapet du pont, sur lequel il déambulait, pour se le démontrer. Puis il rejeta cette preuve, assez superflue.

Dès le lendemain cependant, il désorganisa minutieusement sa vie. Il se leva tard. Ne déjeuna

pas. Et erra toute la journée dans les petites rues sales de sa ville. Le soir, en rentrant, il prit, au magasin de tabac, une cartouche de cigarettes. Arrivé chez lui, il se força à fumer jusqu'à ce que des nausées et des étourdissements le contraignent à gagner son lit.

Au bout de deux semaines, il fumait ses trois paquets de cigarettes par jour. C'était remarquable pour un homme de quarante ans qui n'avait encore jamais fumé. Cela lui donnait une impression de supériorité, augmentait sa confiance en lui-même. Mais il ressentit vite un désir de se surpasser. C'était un sentiment mêlé de désespoir.

Ces dernières semaines, il s'était mis à observer avec attention les gens autour de lui. Chaque jour il revoyait les mêmes visages tirés. Il suivait du regard les ouvriers entrant à l'usine le matin, avec leurs yeux vides, et en ressortant le soir, avec leurs têtes amorphes. Comme Horace disposait maintenant de beaucoup de temps, il méditait sur les malheurs des autres, tenant à leur place la comptabilité de leurs souffrances. Il lui

devint vite intolérable de constater que ses voisins supportaient : le travail à la chaîne, la maladie, les riches, le bruit, les impôts, les discours, l'injustice, et même les autobus scolaires ! Quand l'un de ses voisins osait sourire, il l'aurait étranglé tant il le trouvait inconscient.

Enfin Horace avait tant de fautes à imputer à l'humanité, qu'il décida d'établir chaque jour la liste des incongruités qui lui venaient à l'esprit. Mais il se fatigua vite. Cela réclamait trop de travail et de papier. Et, toujours aussi humilié par les agissements de ses congénères, il s'efforça seulement, de jour en jour, de leur ressembler de moins en moins.

Il laissa pousser sa barbe, sans intervenir. Il ne se préoccupa plus de ses cheveux, il les laissa flotter sur ses épaules. Il acquit ainsi une liberté qui lui faisait grand bien. Sa femme le regarda avec une pointe d'inquiétude dans l'œil. Mais la peau d'Horace était devenue coriace, il ne ressentit rien. D'ailleurs, étrangement, soudain le reste de l'humanité commença à le faire moins

souffrir. Car il lui devenait de plus en plus difficile de penser longuement.

Un jour, lui qui n'avait jamais trompé sa femme (qui était la seule femme qu'il eût jamais aimée) se mit à la tromper avec une complaisance effrénée. Il ne s'agissait pas pour lui de se rassurer sur sa virilité. C'était un besoin viscéral, qu'il jugeait parfaitement licite de satisfaire. Il n'éprouvait pas de remords et n'imaginait pas de raison de devoir en éprouver. D'ailleurs il n'avait plus d'imagination ces derniers temps. Encore moins se posait-il des questions. C'est à peine s'il s'apercevait que ses mains prenaient des proportions alarmantes pour un homme ayant terminé depuis longtemps sa croissance. Mais comment cela aurait-il pu l'alarmer ? il n'avait même pas noté la courbure insolite qu'amorçait rapidement l'arc de son dos.

Un matin la femme d'Horace le vit quitter le domicile. Elle sut, rien qu'à sa démarche, qu'il ne reviendrait pas. On peut penser logiquement qu'elle se sentit heureuse. Elle ne le comprenait plus. Ce n'était plus là l'Horace Parle épousé

vingt ans auparavant. Il s'était tellement transformé qu'elle avait l'impression de vivre en concubinage. Elle se contenta de soupirer. On peut avancer sans hésitation que c'était de soulagement.

En cherchant à peine, Horace Parle découvrit un quartier sale où il choisit la chambre qui lui convenait. Elle était basse, sombre et humide. Cela lui plut. Les gens de ce quartier avaient depuis longtemps perdu la faculté d'étonnement, et ils ne l'avaient jamais retrouvée. Ils ne s'aperçurent donc pas que les yeux du nouveau venu s'enfonçaient curieusement dans leurs orbites, que le mouvement de ses pupilles était désordonné. Une seule fois, une femme retira vivement son bébé à sa vue, prise d'un soudain pressentiment. Mais cela ne se reproduisit plus. Et si la chose s'était reproduite, Horace ne l'aurait plus perçue.

Puis, Horace se sentit appelé par le parc de la ville. Là s'alignaient des mélèzes, des chênes, de grandes épinettes. Il passait des journées entières assis sous les pins aux têtes dodinantes. Il

enfonçait sa face dans les bouquets de genévriers ou de cèdres. Dans un état d'euphorie bienheureuse, il se mettait à courir à travers les allées. Son bonheur s'amplifiant, il bondissait par-dessus les haies, atterrissant parfois dans les arrangements de pois de senteur. Plus de quarante-neuf fois le jardinier du parc le menaçait de prévenir la police, s'il n'arrêtait pas de mutiler les fleurs sur la propriété de la ville. Horace le regardait, hébété, sans comprendre, et il s'enfuyait en se grattant sous l'aisselle.

Les bouts filtres de cigarettes couvraient maintenant entièrement le plancher sans linoléum de son appartement. Cela formait une moquette épices-dorées, décorée de petits cylindres blancs, d'un coup d'œil assez étonnant. Une fade odeur flottait dans la pièce, due sans doute à ce tapis, ou au fait que les draps du lit n'avaient pas été lavés depuis leur confection.

De toute façon Horace s'y sentait très bien. Plutôt, il ne se sentait plus. Il dormait, sortait sans se rendre compte de ses sorties, mangeait frugalement et éprouvait un attrait de plus en plus

irrésistible pour les arbres ayant un feuillage épais et humide. Il n'aurait su même expliquer cette attirance.

Un soir pourtant, il rouvrit un livre. Il essaya de lire un texte de Jean-Éthier Blais. Il n'y parvint pas. Tous ces caractères d'écriture ne signifiaient rien ! ne changeaient rien ! c'était de l'artificiel ! Il sortit en criant, saisit le premier arbre rejoint, l'étreignit dans ses bras : ça c'était du vrai ! du naturel ! la vérité se trouvait là, sous l'écorce. Il lança un autre long cri, s'effondra en pleurant, et rentra calmement chez lui pour dormir.

Il était très fatigué quand il s'éveilla le lendemain. Des bruits de toutes sortes attaquaient la ville. Elle suait, mais ne faisait rien pour se défendre. Horace se traîna péniblement hors de son lit car ses jambes avaient raccourci d'un bon six pouces pendant la nuit. Il se sentit petit. Il s'étira, vit que, par contre, ses bras étaient plus longs ! Il n'avait donc rien perdu. Il mangea quelques fruits, puis, ayant encore faim, quelques noix. Un crayon roula sur sa table. Il le saisit et

essaya de crayonner. Il se réjouit du résultat. Il se découvrait aussi grand artiste que l'année où il avait connu un si vif succès en dessin à la maternelle. Son dessin à la main, il courut dans la rue montrer son œuvre aux passants. Les gens marchaient vite, sans même lui jeter un regard distrait. Ils avaient tous besoin de leurs deux yeux pour ne pas se faire écraser par les autos, qui les chargeaient avec des mugissements de pneus et de petits klaxonnements colériques. Horace était déçu, mais il comprenait.

Ayant remis son dessin à une poubelle, il traversa la rue malgré le grognement d'un énorme camion qui le fixait de ses yeux brillants, et fonçait sur lui à toute vitesse. Horace conservait son air détaché. Aussi, le camion hésita à écraser quelqu'un qui n'était même pas effrayé, il freina furieusement et repartit attaquer quelqu'un d'autre. Horace passa le reste de la journée dans le parc.

Un matin son propriétaire le mit à la porte. Horace ne payait pas son loyer depuis trois mois. C'était la limite ! Car il ne l'avait pas payé non

plus pendant les six mois précédents. Il remercia son propriétaire et sortit. Désormais, il habiterait le parc, un endroit bien plus salubre.

Et Horace Parle s'en alla en marchant à quatre pattes, car ses bras avaient encore allongé et ses jambes encore raccourci. Et il ne pourrait plus jamais marcher autrement...

2

L'invraisemblable aventure de John Garret

L'avion du pilote John Garret tournait comme un moustique au-dessus de sa cible. La veille et l'avant-veille son appareil avait déversé des tonnes de tracts sur le pays pour avertir les habitants de l'horrible explosion qui allait, dans une demi-minute, dévaster la population.

Garret, après avoir saboté sa radio pour étouffer les appels de sa base qui l'exhortait à se tirer au plus vite de la zone périlleuse, regarda froidement se découper dans le ciel le champignon atomique. Sa décision était prise. Il pointa rageusement le dard pointu de son avion en direction du nuage atomique, et s'enfonça dans l'affreux magma de radiations qui décimeraient des milliards d'hommes et affecteraient, pour les siècles à venir, tous les

survivants.

– Des moustiques ! nous ne sommes que de cruels petits moustiques ! marmottait-il encore au moment où son avion se désagrégeait dans le ciel.

Lorsque Garret reprit conscience, il était allongé sur une curieuse surface verte. Autour de lui une lumière blanche constituait toute l'atmosphère.

– Où suis-je ? se demanda-t-il, stupéfait. Ne devait-il pas être mort ?

Il se releva. Ses pieds s'enfoncèrent légèrement dans un sol tiède. Son corps ne portait pas la moindre égratignure – il se sentait en pleine forme !

– Comment était-ce possible ? quel était cet étrange lieu ? Je rêve ! Je rêve ! hurla Garret dans un effort pour se réveiller.

Mais l'explosion atomique n'était pas un simple cauchemar. Et ce décor était réel. Réel ! Un petit cillement doux lui titillait les oreilles, comme ces bourdonnements remplissant les

centrales électriques. Garret avançait avec précautions, explorant autour de lui.

Il lui semblait être sur le toit d'un singulier édifice constitué par une pile de gigantesques coussins ronds et ronflants. Ces étonnants gratte-ciel se multipliaient jusqu'à l'horizon, reliés les uns aux autres par des ponts suspendus d'un vert plus tendre que celui des édifices mêmes.

Poussé par une curiosité grandissante, John Garret s'engagea résolument sur l'un des ponts, qui aussitôt balança dangereusement de gauche à droite. Au-dessous de lui tournoya un moment un paysage brouillé. Et à peine avait-il franchi le quart de la distance le séparant du second édifice, qu'un deuxième méchant petit courant électrique vint de nouveau secouer le pont. Incapable de maintenir plus longtemps son équilibre, Garret bascula par-dessus bord.

– Cette fois, c'est bien la mort ! eut-il juste le temps de penser.

Mais son corps ne fit que rebondir délicatement contre une surface glaireuse et souple.

Ahuri, John put ensuite patauger vers la paroi de l'espèce de wagon dans lequel il était tombé. Penchant sa tête par dessus bord, il découvrit que son wagon était relié à d'autres, formant un train qui glissait sur un liquide visqueux – et allait bientôt s'enfoncer dans un tunnel ! Affolé, John sauta en bas du wagon.

C'est, tour à tour, en nageant ou pataugeant dans le liquide membraneux du sol, s'y empêtrant parfois comme dans des broussailles, qu'il parvint à contourner le tunnel. Harassé, le corps recouvert d'une pellicule gluante qui lui donnait des haut-le-cœur, il rejoignit enfin la sortie du passage souterrain. Une quantité incroyable de convois, identiques à celui qu'il avait vu y entrer, s'en échappaient. Comme si chaque wagon, en passant à travers ce tunnel, s'était fabriqué des milliers de sosies. John se hissa prestement à l'intérieur de l'un des fourgons de forme ovoïde, s'allongea sur le contenu moelleux du wagon et s'endormit aussitôt, bercé par les ballottements du train.

Quand il s'éveilla, son convoi s'immobilisait à l'intérieur d'une gigantesque usine. Partout des machines aux formes étranges s'y dressaient. L'une d'elle tronçonnait, à une vitesse vertigineuse, de colossales billes transparentes. Chaque tronçon roulait ensuite dans une énorme machine-mâchoire qui les recrachait transformé en énergie pure. Cette énergie était aussitôt emprisonnée dans des contenus translucides qui glissaient hors de l'usine sur une chaîne gluante.

– Sur quelle étrange planète se trouvait-il donc ? ou comment un cauchemar pouvait-il s'éterniser ainsi ? John se serait cru en l'an trois mille au moins : avant sa mort – si mort il était – l'homme était de plus en plus supplanté par les machines. Mais ici, c'était encore pire ! Les machines semblaient douées d'une espèce de cerveau. Elles se déplaçaient d'elles-mêmes, sans voies déterminées – sans produire d'embouteillages, ni de collisions. Sur cette planète, s'il s'agissait d'une planète, concluait John, les machines avaient le monopole. On aurait dit des machines humaines – ou des humains transformés en machines ?

Même les matériaux présentaient un aspect des plus curieux. Il pouvait les déchirer, malgré leur apparente solidité, et la déchirure se colmatait d'elle-même sans laisser de trace.

S'étant frayé un chemin à travers cette fantastique usine, le train emportant Garret en ressortit pour se diriger vers une haute muraille – plutôt un voile diaphane, car le convoi passa au travers sans même ralentir.

Le train stoppa au centre d'une place où s'entassaient, en spires, des milliards de ballons. John descendit. Aussitôt un ballon se détacha d'une spire et roula vers lui. Garret le regarda venir avec inquiétude. Ce ballon faisait plusieurs fois sa taille. Allait-il être broyé ? Une voix, paraissant sortir du ballon, le rassura :

– Ne craignez rien ! nous n'allons pas vous détruire. Mais nous regrettons de vous voir naître à un moment aussi agité de notre histoire. Vous voici sur la planète Chlamydomonas. Nous sommes les atomes qui l'habitons. Mon nom est Atomicus. Je suis le PLUS PUISSANT de la planète. Nous vous avons suivi depuis votre apparition sur

le toit de nos ateliers moléculaires, les chloroplastes de notre centre de captage d'énergie. Notre œil protecteur, photosensible, a immédiatement capté votre présence et actionné le courant électrique qui vous a éjecté du mécanisme délicat des chloroplastes. Vous avez pu entrevoir, en venant ici, quelques-unes de nos Ribosomes et de nos Mitochondries qui élaborent les éléments et emmagasinent les énergies indispensables à notre auto-reproduction.

Le ballon décrivit un cercle autour de John et poursuivit :

– Nous ne disposons pas de plan pour fabriquer des êtres de votre espèce. Votre création doit provenir d'une rupture dans la bande d'acide ribonucléique qui communique avec nos machines. Cet accident aura faussé la programmation et produit un mutant.

Il dessina une seconde orbite autour de Garret tout en continuant de parler :

– Impossible de songer à vous détruire ! nous romprions la stabilisation des particules formant notre monde, et provoquerions l'éclatement de

notre structure. Bien que vous soyez, de toute évidence, une erreur de programmation, nous devons vous conserver pour notre sauvegarde, conclut-il, en s'arrêtant de rouler.

John respira, rassuré.

– Vous êtes ici dans le Nucléus, notre habitat, reprit le ballon, cette fois sans bouger. Toutes nos usines de montage et nos centrales électriques sont construites à l'extérieur, dans le cytoplasme. Jusqu'à ce jour, précisa-t-il, nous étions persuadés que ces mesures nous préserveraient de la pollution et conserveraient indéfiniment la pureté de notre race.

Le ballon se tut un moment pendant lequel John se sentit observé à en être mal à l'aise.

– Bien que cette race soit présentement en plein désarroi, reprit le ballon, au grand soulagement de John. La division s'amorce dans notre peuple. Nul doute que l'altération de la bande de transmission, qui a provoqué votre naissance, provient d'un sabotage – imputable, à coup sûr, au révolutionnaire Atomicos. Ce ballon essaie par tous les moyens de s'attirer des partisans.

Moi, Atomicus, poursuivit-il, sentencieux, j'ai toujours administré rigidement le complexe système de notre planète, réglé la reproduction des individus. Chacun étant spécialisé dans son domaine et devant s'y confiner. Cela pour l'harmonie du groupe.

John écoutait, fasciné.

– Car il serait inadmissible, poursuivit Atomicus, qu'un individu commence à peindre des tableaux, s'il a été fabriqué pour programmer des machines, n'est-ce pas ? ou contrôle le Nucléus, s'il est né pour guider la transformation des acides aminés ? Notre programme est de veiller à ce que soient respectées ces conventions. Tout doit être autorégulé. Nos chaînes de montage régissent automatiquement le nombre des spécialistes nécessaires. Aussi notre société est-elle parfaite. La spécialisation est l'unique façon d'assurer l'équilibre dans toutes les sphères d'une société, n'est-ce pas ?

John le regardait, perplexe.

– Hélas ! reprit Atomicus, depuis quelque temps Atomicos perturbe ce système. Il

rassemble les foules, les trouble en leur parlant de l'ennui, de la monotonie. La monotonie nous anéantira ! prétend-il. Pauvre fou. Il essaie de ranimer les sentiments. Il parle de la liberté de choisir son destin. Il s'élève contre la science qui fait de nous, dit-il, des esclaves. Il veut construire un monde neuf. Il incite les atomes à échanger leurs connaissances pour réaliser ce monde invraisemblable, où on pourrait souffrir ! Car, Atomicos prétent que nul ne peut savoir s'il vit, s'il ne souffre pas. Avec ses discours ridicules il est en train de créer la scission. Il a ses partisans. J'ai les miens. Et le Nucléus est en désordre. Certains refusent déjà d'être à leur poste. C'est la révolution ! et cela juste au moment où un plus grand danger encore nous menace... Regardez !

Le corps d'Atomicus devint transparent. Une sphère brillante, transmettant l'image totale, et en trois dimensions, de sa planète et de son atmosphère. John y distinguait les ateliers de chloroplastes et les trains de protéines qui transportaient jusqu'aux ribosomes les acides animés utilisés pour la création des êtres spécialisés de Chlamydomonas. Il voyait des

individus sortir de prodigieuses machines qui, programmées par des bandes d'acide ribonucléique, venaient de reproduire exactement le modèle d'individu commandé par le gouvernement central. Il apercevait même l'œil du gouvernement qui suivait toutes les phases de la fabrication – directement du Nucléus. John Garret découvrait le système ordonné, réglé au poil, de Chlamydomonas. Chlamydomonas... Chlamydomonas ? où avait-il entendu ce mot ? C'était insensé ! invraisemblable ! chlamydomonas ? mais c'était un micro-organisme ! Un essaim de chlamydomonas, se rappelait soudain John, pouvait vivre ensemble dans une seule goutte d'eau. Les mitochondries ? les ribosomes ? tout cela lui était connu. N'était-ce pas les micro-usines de toutes cellules vivantes ? Quel cauchemar ! quelle aventure inimaginable ! Atomicus était donc un atome ? et lui, John Garret ? plus minuscule ? il était un électron peut-être ? Ahurissant !

John avait pénétré le nuage atomique. Il était mort. Mais de cette mort subsistait une énergie. Et les radiations avaient protégé sa mémoire

antérieure. John demeurait coincé entre deux consciences : mi-homme, mi-électron.

À travers le corps d'Atomicus il voyait, de l'autre côté de la ceinture de cellulose protégeant Chlamydomonas, avancer un énorme vaisseau spatial qui n'était rien de moyen qu'un virus ! Déjà Atomicus lui expliquait que ce navire de l'espace, bondé de guerriers, percerait bientôt leur atmosphère et atterrirait sur la planète. Ces guerriers s'empareraient de toutes les usines, les reprogrammeraient selon leur propre code génétique, se multiplieraient ainsi à l'infini pour anéantir Chlamydomonas. Puis, repartiraient accomplir ailleurs dans l'univers leur œuvre de destruction.

– Et nous sommes sans aucune défense devant eux, conclut Atomicus. Ce sera la fin de notre monde. Nous n'y pouvons rien. Les rêves d'Atomicos ne servent qu'à nous distraire du tragique destin qui nous attend.

John demeurait pensif. Il comprenait, lui, que la révolte d'Atomicos n'était pas une simple diversion. Ce ne pouvait être que l'amorce,

inscrite dans la vie même, de la mitose prochaine de la cellule ? La division du peuple, qu'Atomicus considérait comme une catastrophe, était, au contraire, une expansion de vie.

Mais la menace imminente du virus, elle, demeurait.

Si le virus atteignait Chlamydomonas, c'était la destruction totale de la planète. Pas de scission ; que désintégration ! La fin du monde. Sur la macroscopique planète terre, il aurait suffi d'une goutte d'antibiotique pour voir battre en retraite ce qui, ici, dans ce monde microscopique, représentait un immense vaisseau spatial, une espèce de cheval de Troie, pire encore !

Pourtant, n'y avait-il pas les chloroplastes ? ces énormes amplificateurs de lumière ! Si John parvenait, en stoppant la production des usines, à condenser en faisceau l'énergie lumineuse ainsi obtenue vers le virus ; peut-être réussirait-il à ralentir sa course jusqu'à ce que la mitose de la cellule soit accomplie ? Alors la moitié de la population de Chlamydomonas au moins serait sauvée. Il devait essayer ! S'il demeurait inactif,

toute la planète périrait.

Aussi John s'efforça-t-il aussitôt d'expliquer à Atomicus cette opération, qui permettrait sans doute de sauver une partie de son peuple de la destruction. Mais à peine eut-il prononcé le mot mitose, qu'Atomicus se désintéressa :

– La mitose ou la destruction, c'est la même chose, fit-il. Nous craignons la mitose. L'au-delà nous est inconnu. L'imminence d'une catastrophe ne doit déranger en rien l'ordre établi. Notre auto-conservation ne contenant pas de programme pour nous défendre contre cette sorte d'envahisseurs, nous devons nous soumettre à notre destin. Nous attendrons la destruction.

Et Atomicus se détourna de John pour regarder ses partisans, qui se rapprochèrent de lui pour marquer leur approbation.

John se fraya un chemin à travers les atomes, individus identiques. Ballons ! dans lesquels s'enfermait une pensée spécialisée. Ballons incapables d'aucun sentiment ! Tout l'avenir de l'homme était-il déjà inscrit dans une cellule vivante ? Le monde autorégulé de la terre future ?

Combien de milliers d'années s'écouleraient-ils avant que soit reproduite en grand cette minuscule maquette ? Ce petit monde ordonné jusqu'à l'ennui, où régnait à nouveau la conscience collective des premiers âges de l'humanité. Cela à côté de la technique la plus évoluée que l'on puisse imaginer. Plus aucune conscience individuelle ! Sauf, pour Atomicos, le révolutionnaire. Mais... c'était lui que John devait rejoindre ! lui qu'il fallait rallier à sa cause.

Déjà Atomicos avait pris position de combat. Il occupait un côté du Nucléus et émettait de forts rayons magnétiques pour s'attirer les atomes groupés au centre de la place. L'ayant rejoint, Garret lui expliqua son projet de sauvetage.

Atomicos n'avait pas l'intention de livrer le monde neuf qu'il s'appropriait à construire à la démolition. Aussi, se rallia-t-il aussitôt à John.

– Faites vite ! dit-il, gagnez le laboratoire de contrôle où se trouve l'œil photosensible qui dirige notre trajectoire vers la lumière. Dès que j'aurai convaincu les enzymes de bloquer la production, vous serez libre d'utiliser cet œil pour

diriger toute l'énergie lumineuse emmagasinée vers l'ennemi. Essayez de maintenir le vaisseau à distance, le temps que je construis ma propre atmosphère et me tire de l'orbite de la planète-mère. Ensuite les enzymes, ayant échappé à mon contrôle, remettront sans doute en marche les usines afin de rétablir le métabolisme et recréer l'équilibre dans le gouvernement d'Atomicus. À ce moment vous perdrez tout pouvoir, et devrez laisser atterrir le vaisseau ennemi. Nous, nous serons saufs ! mais vous... ?

– Moi... ? je suis programmé pour sauver votre monde, fit John, constatez que la spécialisation aura eu pour vous son utilité ! Je me rends au laboratoire immédiatement.

Dans le laboratoire, John admira un instant l'œil. C'était un simple cercle transparent et lumineux d'où émanait un puissant magnétisme. Puis, l'électron-Garret se prépara à contrôler l'énergie totale de la cellule au moment où cette énergie se concentrerait dans cet œil.

Dans le Nucléus un désordre complet régna.

Puis, chaque atome attiré par les rayons magnétiques émis par les chefs, Atomicus et Atomicos, émigra vers le côté du noyau où le portaient ses tendances politiques. Quand les chefs eurent ainsi rassemblé autour de chacun d'eux un nombre égal de citoyens, ils éteignirent leurs rayons.

À ce moment John sentit que la puissance lumineuse de l'œil augmentait. Atomicos devait avoir paralysé l'action des enzymes. Le virus frôlait déjà l'atmosphère de la cellule. John dirigea son faisceau lumineux sur le navire, qui vacilla. Il se réjouit d'avoir réussi à troubler la direction des commandes de l'appareil. Les envahisseurs, affolés, tentaient de reprendre le contrôle de leur vaisseau, mais John les bombardait de lumière ! Aveuglé, l'ennemi tâtonnait pour retrouver sa route.

Dans l'œil, John pouvait suivre toutes les actions qui se déroulaient sur la planète et dans l'espace interplanétaire. Atomicos avait constitué sa propre atmosphère. Il voyait la nouvelle petite planète Chlamydomonas, avec son dynamique

chef, s'éloigner doucement à la conquête de son orbite et de sa liberté. Jusqu'à ce que... pensait Garret, naisse sur cette nouvelle planète un nouveau dictateur. Alors s'amorcerait une autre mitose, et le cycle sans fin se poursuivrait.

L'œil magnétique perdait rapidement son énergie. John comprit que les enzymes, de nouveau sous le contrôle d'Atomicus, reprenaient leurs activités. Les machines s'efforçaient de rétablir l'équilibre de la cellule en reconstruisant des spécialistes pour remplacer ceux qui s'étaient ralliés à Atomicos. Le virus retrouvait sa trajectoire. Il perçait l'atmosphère de Chlamydomonas.

Aussitôt furent parachutés de l'appareil une multitude d'affreux petits êtres qui s'éparpillèrent instantanément à la grandeur de la planète.

Bientôt toutes les usines de Chlamydomonas furent sous leur contrôle. Et John Garret observa, horrifié, le spectacle le plus hallucinant, vu depuis son arrivée sur Chlamydomonas. Les usines se mirent à produire, uniquement, et par milliards, ces petits êtres monstrueux qui, à peine

sortis des machines, s'acharnaient à détruire avec une violence inouïe tout ce qui les entourait. Ils furent bientôt si nombreux et si féroces qu'ils attaquèrent et anéantirent les machines mêmes qui les avaient fabriqués.

Tout s'écroulait. Le Nucléus, dont les murailles avaient été déchirées par ces voraces petites incarnations du mal, fut balayé par le flot du cytoplasme qui l'envahit. Tous les atomes désintégrés roulèrent dans cette mer gluante. Wagons de protéines, acides aminés, enzymes, tout cela ne forma plus qu'un brouet insipide.

Bientôt l'œil magnétique, auquel se cramponnait encore Garret, chavira à son tour, se fissa sous la secousse et John, au comble de l'horreur, sombra dans le flot glaireux et puant...

Cette fois, au moins, il était bien mort. Enfin, peut-être.

3

Les yeux

Le grand chef Casque d'or accueillait avec des hochements de tête satisfaits les ovations de l'armée de staphylocoques dorés qui l'entourait. Fleming et Forey erraient dans leurs recherches. La bombe « pénicilline » ne menacerait pas le monde bactérien avant dix ans ! Aussi, les Coques voyaient leur victoire assurée. Le pus s'amoncelait dans la plaie, charroyant les cadavres des globules blancs. Casque d'or contempla avec fierté ses troupes dispersées par grappes. Il ordonna l'assaut final, et, l'œil superbe, suivit de seconde en seconde l'accroissement prodigieux du nombre de ses guerriers.

Dans la gorge d'Aileen les leucocytes accourus combattaient avec un acharnement

stérile. La douleur labourait son pharynx à chaque nouvel assaut des staphylocoques. La fièvre étreignait le petit corps, qui soutenait avec des efforts de plus en plus faibles le courage des globules blancs dans leur opération-suicide.

Des ombres s'allongeaient, se déformaient, se reformaient, se fondaient un instant en une seule au-dessus de son lit. À ces ombres mouvantes s'accrochaient de temps en temps des visages aux traits parfois nets, parfois flous comme une mauvaise photo. Au centre de l'un de ces visages émergeaient deux yeux brillants d'angoisse. Recroquevillée au plus creux de sa fièvre, Aileen essuyait les feux de ce regard insoutenable qui lui hurlait, hurlait de vivre !

Mais pourquoi devait-elle s'accrocher à ce monde qui perdait tout contour précis passé cinq pieds de son corps ? Pourquoi ramasser ses efforts et s'agripper à cette chose vaporeuse, hérissée de pointes comme un moulin à tortures ? et vouloir pénétrer plus avant dans cette caverne sombre, quand la grille de l'entrée l'écorchait déjà aussi durement ? Pourtant, les deux yeux

implorait au-dessus d'elle, menaçait de s'obscurcir à jamais si elle refusait de se cramponner à cette pénombre inquiétante.

Du gouffre ténébreux, comme deux phares dans la noirceur, ces yeux un jour avaient brillé près d'elle. À partir de ce moment le chemin dans l'obscurité s'illuminait parfois de leurs taches claires. Ne plus les voir soudain la livrerait au vertige sans fin. Il fallait à tout prix empêcher ces deux yeux de s'éteindre. Il fallait combattre l'obscurité totale. Effroyable.

Mais la douleur, comme un raz de marée d'une puissance infernale, s'abattit encore une fois sur son corps et l'entraîna, dans un brusque mouvement de retour, au plus profond du gouffre noir ; d'où jaillit, d'un seul bloc, un monde tout constitué, éblouissant de lumière. Et les ombres autour de son lit continuaient de s'agiter sur ce dernier, sans le heurter, comme des formes d'une dimension différente.

Ramenée au cœur d'un monde étonnamment familier, Aileen suivait fascinée les mouvements des habitants de ce pays de lumière, les regardait

transgresser toutes les lois physiques qui gênent dans notre monde le mouvement libre des corps. Ces êtres aux corps parfaits se déplaçaient dans tous les sens. Ils évoluaient avec une nonchalance exquise, dans une dimension extrêmement évoluée. Dans un univers dompté et si parfait qu'aucun des mots, connus du nôtre, n'auraient pu le décrire. Un de ces êtres fascinants regardait Aileen avec une bienveillance mêlée d'incompréhension. Son regard traduisait à peu près les reproches qu'aurait adressés un père multimillionnaire à son enfant – volontairement exilé dans une jungle hostile au milieu de peuplades pauvres et incultes et livré aux transes de la malaria. Splendide avec ses longs cheveux, son visage luisant de bonheur contrastait violemment avec l'état pénible dans lequel se débattait Aileen.

– Tu vois, affirmait-il avec douceur, comme la vie est douloureuse, et ce n'est qu'un début ! Pourquoi t'acharner ? rebrousse chemin pendant qu'il est temps encore, reviens vers nous, souviens-toi ! il n'est pas encore trop tard.

Et ses compagnons, se joignaient à lui pour essayer de convaincre Aileen de renoncer à sa folle aventure-de-vie. Car il lui semblait, curieusement, avoir quitté ces êtres heureux – pour vivre.

Mais les yeux brillants au-dessus de son lit flottaient avec indifférence sur ce monde, pourtant si envoûtant par sa perfection. Ne pouvaient-ils pas voir ce que les yeux d'Aileen apercevaient avec une telle netteté ? Pourquoi leur regard n'appuyait-il pas les paroles prononcées ? Pourquoi leur tristesse ne se changeait-elle pas en joie ? Pourquoi n'approuvaient-ils pas ce retour vers la sagesse, cette rentrée dans la félicité ? La femme pâle, si fidèle à côté de son lit, ne l'encourageait même pas à reculer vers cet extraordinaire univers. Aussi, Aileen hésitait dans son choix au seuil de deux mondes, dont l'un se révélait pourtant si clairement inférieur à l'autre.

Dans cet univers, inférieur et incertain, tout enveloppé de noirceur, seuls les yeux de cette femme se détachaient avec précision. Et tendu

entre cette femme et elle un lien très fort, d'une texture impalpable, la retenait, l'empêchait d'être emportée par les beaux inconnus.

Car les êtres de lumière continuaient de la harceler. Comment pouvait-elle repousser leur invitation, quand de leurs corps émanait, si visiblement, l'immense bonheur qu'ils promettaient ? Comment ne pas ajouter foi à leurs dires quand ils décriaient ce deuxième monde, lui prédisant des passages encore plus pénibles, mille plus cuisantes écorchures – quand elle y souffrait déjà si atrocement ?

– Tu n'as qu'à dire oui, répétait l'Être-beau-de-lumière, tu n'as qu'à dire oui. Dis oui avant que la route s'allonge et qu'il te devienne impossible de reculer. Dis oui, Aileen, et tu seras de nouveau avec nous.

Mais la femme au-dessus du lit portait toujours son regard grave. Elle paraissait torturée. C'était eux, leur discours, nul doute, qui la torturaient ainsi. Ils mentaient ! Ils essayaient de séduire Aileen avec leurs mirages. Et la femme n'avait pas de pouvoir de paroles contre eux. Elle

suppliait Aileen avec ses yeux de ne pas se laisser tromper. Comme cette pauvre femme semblait désarmée à côté de ces êtres favorisés, qui pouvaient présenter leur séduisant monde dans tout son éclat ! Tandis qu'elle, au pied du lit, demeurait impuissante à tirer le rideau d'ombre qui voilait encore son univers propre. Et cet univers, si monstrueux au premier contact, n'en avait pas moins pour citoyenne cette douce femme au visage si fidèlement présent dans ce cercle restreint de vie où Aileen souffrait. Jamais cette femme ne la tromperait ! La sincérité absolue de cette femme qui s'attristait des paroles, pourtant si lourdes de promesses mirobolantes, des êtres de lumière, était l'unique certitude d'Aileen.

De quel côté devait-elle porter sa foi ? « Reviens vers nous ! » disaient les êtres de lumière, et la femme, elle, ne disait rien. Son silence, cependant, pesait si lourd. Aileen dans une suprême décision, tendit ses nerfs, combattit de toutes ses forces, s'efforça de résister à l'irrésistible. Sans interruption, nuit et jour. « Non, je ne veux pas ! non, je ne veux pas ! »

cria inlassablement le petit corps jusque dans le plus inconscient de son être. Cela avec tant de force et de volonté que l'arrêt de mort, stupéfait de cette singulière résistance chez un aussi jeune enfant, éteignit ses mirages – ou ses vérités. Et la mémoire n'enregistra qu'une étrange et victorieuse lutte contre la réputée incurable maladie.

Car un matin Aileen ouvrit les yeux. Elle était assise sur l'herbe. À la pointe de son orteil rose brillait une goutte de rosée. Au-dessus de sa tête le ciel creusait son puits de lumière bleue. Elle entendait son corps ronronner de santé. Au milieu des faisceaux de couleurs, de petits êtres voletaient... elle sut que c'était des oiseaux. Des bruits harmonieux l'entouraient. Il lui sembla un moment visionner les images d'un étrange ailleurs. Soudain la femme apparut près d'Aileen, qui sourit en reconnaissant sa mère. Puis, appuyant ses deux petites mains contre le sol, elle se souleva sur ses chevilles tremblantes, et d'un pas hésitant, les jambes un peu torsées, elle se mit en devoir de traverser la vie...

4

Le règne de Kuper

On était en janvier. Les rues de Ré étincelaient sous la coupole de verre qui maintenait une température agréable dans la ville. Mais le froid sévissait à l'extérieur. Nid avala sa pilule de sommeil, s'étira. Elle avait soixante ans. À son âge son ancêtre du vingtième siècle attendait la mort en s'adonnant à quelques œuvres de charité. Mais elle, crâne nu, teint lumineux et corps souple sous sa combinaison bleue, venait tout juste d'être promue Bi (biologiste). Elle allait vivre le cycle le plus marquant de sa vie, qui s'avérait prometteuse. Albert Bertiletti, l'ordinateur de la ville de Sir, capitale du Savoir, où se trouvait groupée la plus grande masse d'ordinateurs, chacun spécialisé dans un domaine particulier, lui avait décerné un diplôme avec la

mention Super A, sanctionnant ainsi ses brillantes études. Elle avait même reçu les félicitations de Kuper, le Grand Ordinateur de Yo, la capitale de la terre.

Kuper était le cerveau central, le gouverneur de la planète. Ce robot renfermait toutes les connaissances humaines accumulées depuis les débuts de l'humanité. Riche de cette expérience du passé, il choisissait, en toutes circonstances, la meilleure attitude à adopter. Kuper était le héros de l'heure. Grâce à sa sagesse, le mot guerre avait disparu du vocabulaire. La paix faisait progresser la technique. L'énergie dépensée autrefois aux combats était canalisée vers les découvertes. Ainsi avait-on presque résolu le problème du vieillissement des cellules. Par l'inoculation à la naissance d'un sérum, on éliminait le virus de la vieillesse que les hommes avaient contracté, pendant des siècles, en naissant, sans même en soupçonner l'existence. Hélas ! il arrivait encore à certaines personnes, pourtant vaccinées, de perdre subitement, sans qu'on puisse en déterminer la cause, leur immunité. Elles vieillissaient alors d'une façon brutale, en

quelques heures. Leur peau se ridait et se désintégrait si vite que le temps manquait pour étudier et découvrir les motifs de cette réceptivité inattendue à un virus qui, hors ces cas d'exception, n'avait plus de prise sur les hommes.

Nid souhaitait s'attaquer à cette énigme. Les cas de vieillissement spontané s'avérant plus fréquents sur la lune que sur la terre, elle songeait à émigrer sur le satellite pour y étudier ce phénomène.

Déjà le cerveau de Nid renfermait toutes les connaissances historiques sur cette maladie. Elle savait que ses ancêtres, dès leur sortie de l'utérus (les enfants n'étant pas encore formés dans les laboratoires), contractaient ce virus. Cependant, ils avaient développé une certaine résistance à cette maladie. Le mal les marquait bien de ses stigmates à mesure que leur temps s'écoulait, mais ils atteignaient un certain âge avant de succomber. À l'âge de Nid, leurs rides et leurs organes atrophiés présageaient déjà leur mort prochaine.

Nid, comme chacun, était animée d'un grand amour pour tous les habitants de la terre. Le règne de l'amour ayant fait place à celui de la haine. Les classes sociales, causes des révoltes et des guerres anciennes, n'existaient plus, chaque citoyen se reconnaissant un rouage, aussi important qu'un autre, de la société totale. Très jeunes, à peine sortis du laboratoire des naissances, les enfants passaient au centre de psychologie où des robots, spécialisés en éducation, dressaient l'inventaire de leurs aptitudes et de leurs goûts. Chaque enfant était ensuite dirigé, selon ses données héréditaires, ses aspirations et son potentiel établi, vers les études correspondantes. Ce qui éliminait toutes les frustrations ! Chaque citoyen se retrouvant toujours, exactement, dans la société, à la place qu'il aurait souhaité. Tous trouvaient donc dans l'accomplissement de leur travail un bonheur permanent qui leur tenait lieu de salaire. Car il n'était plus question, dans cette société nouvelle, de recevoir une rétribution pour exécuter un travail aimé.

Nid souffla dans un petit tube d'ivoire. Aucun

son n'en sortit. Mais B0025, qui captait les ultrasons, apparut aussitôt. C'était un gros chien du type boxer, à poil noir chiné de brun. Il frôla son corps osseux contre les jambes de Nid, qui lui caressa distraitement l'oreille. Elle le pria de lui apporter les deux laissez-passer dont elle aurait besoin : l'un pour visiter le laboratoire de génétique, l'autre pour faire rafraîchir son maillot.

– C'est... c'est tout ? bégaya B0025, en frottant une deuxième fois sa grosse tête contre Nid qui le repoussa doucement.

– Oui, ce sera tout, fit-elle, va ! va, chien.

B0025 sortit, docile, en ondoyant.

Nid s'évertuait vainement à essayer de convaincre B0025 de ne plus mendier les caresses comme un vulgaire chien du vingtième siècle ! La prolongation de la vie animale avait permis au cerveau du chien d'élaborer une première forme de langage. Mais cela ne l'avait pas débarrassé de sa dépendance envers l'homme.

– Il faudrait bien que ce malheureux animal devienne plus autonome ! soupirait Nid, devant les grands yeux suppliants de B0025 qui revenait avec les deux cartes dans sa gueule.

Elle le remercia.

B0025, peiné par la froideur de Nid, ressortit lentement.

Nid se présenta au centre de génétique juste au moment où le robot de garde se préparait à tirer la barrière limitant l'entrée des visiteurs pour la journée. Elle tendit vivement sa carte devant l'œil électronique du robot. Il vérifia la validité des renseignements inscrits et lui fit signe de passer.

Elle traversa le vaste couloir dont les parois de verre permettaient aux visiteurs d'observer le travail des généticiens sans les déranger. Sur un écran, tenant lieu de cloison devant eux, elle suivait leurs gestes comme si elle avait regardé elle-même à travers leur microscope. Ils disséquaient des spermatozoïdes et des ovules et dressaient l'inventaire de leurs codes génétiques.

Ensuite ils agençaient ces gamètes de façon à produire un être humain absolument sain et pourvu des qualités physiques, intellectuelles et sociales les plus parfaitement équilibrées possible.

D'un laboratoire à l'autre, Nid suivit le passionnant processus de la vie. Cela depuis la multiplication fantastique des premières cellules jusqu'au moment où l'enfant, déjà développé, le crâne muni d'électrodes, commençait à assimiler les connaissances qui feraient de lui un être productif, épanoui et évolué.

À chacun des stades déterminant de la croissance de l'embryon, les généticiens prélevaient un échantillon de son tissu cellulaire qu'ils classaient soigneusement. Opération vitale, car cela permettrait de restaurer plus tard n'importe quel organe ou membre de cet individu. Il suffirait alors de lui injecter l'extrait de ce tissu correspondant à la formation de la partie de son anatomie à reconstituer. Les greffes d'organes avaient été abandonnées au profit de cette reconstitution de l'être, par l'être. En

puisant dans cette banque personnelle de tissu embryonnaire conservé avec ses propriétés stimulantes de devenir, on pouvait aussi bien faire repousser son bras amputé que reconstituer un foie atrophié. Tous les organes obéissaient à cette stimulation locale. Sauf le cerveau. Cette résistance du cerveau à toute régénération s'expliquait par le fait que les cellules du cerveau ne se reconstituent pas spontanément une fois détruites. Il ne restait plus qu'à résoudre cet épineux problème et l'homme deviendrait assuré de vivre quasi éternellement.

Pour le moment, l'homme vivait deux cent soixante-quinze ans tout au plus. Au bout de ce temps, même si son corps conservait une apparence de jeunesse, il assistait, impuissant, à la désintégration de son cerveau. Alors il finissait par se résoudre à passer à la machine d'anéantissement. Cette machine réduisait son corps en atomes après en avoir prélevé les précieux spermatozoïdes ou ovules, pour récupérer les meilleures chromosomes du stock génétique.

Nid mesurait le pas de géant accompli par l'homme qui avait échappé, de justesse, à la destruction totale de son espèce. Une subite mutation de son intelligence, provoquée par une accumulation favorable de radioactivité, ayant accéléré son évolution. L'homme, d'un coup, par cette poussée en avant, avait accédé à la sagesse – et la cybernétique l'y maintenait. En effet, le cerveau de l'homme s'étendait dans tous ces robots construits par lui – et qui maintenant le forçaient à tenir compte de leurs données. Les robots, en raison de leur programmation accumulée de siècles en siècles, étaient devenus plus savants que les hommes. Le Pouvoir leur avait été remis parce qu'ils étaient sans passion. Ils dirigeaient admirablement bien la terre. Seule leur accession à la tête de l'humanité avait pu supprimer les guerres.

Les robots s'approprièrent les noms compliqués de leurs inventeurs, pour honorer leur mémoire. Les hommes, eux, n'ayant plus de familles (les enfants étant fabriqués dans les laboratoires), s'accommodaient, au contraire, de particules de sons pour s'interpeller. On avait en

horreur les noms longs qui faisaient, disait-on : « robotisme ». Nid, dont le numéro individuel était 888888888889, n'utilisait cette identité officielle qu'en s'adressant aux cerveaux des ordinateurs. Les noms des villes avaient aussi été écourtés. Nid habitait Ré. La capitale était To. Dans la ville de Fa, on trouvait le plus grand centre de repos. Tous les habitants de la terre ne formaient plus qu'un seul peuple. Les généticiens utilisaient les caractéristiques physiques des anciennes races de la terre pour recréer des individus variés – mais sans les liens ethniques.

Le teint de Nid était brun comme le chocolat. Mais ses immenses yeux bleus auraient étonné l'homme du vingtième siècle. Sa poitrine tombait droite comme celle des mâles. Seuls ses organes génitaux révélaient encore son sexe féminin. Mais cette partie de l'anatomie ne préoccupait plus ni le mâle, ni la femelle.

Convaincue que le processus de la croissance ne renfermait pas la solution au problème du vieillissement spontané des cellules, Nid ressortit du laboratoire de génétique, bien décidée à

émigrer sur la lune. Elle allait chercher là, dans le déroulement de la maladie même, le remède à apporter. Sa décision étant prise, elle se dirigea vers l'atelier de stérilisation, afin d'y faire rafraîchir son maillot avant son départ. Elle en ressortit quelques minutes plus tard, toute pimpante dans son vêtement net d'où toute trace de poussière et d'usure s'était envolée.

Les vêtements, comme les autres bien matériels – restreints à l'essentiel – devaient pouvoir être restaurés à la moindre détérioration. Plus de cette industrie sans contrôle ! qui avait failli, dans les temps anciens, conduire la planète à l'asphyxie. Un travail herculéen avait été exigé – dans le passé – pour jeter dans les volcans en activité tous les résidus d'une civilisation de production. On avait à peine fini de dépolluer. Aussi, une législation inflexible interdisait toute récidive dans ce domaine.

Nid, fraîche et épanouie, entra dans le silencieux métro dont les ramifications s'étendaient sous toute l'étendue de la ville de Ré. Actionné par une énergie extraite de la

matière, le transport n'occasionnait plus aucune pollution. Grâce à une technique avancée, Nid pourrait, durant le trajet, consulter les archives de la bibliothèque mondiale ou visionner un film en trois dimensions.

En surface, de petits véhicules, qu'on abandonnait là où on descendait, permettaient de franchir les courtes distances. Mais la plupart des gens préférait utiliser leur ceinture anti-gravité pour se déplacer encore plus librement. Nid utilisa cette ceinture pour se hisser sur le cœur roux d'une gigantesque marguerite. Installée sur le cœur de la fleur, comme sur un coussin de velours, elle admira une dernière fois la ville de Ré.

Des Réniens, tous vêtus de leur combinaison au modèle uniforme, dont seule la teinte différait pour indiquer leur métier, musardaient vingt-quatre heures par jour dans les rues fleuries de Ré. Nullement pressés d'entrer chez eux pour manger, une capsule suffisant à assouvir leur faim. Ni obligés d'aller dormir, la pilule de sommeil suffisant, du moins sur terre, à restaurer

les forces. Ré était une ville exquise... songeait Nid. Mais l'Espace était attirant ! Le tempérament de Nid la poussait vers l'inconnu – irrésistiblement.

On voyageait encore peu dans la galaxie. Mais Kuper avait découvert, récemment, à la suite de recherches prolongées sur la constitution de la matière, le moyen (si justement imaginé autrefois par les auteurs de science-fiction) de désintégrer les corps en particules pour les reconstituer instantanément ailleurs dans l'univers. Mais cette technique n'avait encore été expérimenté qu'avec un pigeon. Il restait à l'expérimenter sur l'homme.

Nid fut chaleureusement accueillie chez elle par B0025. Il bondissait de joie et remuait la queue avec frénésie. Elle lui offrit une capsule d'os concentré. Il se frôlait contre ses jambes avec une tendre maladresse.

– Vous êtes intenable ! gronda-t-elle. Puis, elle remarqua que les paupières devenues tombantes de B0025 accentuaient encore dans la face du boxer l'expression habituelle de tristesse.

– Avez-vous bien avalé votre pilule de sommeil ? lui demanda-t-elle aussitôt.

B0025 hocha affirmativement sa grosse tête, et Nid n’y pensa plus.

– Je verrai à ce que l’on vous ravitaille en comprimés pendant mon absence, ajouta-t-elle. Je pars demain pour la lune.

B0025 bredouilla des remerciements et sortit la tête encore plus basse.

Le soleil se levait au-dessus de la ville quand Nid s’envola dans la fusée Ré-lune. La coupole de verre, ouverte pour laisser sortir le vaisseau, s’était refermée. On aurait dit une bille où venaient fondre les couleurs de l’aurore. B0025, venu faire ses adieux à sa maîtresse, continuait de fixer le ciel. Une larme roula de son œil jusqu’à son nez froid. B0025 la happa d’un coup de langue. Puis, il rentra lentement chez lui.

Dans la fusée Nid écoutait les poèmes de son poète préféré, Yin, grâce au magnétophone miniaturisé fixé à son poignet. Yin était un enfant

de dix ans et un poète remarquable. Non à cause de son âge, mais à cause de son art. Car certains poètes étaient encore plus jeunes et la majorité des écrivains avaient à vingt ans livré toute leur œuvre. Les musiciens se révélaient encore plus précoces. La musique pure, ponctuée de silences expressifs, qui ravissait en ce moment les passagers, avait été composée par un enfant d'à peine cinq ans.

Le compagnon de voyage de Nid paraissait être un jeune homme d'environ soixante-cinq ans. Il en était à son deuxième projet réalisé sur la lune. Il décrivait à Nid le milieu lunaire et ses paysages troués d'où émanait une poignante impression de silence. Il affirmait que les communications entre les êtres s'y accomplissaient autrement que sur la terre. Chacun se sentant lié aux autres pour la réalisation de la grande œuvre : recréer, en tentant de fixer une atmosphère à la lune, la terre primitive, où des humains pourraient vivre sans coupole de verre. Certains savants voyaient là l'unique façon de sauver l'humanité, prétendant que l'homme avait besoin de la nature primitive

pour conserver son caractère d'être humain. D'autres, au contraire, affirmaient que l'âme de l'homme était incorruptible. Ils invoquaient, pour appuyer leurs dires, l'existence accrue des créateurs. Selon eux, l'homme ne risquait pas de se robotiser. Ces savants demeuraient sur la terre, et considéraient que retourner à la nature serait « dévoluer ».

Urt, le compagnon de Nid – qui, fascinée par la conversation, avait fait taire son poète – hésitait encore entre ces deux philosophies. Il reconnaissait aux deux formes de pensée d'excellents arguments. Mais il avait décidé de vivre encore un peu de temps sur la lune avant d'opter pour l'une ou l'autre de ces doctrines.

Nid s'émerveillait de l'intonation harmonieuse de la voix du jeune homme, de ses yeux verts qui luisaient d'étrangeté quand il décrivait « la vie passionnante des pionniers de la lune », s'étonnant qu'il utilise le mot « passion », pur archaïsme ! Mais comme Urt était attachant ! Elle sourit, se rappelant que le mot « attachant » était un archaïsme aussi. Que se passait-il ? Était-elle

en train de « s'archaïser » elle aussi ?

– Vous souriez ? s'étonna Urt. J'ai constaté, ajouta-t-il, comme pour l'excuser, que les gens sourient sur la lune.

– Vraiment ? fit Nid, en toussotant, embarrassée d'avoir souri uniquement d'une faute de vocabulaire.

– Vous verrez, dit Urt, on ne peut pas se comporter de la même façon sur la lune que sur la terre.

Puis, il se leva pour gagner le compartiment de l'appareil où il devait recevoir dans les minutes suivantes des instructions relatives à sa mission sur la lune. Mission consistant justement à étudier le comportement des hommes ainsi transplantés, à noter, jour après jour, les différentes transformations s'opérant en eux. Il devait découvrir leur capacité d'adaptation aux conditions de vie de la planète nouvelle.

Nid le regarda s'éloigner, grand et mince dans un maillot brun. Elle tentait de démêler dans son cerveau, soudain embrouillé, ce qui se passait en

elle. Urt lui paraissait tout à coup différent des autres êtres humains.

– Ce doit être le mal de l'espace ! fit-elle en s'épongeant le front.

Puis, elle libéra à nouveau le son de son magnétophone qui déversa dans ses oreilles, pareils à une pluie de cristal et de plomb, les vers fulgurants de Yin.

Nid débarqua sur la lune avec soulagement. Elle commençait à ressentir une grande anxiété, sentiment jamais éprouvé avant ce jour. Elle revêtit une combinaison spéciale et passa de la fusée au véhicule qui transportait les passagers à la ville artificielle. Un paysage uniforme, de cratères disséminés au hasard des pluies de météorites, s'étendait de chaque côté de la piste. En face d'elle, Urt lui souriait. Elle sentit son sang affluer à ses joues, éprouva une vague faiblesse et avala vite un comprimé de nourriture. Déjà le véhicule s'immobilisait devant l'un des édifices qui constituaient le poste trois de la lune.

Nid jetait un regard inquiet autour d'elle. Elle avait rêvé à quelque chose de plus vaste ! Son

imagination avait amplifié les images de ce poste vues sur les écrans. « Un vase clos », pensa-t-elle, désemparée. Mais le regard railleur de Urt croisa le sien. Aussitôt l'espace gris s'illumina, s'élargit. Elle retira son casque de protection et éclata de rire.

– Voilà maintenant que vous riez comme un enfant heureux du XX^e siècle ! s'exclama Urt, se décoiffant à son tour, et posant sa main sur l'épaule frêle de Nid.

– Vous verrez, ajouta-t-il, ici rien n'est comme sur la terre ! et il l'entraîna à sa suite afin de lui faire visiter les lieux.

Une heure plus tard Nid avait inspecté de fond en comble le poste trois de la lune. Elle prit en compagnie d'Urt une seconde capsule de nourriture. Puis, seule, gagna le local où elle séjournerait. C'était une simple pièce carrée, munie d'un écran de communication et d'une natte pour le repos.

Nid refusait, malgré les affirmations de Urt, de

croire à la nécessité du sommeil sur la lune. Avec confiance elle avala sa pilule reconstituante de force. Puis, pour rire, s'allongea tout de même sur la natte. Elle sombra aussitôt dans une douce inconscience et dut admettre, quelques heures plus tard en ouvrant les yeux, qu'elle avait bel et bien dormi !

Inquiète des heures écoulées sans sa présence consciente, elle s'empessa de communiquer avec la terre – anxieuse d'apprendre comment B0025 se débrouillait seul dans son appartement.

Elle alluma l'écran.

B0025, affaissé dans un coin de la pièce préférée de Nid, apparut : blanc et tremblotant. Nid tenta d'ajuster l'image sur l'écran de communication. Mais le poil du chien demeurerait blanc. Étonnée, elle s'informa de sa santé...

– Ça va... dit B0025 d'une voix sénile.

– Mais vous êtes très malade ! s'écria Nid.

Le chien se leva péniblement et vint, la démarche vacillante, s'allonger le plus près possible de l'écran où lui parlait l'image de sa

maîtresse.

– Je communique avec la clinique d’urgence, lui dit Nid, on viendra vous examiner et vous traiter si nécessaire. Reposez-vous bien – et ne négligez surtout pas de prendre vos pilules de vitamines ! Demain j’espère vous voir en meilleure forme.

Puis, elle communiqua aussitôt avec un confrère, le pressant d’envoyer une équipe d’infirmiers examiner B0025. Elle se dit très inquiète de la santé de B0025 qui habitait avec elle depuis près de quarante ans. Cette inquiétude surprit un peu son interlocuteur. Il se souvenait avoir lu que l’inquiétude était le premier symptôme précédant la terrible maladie du vieillissement.

– Bah ! se dit-il, ces gens de la lune ! Et comme il était en parfaite santé, il n’y pensa plus, se contentant d’envoyer une équipe médicale examiner B0025.

Dès le lendemain Nid apprit la triste nouvelle.

B0025 était décédé dans les minutes suivant la communication avec elle sur l'écran.

– Étrange, murmura Nid, cette mort me bouleverse...

De plus, le diagnostic établissait que B0025 avait succombé à la terrible maladie du vieillissement !

Nid s'était exilée sur la lune, justement pour étudier cette affection. Elle aurait pu tout aussi bien demeurer chez elle ! où elle aurait pu observer dans les moindres détails la décrépitude de B0025. Mais B0025 serait-il mort si elle n'avait pas quitté la terre ?

Elle se rappela avoir remarqué, le jour précédant son départ, certains changements dans la mine du chien... ses paupières tombantes ! B0025 commençait-il déjà à ressentir les symptômes de la terrible maladie ? Mais si elle n'était pas venue sur la lune, jamais elle n'aurait rencontré Urt... ? pourquoi s'intéressait-elle à cet Urt ! Étrange ? quels bouleversements dans ses sentiments ! et voilà qu'elle parlait de sentiments ? ça n'existait plus ! Ne les avait-on

pas tous éliminés ? Peut-être les sentiments n'étaient-ils qu'endormis ? et le climat de la lune suffisait à les remettre en branle ?

C'était sans doute la raison qui empêchait les ordinateurs de remettre aux hommes le commandement du monde ? Les passions pouvaient, par un brusque changement de température, changements rendus plausibles par les voyages sidéraux, renaître pour le plus grand malheur de l'humanité !

Mais à vrai dire, Nid ne se sentait pas malheureuse. Elle éprouvait une agréable sensation de douceur... Cela s'amplifia encore à la vue de Urt, qui arrivait...

– Vous semblez fatiguée, dit-il, auriez-vous refusé de dormir ?

– Non, dit Nid. Je n'ai pu dormir ! ma pilule aura suffi pour aujourd'hui... Je ne suis pas encore adaptée à cette atmosphère...

À cet instant elle sentit son cœur battre. C'était la première fois qu'elle percevait la présence de cet organe en elle. Elle pâlit.

– Qu’avez-vous ? cria Urt, inquiet.

– Je ne sais pas... dit-elle.

Urt la soutint jusqu’à la natte. Il demeura penché, le visage attentif, au-dessus de Nid. Comme il était beau ! La tête de Nid tourna comme dans un manège.

Urt, à son tour, fut pris d’un vertige :

– Était-ce les yeux trop bleus de Nid ? Tendrement il laissa glisser le revers de ses doigts sur la joue lisse et brune. Un fin pli se creusa autour de la bouche aux lèvres tendues vers lui... À cet instant Nid se redressa brusquement, horrifiée !

– Urt ! cria-t-elle, votre crâne se ride !

Urt éclata de rire. Et se releva.

– Vous avez des hallucinations maintenant ? allons... reposez-vous un peu... c’est le climat de la lune... vous devez dormir !

Mais Nid, debout maintenant, comprenait avec horreur qu’Urt était atteint de la terrifiante maladie. Et elle ?... Tous ses malaises ? B0025 était mort... elle avait dû contracter la maladie du

chien, et elle avait ensuite contaminé Urt ! Ils allaient périr tous les deux... en quelques heures ! Pourquoi ? Elle devait se hâter de trouver la cause de cette déchéance. Il ne restait plus une minute à perdre. Quels avaient été les premiers symptômes ? Déjà dans la fusée l'acuité de ses émotions : elle s'était sentie remuée uniquement par la présence de Urt. Apparemment Urt semblait avoir éprouvé le même embarras.

Nid parvint à convaincre son compagnon de son diagnostic. D'ailleurs leurs visages se flétrissaient de minutes en minutes.

– Kuper ! suggéra Urt, dans un mouvement fou d'espoir. Nous connaissons les symptômes, cela l'aidera à trouver le remède ! lui seul peut nous sauver. Essayons de communiquer avec lui en mentionnant l'urgence de la situation.

Nid, ayant prouvé l'extrême nécessité de recourir à la sagesse de Kuper, en laissant paraître leurs deux visages déjà affreusement ravagés sur l'écran, put entrer en rapport direct avec le robot. Mais ce dernier conclut rapidement

que les symptômes mentionnés ne l'éclairaient pas sur l'origine de la maladie. N'en connaissant point la cause, il ne pouvait en trouver le remède. Il était désolé, disait-il. Mais ces paroles ne renfermaient aucun sentiment, elles lui venaient du vocabulaire de ses inventeurs.

Urt s'emporta, à l'étonnement général de ceux dont l'écran allumé présentait l'image pathétique de ces deux êtres à l'agonie, qui suppliaient un ordinateur de leur sauver la vie.

– Je peux, dit Kuper – après hésitation – si vous insistez, tenter sur vous ma dernière invention. Elle n'a pas encore été expérimentée sur des humains, c'est dire qu'elle comporte des risques... Je vous projette dans l'avenir, vous découvrez le remède à votre maladie, puis je vous ramène dans le présent afin de vous guérir ! Mais je ne puis vous garantir le succès absolu de ce voyage. Une erreur imperceptible de calcul... et vous vous retrouverez n'importe où dans le temps. Bien que, où que vous soyez, la force de votre désir puisse toujours vous ramener au point de départ. Le risque n'est donc pas si énorme. Si

vous acceptez, une fusée vous transportera d'urgence à mon laboratoire où nous procéderons aussitôt à votre propulsion dans l'avenir.

Nid et Urt, serrés l'un contre l'autre, et déjà le dos voûté, acquiescèrent rapidement à ce projet qui était leur unique chance de survie. La fusée les posa près du laboratoire de Kuper où un véhicule les attendait pour les conduire directement devant le grand Robot.

Enfermés dans une cloche de verre, vieux et tremblotants, ils se prêtèrent à l'expérience. Une vive lumière les inonda et ils disparurent à la vue de tous les ordinateurs qui les entouraient.

– Les voilà partis ! dit Kuper, devant la cloche vide. Espérons ! ajouta-t-il. Mais il n'éprouvait qu'une grande indifférence. Expérimenter était inscrit dans son programme. Il exécutait les ordres gravés en lui.

Nid et Urt se réagrégèrent sur une terre très primitive, au milieu de jeunes gens aux cheveux incroyablement longs, et qui marchaient

étroitement enlacés en s'embrassant..

– Ces hommes ressemblent à des arbres ! s'exclama Nid, en passant sa vieille main ridée sur son crâne nu et, intimidée, elle se serra contre Urt qui prit sa main dans la sienne.

À ce moment, les jeunes gens les aperçurent. Une jeune fille, médusée, pointa Nid et Urt du doigt :

– Regardez comme ils sont vieux ! dit-elle à ses compagnons, et comme ils ont l'air de s'aimer !

– Aimer ? marmonna Nid, ahurie. Urt ! est-ce que ?... mais l'amour est un sentiment du cerveau primitif ?... Je comprends... Urt, nous nous aimons... nous nous aimons ! Ce sentiment primitif a déclenché en nous des réactions primitives... c'est pourquoi nous avons vieilli. B0025 m'aimait ! Nous nous aimons, Urt !...

– Aimer ? aimer ? Oui ! je t'aime Nid, et c'est un sentiment merveilleux ! les sentiments sont merveilleux ! Je t'aime ! je t'aime, Nid !

– Je t'aime Urt ! c'est ça ! Je t'aime ! je

t'aime... mais... hélas ! il faut lutter Urt... je t'aime... mais seul l'amour évolué, l'amour de l'humanité entière... fait progresser l'homme... Cet amour-ci est physique... Urt, nous n'avons plus le droit... Urt ! nous devons retourner dans notre temps...

Urt contemplait le visage torturé de Nid. Ses paroles remuaient en lui diverses forces opposées... allait-il sombrer dans le piège affriolant de cet amour matériel ? Urt s'agrippait, cran par cran, à sa volonté. Il retrouva peu à peu son équilibre.

– Oui, Nid, tu as raison, nous devons retourner à notre temps pour nous guérir... Kuper rétablira l'ordre dans notre cerveau... Nous devons combattre toutes résurgences de ce sentiment ancien... nous qui savons maintenant que seul l'amour universel touche à l'éternité...

– Oui... Urt... rentrons... nous sommes tristes... mais bientôt Kuper nous rendra notre jeunesse et notre sérénité.

5

L'envoûtement

Pourquoi Éric Champagne, un jeune Canadien-Français ordinaire, commença-t-il à se comporter d'une façon étrange le six mars mil neuf cent soixante-treize ?

Cette année-là, le printemps s'annonçait précoce. De la baie à carreaux de son magasin de vêtements pour homme, Éric Champagne voyait les congères de neige sale baisser de jour en jour. Déjà les passants pataugeaient dans les flaques d'eau. Le soleil conviait tous les habitants de la petite ville hors de leur maison. Des hommes et des femmes aux figures réjouies envahissaient la rue principale. Depuis le matin la clochette de l'entrée n'avait pas cessé de tinter dans la boutique d'Éric. Satisfait, il essayait de sourire à chaque client qui ressortait un carton sous le bras.

Mais il n’y arrivait pas. De plus, il faisait répéter aux acheteurs jusqu’à cinq fois leurs phrases avant de se décider à les servir. Éric, d’habitude, savait déterminer, d’un bref coup d’œil, le genre de complet, de chemise ou de cravate qui convenait à son client. Aujourd’hui il n’éprouvait pas la moindre inspiration. Il laissait l’acheteur faire son choix seul. Certains réclamaient ardemment son aide, étant venus sur la recommandation d’un ami enchanté des bons conseils d’Éric. Ces clients repartaient déconcertés par la mine niaise de cet Éric, dont on leur avait vanté la compétence.

Mais Éric patageait dans un état morbide depuis le matin. Il avait beau appeler à sa rescousse les forces de sa volonté, elles ne se montraient pas. On aurait dit que, dans une partie de son cerveau, sa volonté, séquestrée par une mystérieuse puissance inconnue, se trouvait empêchée d’accourir à son ordre. Sans volonté, il devenait comme un automate, à la merci de toutes les suggestions. Aussi, quand l’un de ses vendeurs prévint une dame que la boutique fermait ses portes à six heures, Éric se précipita

vers la porte pour la verrouiller ! Heureusement, il se reprit à temps, et transforma ce geste anachronique en mouvement de galanterie envers un client qui entrait en ce milieu d'après-midi.

Pourtant, aucune histoire sentimentale ne l'obsédait. Il n'était même pas amoureux. Bien sûr il fréquentait une fille, mais il songeait encore très calmement au mariage. Vraiment, il avait beau chercher, et chercher lui devenait pénible, il ne découvrait pas la cause de cet état d'hébétude.

Aucun ennui familial non plus. Il n'avait plus de famille. Tous morts dans un accident d'automobile. Et même à ce moment douloureux de sa vie, il ne s'était pas retrouvé aussi affaîssé qu'en cet instant. Il avait eu plus que sa part d'épreuves. Une boutique ouverte à Montréal lui avait raflé toutes ses économies, et des difficultés financières l'avaient bientôt acculé à la faillite. Il avait traversé cet échec avec courage.

Éric Champagne avait avalé seulement un café depuis le matin. Ce n'était certainement pas une mauvaise digestion qui l'affectait ainsi ! Ni la faim. Il aurait été incapable de manger quoi que

ce soit, ressentant une bizarre répugnance à la seule évocation du mot « aliment ».

Il ne pouvait expliquer son état. Il se sentait figé, comme hypnotisé. Rien de physique. Sauf un léger tiraillement aux coins des paupières. Une seule réponse se dessinait dans son esprit avec une insistance qui s'accroissait de minute en minute : Éric Champagne, en l'occurrence lui-même, était en train de perdre la raison.

Était-ce possible de perdre la raison tout en conservant une conscience aussi lucide de son état de folie ? Un fou se rend-il compte qu'il est fou ? Peut-il mesurer la profondeur du gouffre dans lequel il s'enfonce ? Non ! Les spécialistes du cerveau déclaraient qu'heureusement l'homme qui a perdu la raison est inconscient de son état. La folie ne se connaît pas. Donc, si Éric croyait devenir fou, c'est qu'il ne l'était pas encore ! Mais alors, allait-il le devenir ?

Dès qu'il essayait de rassembler ses idées, il éprouvait, avec angoisse, de la difficulté à maîtriser ses pensées. Lui dont l'esprit d'ordinaire se révélait d'une grande souplesse,

sentait aujourd'hui cet esprit se mouvoir, comme empêtré dans la glu.

À mesure que la journée avançait, il était gagné par le sommeil, déployant des efforts inouïs pour ne pas bâiller à la face de ses clients. Et cela se voyait. Plusieurs d'entre eux conclurent qu'Éric avait dû fêter la nuit précédente. Pourtant, Éric Champagne, comme chaque nuit, avait bien dormi ses huit heures.

C'est avec un soupir de soulagement qu'il ferma, à six heures pile, sa boutique. Sa décision était prise : il irait directement à son appartement et s'y coucherait sans manger. Après tout, peut-être était-il simplement fatigué ?

Arrivé chez lui, il prit un bain tiède, revêtit son pyjama et se glissa dans son lit. Mais avant même d'avoir fermé les paupières, il eut la certitude qu'il ne dormirait pas !

En effet, aussitôt couché, son cerveau qui, dans la position verticale, s'engluait dans une léthargie mystérieuse, se révéla, dans la position horizontale, débordant d'activité. Les pensées se précipitaient dans sa tête en flots violents. Il

n'arrivait pas à les contenir. Son esprit ayant reconquis sa souplesse, et s'étant allié une faculté de compréhension ignorée de lui jusque-là, lui fournissait des réponses à des questions qu'il ne se posait même pas. C'était comme si l'univers s'entrouvrait devant lui, s'offrait impudiquement dans sa vérité la plus nue. Comme tous les grands mystères de l'univers étaient simples ! Est-ce qu'il rêvait ? non, il ne dormait pas. Il avait l'impression d'habiter tous les temps, depuis la création de l'univers jusqu'à, il allait y venir... Ahuri, il décodait subitement le cryptogramme de la schizophrénie : le schizophrène était un être soudainement nanti du pouvoir de voyager dans le temps ! L'esprit du schizophrène se propulsait parfois jusqu'au sommet de l'évolution, devenait l'esprit perfectionné de l'homme de l'avenir. Cet esprit, brusquement évolué, en contemplant le monde dans lequel son corps, non-évolué, vivait, découvrait autant de différence entre lui, dans l'avenir, et lui, dans le présent, qu'entre l'homme actuel et le chimpanzé ; c'est pourquoi son entourage lui apparaissait soudainement comme un horrible zoo humain.

Éric acquérait la certitude que l'esprit était capable de franchir toutes les barrières du temps. La machine à voyager dans le passé et l'avenir, à laquelle l'homme rêvait, existait, intrinsèquement présente dans l'esprit. Il suffirait pour la mettre en marche de pouvoir maîtriser, par un moyen quelconque, la chimie compliquée du cerveau.

Toutes ces découvertes lui paraissaient si éclatantes de vérités ! pourquoi ces idées n'avaient-elles jamais effleuré son cerveau avant cette nuit ?

Le lendemain Éric se leva fatigué. Avait-il dormi ? Les formules savantes élaborées au cours de la nuit paraissaient, vues à la lumière du jour, d'une grande stupidité. Il se retrouvait dans le même état morbide que la veille. Vraiment, il ne pouvait passer le reste de sa vie à spéculer sur les possibilités qu'offrait son cerveau de sombrer ou non dans la folie. Il lui fallait éclaircir son cas. Il téléphona immédiatement à plusieurs médecins. La plupart ne pouvait lui offrir un rendez-vous avant deux semaines. Certains allèrent même jusqu'à trois mois. Il finit par découvrir un jeune

médecin qui consentit à le recevoir sur l'heure. Il s'y rendit donc rapidement.

Éric décrivit du mieux qu'il put son état au médecin. Il éprouva cependant l'impression de s'exprimer mal et de négliger certains détails, ce qui lui fit douter par la suite de la valeur du témoignage du praticien. Celui-ci le jugeait parfaitement sain d'esprit. La bizarrerie de la conduite d'Éric devait, selon lui, être attribuée à un surmenage quelconque, et pourrait être corrigée par une bonne cure de sommeil. Il lui recommandait de se reposer et de revenir le consulter, si besoin était.

Éric le quitta, légèrement rassuré. Il n'était donc pas fou ! Mais ce médecin, le voyant pour la première fois, pouvait-il, d'un seul regard, juger l'état de son esprit ? Alors que des déments étaient parvenus à tromper au cours de l'Histoire des gens qui vécurent longtemps à leur côté en les prenant pour des génies. Pourtant, il devait chasser ces pensées malsaines ! bien capables de le rendre véritablement fou. Il retourna donc dans sa boutique et essaya de se concentrer sur son

travail, afin de se tirer de cet engourdissement qui lui conférait un air tout à fait stupide. Même ses employés, qui n'étaient pas des as en psychologie, se rendaient compte que quelque chose ne tournait pas rond chez leur patron. Éric essayait de leur donner le change en plaisantant, mais l'effort que nécessitaient ses plaisanteries se sentait.

Après la fermeture de sa boutique, il rentra de nouveau chez lui. De là, il téléphona à son amie pour s'excuser de son silence de la veille. Il inventa mal une excuse pour ne pas la voir le soir même. Elle parut surprise. Sans doute songea-t-elle qu'il y avait une autre femme là-dessous ! Éric le devina à la voix cassante de la jeune fille. S'il n'avait pas été aussi inquiet de lui-même, il se serait réjoui de cette pointe de jalousie. Il essaya de la rassurer et raccrocha avec l'idée, bien arrêtée, de se glisser dans le lit et de dormir profondément cette fois.

Hélas ! tout comme la veille, à peine s'était-il faufilé avec une volupté toute animale entre les draps, avait-il replié son bras droit sous sa tête, sa

main gauche rejoignant la droite à la hauteur du nez, à peine avait-il fermé les yeux que ses pensées se précipitèrent avec la même fougue que la nuit précédente dans son cerveau.

Cette fois, son esprit pénétrait jusqu'aux entrailles du passé pour y sentir ramper les forces créatrices de l'univers dans leur repaire. Il les découvrait dans toute leur nudité. Toutes en impulsions, forces secrètes qui avaient engendré le monde, poussé l'évolution jusqu'à l'homme. Éric découvrait soudain un sens diabolique à la création. Toutes ces générations d'hommes, leurs actions depuis les commencements, tous les sens qu'ils avaient accordés à leur vie, l'espoir mis dans une évolution de l'humanité qui rendrait l'homme semblable à un dieu ; tout cela était insensé comme un rêve d'enfant pour ces forces vives, violentes, sournoises, qui avaient créé l'homme – pour elles !

Éric les sentait s'agiter dans les entrailles du temps, car le moment était venu pour ces forces de succéder à l'homme. Comme un jour l'homme avait succédé au singe. Elles s'inséraient dans

l'homme, diaboliquement, elles envahissaient son esprit, avides de goûter enfin aux plaisirs terrestres. Elles annihilèrent peu à peu sa volonté, seul obstacle à leur passage, afin de profiter de cette chair qu'elles projetaient mouvoir. Aucun plaisir ne semblait assez excessif pour ces forces monstrueuses avides de jouissances. Éric saisissait subitement le sens de l'homosexualité grandissante dans le monde. L'homosexualité, les mariages ouverts, la sexualité libre, tout cela était dans l'ordre de ces forces créatrices, sans sexes, sans individualité. Elles s'établissaient dans les cerveaux, le plus souvent en leur inoculant le besoin des drogues, qui maintenaient endormie pour elles la volonté dangereuse de l'homme. Alors elles pouvaient jouir d'elles-mêmes. Être collectif, pour elles, notre morale ne présentait aucun sens.

Éric saisissait toute l'atrocité de cette situation. C'était incroyable ! Sûrement, il délirait. Mais quel était le véritable sens de la vie ? Jamais personne n'avait pu lui fournir une réponse valable à cette question. Éric aurait voulu que l'homme représente plus pour un être

suprême que ce que représente l'animal pour l'homme. Hélas ! pour ces forces créatrices l'homme était un robot qu'elles avaient construit dans le dessein de l'utiliser comme un organe de jouissance. Et en effet, avec la bombe à hydrogène au-dessus de sa tête, la population grandissante, et toutes ses machines qui le déclassaient, l'homme se dirigeait, nul doute, vers un cul-de-sac, au terme de lui-même. La fin de l'homme n'était que ça ! être hanté par le mal, le mal qui formait la glaise de l'univers.

Au matin, Éric, épuisé par son hallucinante nuit, reconnut que ses pensées nocturnes s'étaient révélées infiniment plus absurdes que celles de la nuit précédente. Il n'était pas possible d'élaborer de telles hypothèses sans être complètement cinglé. D'ailleurs Éric n'avait pas vu ces forces, il les avait plutôt perçues. Aucune image. De simples intuitions qui s'imposaient à son esprit avec la vigueur d'une certitude. C'était insensé ! et la drogue ? la drogue pour dominer ? Les drogues n'anéantissaient-elles pas la volonté ? Bien sûr. Mais de là à être utilisées par des forces obscures, il y avait une marge. Un peu plus, et il

se serait cru lui-même sous l'influence aberrante de ces produits hallucinogènes. Il dirigeait mal sa volonté et les pensées qui lui remplissaient la tête ressemblaient à des rêves de drogués.

Mais Éric ne s'était jamais laissé séduire par les promesses des paradis artificiels. Il aimait la vie pour son âpreté. Il ne voulait rien perdre de la texture rugueuse de cette existence unique qui lui avait été confiée, il tenait fermement à la traverser en toute lucidité. Il chassa du mieux qu'il put ses élucubrations de la nuit, les attribuant à la nervosité causée par un manque de sommeil. Il se promit que la nuit suivante, il maîtriserait son imagination et dormirait profondément. Un bon repos dissiperait à jamais cette torpeur qui paralysait encore son esprit. Ce soir, oui, il dormirait ! En attendant il lui fallait avaler un bon petit déjeuner.

Afin de reprendre pied dans la réalité, Éric décida d'aller prendre son petit déjeuner parmi la foule. Il devait éviter, pensait-il, la solitude. Il se rendit à son restaurant favori où il pourrait acheter le journal du matin et se renseigner sur

les derniers événements.

Mais rien ne se déroula comme il l'avait prévu. Dans l'atmosphère active du café, Éric ne retrouva pas son assurance. Anxieux, nerveux, il se révéla incapable de fixer son attention sur les caractères de son journal. Ses mains étaient moites et il tremblait. Son cœur battait à un rythme précipité. Une forte panique le gagnait. Qu'y avait-il ? Pourquoi sentait-il un regard posé sur lui ? Il se retourna. Derrière lui un homme au visage à demi masqué par des lunettes noires paraissait lire un journal, mais Éric était convaincu que l'homme le dévisageait. Il ne distinguait pas ses yeux, à cause des verres trop foncés, mais il les devinait fixés sur lui. À côté de cet homme était assise une femme en manteau violet. Ses cheveux très noirs contrastaient avec la pâleur de son teint. Les yeux de la femme reflétaient une lumière bizarre qui agissait sur Éric comme un envoûtement. Il devait fuir au plus vite cet étonnant regard ! fuir la présence de ce couple insolite ! auquel pourtant les autres clients du restaurant ne prêtaient aucune attention. Il se dissimula derrière une colonne

pour finir de boire son café, ayant l'impression affolante que la pensée de ces deux inconnus traversait son cerveau. Puis, il glissa un pourboire sous la soucoupe de sa tasse, et se faufila vers la caisse en s'assurant, d'un regard, qu'il n'était pas suivi.

Même dans la rue, il ne retrouva pas son calme. Il ressentait des palpitations et une douleur naissait à la hauteur du trou occipital de sa tête. Il se sentait courbaturé comme un vieillard, et son cerveau s'alourdissait davantage. Il fit un effort pour déployer les replis serrés de sa pensée : quel idiot il faisait ! s'imaginer suivi ? pressentir chez des gens ordinaires des facultés mentales, guère attribuables qu'à des Extras-Terrestres, dont l'existence demeure une pure fabulation. Allons ! il devait se reprendre, contrôler les débordements de son imagination. Il était sans doute très fatigué. La fatigue crée des hallucinations. Il devait absolument se reposer ! Il entra dans une cabine téléphonique et appela son gérant : « Il ne passerait pas au magasin de la journée... affaire urgente à régler ! » Puis, il alla s'enfermer chez lui, malgré l'impressionnant soleil qui achevait

d'effacer les dernières traces de neige tapies au fond des ruelles.

À peine entré dans sa chambre, Éric se jeta tout habillé sur son lit où il sombra aussitôt dans l'inconscience qui précède le sommeil profond. C'est alors que surgit devant lui le visage du jeune médecin consulté la veille. Il revoyait les yeux du praticien et, fait étrange, leur découvrait soudain la même fascination que ceux de la femme du café. Le toubib était demeuré silencieux, n'avait posé aucune question, comme s'il pouvait lire dans la pensée de son patient ? et, n'avait-il pas obéi comme un automate quand le médecin lui avait commandé de refermer la porte derrière lui ?

Éric transpirait. Son cœur battait la chamade. Et cette curieuse douleur au creux de la nuque ? et cette inexplicable raideur aux paupières ? Enfermé dans un réseau étrange, avec des êtres invisibles s'acharnant autour de son esprit pour s'en emparer ! Car à nouveau les forces de la vie lui devenaient conscientes. Elles se mouvaient au fond de lui pour essayer de gagner son cerveau et

le dominer. S'efforçant de l'envoûter avec le mal lumineux qu'elles faisaient miroiter au-dedans de lui. Des vampires ! qui s'infiltraient dans le cerveau des hommes afin d'accomplir la dernière phase de l'évolution de l'humanité, le festin suprême de ces forces diaboliques. Elles se gavaient des passions humaines, se nourrissaient dans le matérialisme, trouvant leur assouvissement au summum de la volupté. Éric, dont le cerveau envahi par elles se viderait doucement de son individualité, serait ensuite dirigé par ces forces obscures du mal. Elles se promèneraient sous son apparence, s'efforçant d'entraîner dans le même gouffre les autres hommes jusqu'à ce que l'humanité entière soit enfin dominée par elles. Elles qui changeraient la terre en un enfer d'où ne s'élèveraient plus que les soupirs, les gémissements et les longues lamentations voluptueuses de cette énergie avide de sensations charnelles.

Éric luttait avec courage et quand il parvenait à balayer la fascination irrésistible que cette énergie opérait sur lui, la réalité lui revenait en mémoire et l'envoûtement s'affaiblissait. Alors,

derrière ces forces horribles, jaillissaient d'autres forces plus paisibles, également créatrices, alliées à l'homme. Celles-ci souhaitaient le voir s'épanouir, grandir. Elles constituaient déjà son entité individuelle, et lutteraient victorieusement avec lui, à condition que la volonté de cette survie individuelle demeure forte et présente en chaque homme. De cet autre aspect du but de la création, Éric tirait la conclusion que seule la volonté sauverait les hommes des infernales forces sous-jacentes qui les menaçaient.

À notre époque, c'était le combat décisif. Qui triompherait ? Il fallait que l'homme triomphe ! Absolument ! Éric ne pouvait se résigner à être une marche descendante, un ustensile à goûter les sensations pour des monstres.

Une grande lucidité remplissait maintenant son cerveau. Il lui revenait en mémoire un tas d'incidents, jugés naguère peu dignes d'intérêt, qui acquéraient soudain une signification. Par exemple, un de ses employés mentionnait un jour que son fils de cinq ans se plaignait d'avoir des « visions ». Tantôt le garçon voyait des choses

qui n'existaient pas, tantôt il voyait les choses existantes disparaître. Parfois l'enfant prétendait que les meubles s'amenuisaient, et il se mettait à crier d'affolement. L'oculiste consulté ne décela aucune anomalie dans la vision du petit et ne put expliquer ce phénomène. Plusieurs clients, ayant écouté le vendeur relater ce fait curieux, y allèrent d'histoires semblables concernant leurs propres enfants dont certains parfois se retrouvaient, pendant quelques minutes, complètement aveugles. Aujourd'hui ces anecdotes apparaissaient à Éric sous un éclairage nouveau. Les forces diaboliques commençaient-elles à contrôler le cerveau des enfants afin de pouvoir mieux les dominer à l'état adulte ? Mais comment s'y prenaient-elles ? Comment s'introduisaient-elles si tôt dans le cerveau des petits ?... L'eau ! pensa soudain Éric. Un ingrédient jeté dans l'eau qui modifierait le comportement de l'esprit. Tant de gens prétendaient apercevoir des soucoupes volantes, et toujours près des cours d'eau ! Ils en tiraient la conclusion que les Extras-Terrestres venaient y puiser des minéraux essentiels à leur survie. Mais

comment croire aux voyages interplanétaires, quand on connaît la distance infranchissable (matériellement) séparant les planètes habitables de la terre ? Non ! les Extras-Terrestres n'existent pas ! Ces prétendues « soucoupes », c'étaient ces horribles forces rassemblées, rendues spontanément visibles à cause de leur collusion brève. Elles venaient près de l'eau pour la modifier afin de provoquer chez ceux qui la consommeraient un état d'esprit hallucinatoire, capable de développer à la longue une dépendance aux produits hallucinogènes. Il suffisait, par la suite, grâce à la collaboration d'individus déjà envoûtés, de faire circuler les drogues parmi la population préparée chimiquement à les désirer. Et le monde en un rien de temps serait conquis !

Les malaises d'Éric allaient en s'amplifiant. Il était pris de panique. Conscient que le secret qu'il venait de découvrir, il eût mieux valu l'ignorer ! s'il voulait demeurer vivant. Pourtant son devoir n'était-il pas de sauver les autres hommes ignorants qui couraient à leur perte ? Il devait révéler à quelqu'un, avant qu'il ne soit trop tard,

ce terrifiant secret. L'écrire ? L'écrire était dangereux. Ces forces démoniaques, en ce moment, connaissaient chacune de ses pensées. Il avait la nette impression qu'elles détenaient le contrôle des battements de son cœur. Il ressentait une violente douleur dans le bras gauche et son cœur battait précipitamment. Il était couvert de sueurs et tremblait sous ses couvertures. Le château d'eau de sa ville était peut-être envahi par cette énergie monstrueuse ? L'eau qui y circulait possédait des propriétés hypnotisantes capables d'amener tous les citoyens de sa ville à consommer des drogues ? Ignorants l'existence des forces diaboliques qui les forceraient à agir ainsi, ils se laisseraient glisser sans résistance et deviendraient lentement les esclaves de cette énergie maléfique. Les consommateurs de drogues paraissaient souvent d'une douceur mielleuse, mais à la moindre provocation leur visage se tordait de haine les transformant en assassins en puissance. Sous les pouvoirs des forces créatrices du mal, ces pauvres êtres, ne sachant pas dominés, se trouvaient incapables de réagir, d'user de leur volonté contre ce qu'ils ne

savaient pas exister. Ils vivaient pourtant en enfer, mais sans connaître comment ils y étaient venus.

Était-ce vraiment possible ? Les paranoïaques n'inventent-ils pas d'aussi brillantes histoires ? Éric n'allait pas croire cette fable invraisemblable qu'il se racontait à lui-même. Dieu qu'il était fatigué ! et toujours cette douleur au bras. L'eau ? l'eau pour dominer. Quelle absurdité ! Tout le monde buvait de l'eau. Les symptômes auraient été généraux. Les hallucinations n'avaient été remarquées que chez les enfants. Donc ce n'était pas l'eau. Le lait peut-être ? Dans les écoles on distribuait le lait gratuitement aux enfants ? Il n'y a guère que les enfants qui boivent ce lait, et les hallucinations avaient été notées chez des enfants d'âge scolaire. Était-ce concevable une telle organisation ? une aussi effrayante entreprise ! Et lui ? avait-il bu du lait ? Qu'avait-il bu le premier matin ? Le matin où ses malaises étaient apparus ? Qu'avait-il consommé avant de commencer à se sentir devenir fou ?

Rien. Si... une tasse de café ! Il l'avait bue en

compagnie de son ami, Ralph. Ah oui ! il se rappelait, un homme était venu s'asseoir à leur table. C'était, ç'aurait pu être, eh oui ! le même homme qui, ce matin, se tenait derrière lui, au même café. L'homme sans ses lunettes. C'était lui ! Éric en était sûr maintenant. Ralph avait murmuré quelque chose à propos de cet homme... (la douleur dans le bras d'Éric augmentait, son cœur prenait une allure précipitée), Ralph avait murmuré... « gelé »... « le gars est gelé », avait dit Ralph !

– Mon Dieu ! fit Éric, essayant impuissamment de ralentir les battements de son cœur, si tout ce que j'ai imaginé était vrai ? Si ce pauvre drogué avait été réellement envoûté ? s'il avait glissé un comprimé de je-ne-sais-quoi dans mon café ? Est-ce qu'en éprouvant aussi inconsciemment les effets d'une drogue quelconque, un homme n'aurait pas de quoi s'affoler comme je l'ai fait ? Incapable de découvrir l'origine des symptômes qu'il éprouve, il croit devenir fou. Et pourquoi un inconnu aurait-il posé un tel geste dans le seul but de m'effrayer ? Qu'y gagnerait-il ? Y était-il forcé ?

Par qui alors ? sinon par un pouvoir inconscient ? Ou bien ces forces maléfiques existaient, ou bien un être sous l'empire des hallucinogènes contaminait son entourage, lui communiquait les mêmes hallucinations que lui ! Alors les pouvoirs des hallucinogènes étaient tout aussi terrifiants, les hallucinations pouvant se propager comme une épidémie.

Il y avait de quoi décontenancer l'esprit le plus solide. Tout cela était absurde ! Comment Éric parvenait-il à concevoir de pareilles hypothèses, dont une seule aurait suffi à le faire considérer comme un déséquilibré ? Quelle aventure affreuse ! et comme son bras lui faisait mal. Ses doigts engourdisaient lentement et il éprouvait de la difficulté à respirer. Son corps baignait toujours dans la sueur. Et cette autre douleur aiguë qui lui déchirait la poitrine ! La mort rôdait près de lui, cette douleur dans l'estomac le tenait en joue, prête à déclencher un infarctus. Une volée de pensées l'assaillaient, inquiétantes comme des vautours. Combien de personnes mouraient chaque année d'infarctus, jeunes ou vieilles ? Combien de morts étonnantes ? L'an

dernier, cette femme, dont on ignorait toujours la cause véritable du décès... elle avait griffonné quelques mots illisibles avant de succomber. À ses côtés son berger allemand, les os broyés par on ne savait quoi. Morts mystérieuses. La femme avait-elle découvert le même secret ? ayant résisté à l'envoûtement, et sachant. Aussi, les forces l'avaient éliminée. C'est ce destin qui attendait Éric. Il le sentait, farouche, avec une certitude implacable. Cette douleur le menaçait. Son cœur ne lui appartenait plus. Bientôt il serait mort. Et personne ne s'interrogerait sur la cause de cette mort qu'on attribuerait, par habitude, à une crise cardiaque.

– Mais je ne veux pas mourir ! se répétait Éric, ni non plus subir cet envoûtement diabolique. Sa volonté ! Il fallait qu'il résiste ! Jamais les forces ne pourraient s'emparer de lui sans son consentement total, de ça, il était convaincu. Sa seule arme était sa volonté. Et s'il consentait à effacer de sa mémoire tout ce qu'il avait cru, dans ses moments de délire, comprendre, s'il oubliait toutes les hypothèses échafaudées par son cerveau, il avait peut-être une chance que les

forces infernales se détachent de lui, abandonnent la conquête de son esprit. Mais il fallait l'oubli total. Il lui fallait admettre que son esprit avait chevauché la frontière de la folie qu'il avait marché sur le fin fil qui sépare la raison du gouffre, et qu'il avait bien failli y sombrer !

Tout cela, Éric l'admettait ! Il était prêt à admettre n'importe quoi pour récupérer son ancienne sérénité. Que lui importait que cette histoire fût une pure invention de son cerveau fatigué, il voulait vivre ! Ces quelques jours lui avaient paru si atroces. Si son imagination était la seule responsable de cette vision terrifiante, c'était tant mieux ! Parce que ce qui lui semblait si vrai ces derniers jours était si horrifant qu'il souhaitait tout effacer ! Et même si c'était la vérité, il préférerait mille fois n'en rien savoir, vivre sans connaître le sens secret de la vie, tout ignorer ! Et Éric, complètement exténué, s'endormit cette fois profondément.

Il était midi quand il s'éveilla le lendemain. La sonnerie du téléphone résonnait depuis quelques

moments déjà dans son subconscient. Il décrocha le récepteur. Au bout du fil son gérant s'inquiétait, mal à l'aise pour exprimer la sorte d'inquiétude qui l'envahissait... Le rire franc d'Éric le rassura. Car Éric constatait, heureux et surpris, qu'il se trouvait parfaitement rétabli. Il se sentait reposé, bien éveillé et l'esprit alerte. Toutes ses douleurs s'étaient évanouies et son cœur battait discrètement ses soixante-dix coups à la minute. Et déjà dans sa tête l'architecture de l'histoire ingénieuse qu'il avait imaginée pendant ces trois jours prenait un aspect des plus loufoques...

6

Cat

Cat vit que le ciel flamboyait. Autour de lui tout n'était plus que souffle, cendre et vent. Il se traîna laborieusement vers les deux portes fixées à la paroi du rocher. Les portes s'ouvrirent automatiquement devant lui et se refermèrent de la même façon derrière lui. Cat ressentit un grand soulagement. À l'intérieur c'était le calme, le silence et la sécurité. Il distinguait au loin une agglomération de blocs transparents. Les blocs se rapprochaient. Puis, il prit conscience que c'était plutôt le tapis métallique sur lequel il se tenait qui avançait vers eux. Les blocs se transformaient vertigineusement en rectangles verticaux. Cat se retrouva bientôt au milieu d'un essaim d'édifices de verre. Tous paraissaient déserts, bien qu'illuminés, et sur leurs murs transparents il

distinguait des boutons incrustés, des cadres enfermant des circuits et des manettes. Ce décor ne lui semblait pas tout à fait étranger, pourtant il le voyait ainsi pour la première fois. Soudain, une voix familière appela de l'entrée d'un édifice :

– Cat ! Cat ! entre vite ! quel miracle ! tu es encore vivant ?

Cat se retourna et vit un homme chancelant qui lui tendait les bras. Il s'approcha. Voilà ! il reconnaissait Sank ! Cat vivait avec Sank. Il aimait Sank. Sank le nourrissait, le laissait dormir... mais en cet instant il voyait Sank comme il ne l'avait jamais vu auparavant. Sank était moins grand que d'habitude !!!

Sank dit :

– Je suis malade, Cat... je te vois de ma taille ?... c'est terrifiant ! Ce doit être l'effet des radiations atomiques sur ma vue. Je suis rentré un instant trop tard.

Cat, ahuri, comprenait maintenant ce que disait Sank.

– Mais vous êtes réellement de ma taille !

répondit-il avec une étonnante facilité.

Sank se redressa terrorisé. Il appuya son dos contre la paroi de l'édifice derrière lui, passa sa main sur son visage blanc.

– Êtes-vous malade, Sank ? demanda Cat compatissant, désirez-vous un verre de lait ?

Sank chancela de nouveau, plissa les yeux, regarda son chat, aussi gros que lui, le toucha.

– Cat, Cat, murmura-t-il, je rêve, vous ne parlez pas vraiment ?

– Qu'avez-vous ? fit Cat qui ne comprenait pas l'ahurissement de son maître.

– Mais il parle véritablement ! cria Sank au bord de l'hystérie. Mon chat parle ! il est énorme ! et m'offre un verre de lait ! Je deviens fou. C'est la solitude.

Sank s'assit ensuite, la tête enfouie dans ses mains, et demeura ainsi dans une pose méditative prolongée. Près de lui, Cat essayait de comprendre ce qui bouleversait tellement son maître.

Enfin Sank sortit de sa torpeur et demanda

d'une voix faible mais moins affolée :

– Cat, étiez-vous dehors au moment où... ?

– J'ai vu le ciel flamboyer... répondit le chat, pourquoi Sank le ciel au dehors a-t-il changé ?... et l'orage ? le vent a failli m'emporter. J'ai eu beaucoup de peine à revenir... je suis bien content d'être en sécurité.

– Dieu ! soupira Sank, dieu ! et il remit sa tête dans ses mains.

Cat s'assit et commença à lisser paisiblement son poil gris. Quelque chose d'étrange s'était produit en lui. Mais il n'arrivait pas à saisir ce que c'était. Il comprenait mieux Sank. Il le craignait moins. Et il constatait que ce dernier était très malade.

– Je peux faire quelque chose pour vous ? demanda-t-il, conscient du désarroi de son maître.

– Je vois... je vois... marmottait Sank un peu apaisé, mais c'est effarant tout de même cette évolution subite, que va-t-il devenir ? Il faut que je lui explique tout avant que...

Cat, satisfait de sa toilette, prit la position du

sphinx. Il enveloppa Sank de son chaud regard d'or :

– Que voulait donc lui expliquer Sank ? que voulait dire « expliquer » ?

Sank dit :

– Cat ! tu dois m'écouter avec attention. Tu es un chat !

Cat le savait. Avant il ne le savait pas. Mais depuis... il le savait : il était un chat.

– Avant, poursuivit Sank d'une voix affaiblie, tu ne parlais pas. Tu n'étais pas assez évolué. Puis, nous les hommes, nous avons échappé cette bombe qui a explosé. Il existait d'autres bombes semblables dispersées à la grandeur de la terre. Chaque peuple possédait ses bombes pour se protéger. Elles ont éclaté à leur tour sous la force de la première bombe. Le ciel et la terre se sont couverts de lumière et de radiations. Tout a été détruit. Mais toi, Cat, tu as survécu. Cependant les radiations ont provoqué chez toi une mutation spontanée. Ta taille a augmenté, ton intelligence s'est accrue. Tu as acquis instantanément la

pensée et le langage. Je vais mourir, Cat. Les radiations, moi, m'auront tué. Ton évolution s'arrêtera peut-être. Elle peut aussi continuer. Alors tu pourras parler à tous les cerveaux électroniques enfermés ici dans cette ville souterraine. Tu découvriras ce qu'a été l'humanité avant toi. Tout le savoir humain est ici conservé. Il y a eu des milliards d'hommes. Cat, des milliards ! et tous ont été détruits, détruits... détruits.

Sank s'écroula. Cat s'approcha, posa son museau rose contre la joue de son maître. Sank péniblement fit glisser sa main sur la tête de Cat, et soudain son regard demeura figé sur lui.

Il ne restait plus à Cat qu'à tirer le cadavre de son maître hors de la caverne. Ce qu'il fit. Mais non sans peine. D'abord il ne savait pas bien se servir de ses pattes. Il essaya de les utiliser comme il avait vu Sank utiliser ses mains. Mais ses pattes, aux doigts agglutinés, n'empoignaient rien. À l'aide de ses griffes, il parvint à tirer le corps sur le sol. Mais ce genre de transport lui parut trop peu respectueux pour la dépouille de

son maître. Aussi, résolument, il empoigna de sa gueule le milieu du cadavre et le souleva dans l'air. Puis il se dirigea vers la sortie et déposa, comme une souris, Sank sur le seuil. Une dernière fois il aperçut le ciel rougeoyant. Terrifié, il recula vivement. La porte se referma et il se retrouva seul, unique survivant, englouti dans une ville souterraine, au cœur de la planète dévastée.

Cat retourna à la demeure de Sank. Désormais, comprenait-il, cette demeure était la sienne. Mais il ne saisissait pas encore que tout, absolument tout lui appartenait. Il venait d'hériter des hommes. Leurs connaissances étaient enfermées avec lui, à sa portée, si son cerveau se développait assez pour pouvoir utiliser cette banque d'informations.

Pour le moment Cat ne ressentait que la faim. Une faim énorme. Alors, selon son habitude, il se mit à miauler. Personne n'apparut. Il miaula plus fort. Il avait toujours faim, personne ne venait. Il pensa à s'asseoir et faire le beau comme Sank lui

avait appris. Mais après cinq minutes passées dans cette position inconfortable, il comprit qu'il n'y avait personne pour admirer sa prouesse et le récompenser. Les paroles de Sank lui revinrent en mémoire. Il lui sembla les comprendre mieux. Il revit dans sa pensée le cadavre de Sank. Il se rappela l'avoir traîné au-dehors et avoir refermé les portes sur lui. Voilà ! Sank ne reviendrait jamais. Il devrait se nourrir lui-même désormais. La nourriture était dans cette armoire devant lui. Comment l'atteindre ? il dressa ses pattes contre l'armoire, sentit une petite pression sous sa patte droite, et une porte s'ouvrit... À l'aide de ses dents il déchira l'une des enveloppes colorées qui remplissaient l'armoire. Les petits cubes de viande pressée roulèrent sur le sol. Cat les dévora avec grand appétit. Ensuite il se dirigea vers le canapé, s'étendit et dormit.

Quand il s'éveilla, ayant encore évolué, il parvint à associer ses idées. Les dernières paroles de Sank lui revinrent en mémoire. Il y était question de bombes, de radiations, d'évolution...

Avant l'événement, Cat ignorait qu'il était un chat. Après, il savait. Sank, lui, était un homme. Il avait été le maître de Cat. Maintenant Sank n'existait plus. Mais il avait parlé de destruction, de cerveaux électroniques qui pourraient dire des choses à Cat... Sank affirmait qu'il y avait eu des milliards d'hommes... ? Pour Cat, seul Sank avait existé. Et maintenant il ne restait plus que Cat et la nourriture. Il s'étira – comme la présence de Sank lui manquait ! Aussi, calmement, il se dirigea vers la sortie de la caverne. La porte s'ouvrit pour lui découvrir le cadavre de Sank encore intact. À l'arrière-plan le ciel était d'un rouge uniforme. Soudain, le silence lui parut si oppressant... Effrayé, il rentra prestement dans la caverne bien décidé de n'en plus jamais sortir.

Plusieurs jours d'affilée, Cat arpenta les couloirs calmes de la ville où tout fonctionnait, glacialement aurait-on dit. S'il persistait à fouiller patiemment la ville, il finirait peut-être par retrouver Sank ? pensait-il. Non pas le Sank silencieux et froid déposé à l'entrée de la

caverne, mais le premier Sank, le Sank vivant d'avant l'événement. Le brutal événement qui avait décloisonné le temps de Cat. Jusque-là, Cat avait vécu uniquement dans le présent, sans pouvoir se rappeler le contenu de la journée précédente, ni comprendre qu'une autre journée suivrait. Il était un être de l'instant. Mais les radiations avaient décloisonné son temps. Maintenant il se rappelait ce qui était arrivé et essayait de prévoir ce qui viendrait. Et il s'imaginait pouvoir retrouver dans le futur le Sank vivant du passé.

Pourtant, quand il eut longtemps arpenté sans succès les couloirs de la ville, il comprit enfin que le temps de Sank aussi, sans doute, avait été décloisonné. Sank était passé dans une autre dimension. Et lui, Cat, il ne connaissait pas la route de ce nouvel espace. Il pouvait se souvenir et marcher vers le futur, mais il ignorait encore tout de cette nouvelle trouée au temps, par laquelle avait fui la partie animée de Sank. Sank avait dit que les cerveaux électroniques parleraient à Cat. Peut-être sauraient-ils lui découvrir la façon de rejoindre Sank ? Il devait

retrouver d'abord les cerveaux électroniques, et parler à ces êtres.

Cat mangea. But du lait. Et dormit. Quand il eut terminé sa sieste, il se rappela que Sank se rendait souvent dans un édifice où il passait de longues heures assis à manipuler une série de boutons. Il l'avait accompagné souvent. Montant sur la longue table, il tentait d'attraper les doigts de son maître qui s'agitaient d'un espace à l'autre. Sank le grondait avec des mots incompréhensibles... Il retrouva aisément cet édifice. Bien qu'en y pénétrant, tout lui parut différent. Il s'en étonna juste le temps de se rappeler son changement de taille. La table évidemment lui paraissait plus petite, mais les boutons s'y trouvaient toujours placés aux mêmes endroits et aussi nombreux. Cependant, il découvrait, sur un mur, un étrange écran sur lequel bougeait une image floue... Réfléchissant, il comprit que sa vision aussi avait changé, elle lui permettait de voir maintenant les images à deux dimensions. Touchant l'un des boutons, il constata que l'image s'éclaircissait ou changeait... En bougeant les boutons, il pouvait

fabriquer des images. Ainsi, devant ces instruments, son maître s'occupait à fabriquer des images ? Alors que Cat le croyait absorbé à jouer avec des boutons, comme le chat joue avec les souris pour se distraire.

Cat passa plusieurs semaines à essayer de construire des images. Au début elles étaient presque toujours floues, et Cat trouvait le jeu assez ennuyeux. Mais son intelligence se développait de jour en jour. Bientôt il finit par trouver plus agréable de fabriquer des images que de passer ses journées à faire sa toilette ou à dormir.

Un matin, il constata, surpris, qu'il parvenait à différencier les lettres et à lire les inscriptions apparaissant parfois au-dessus des images. Plusieurs mois plus tard il découvrit, par hasard, un bouton qui commandait les sons. À partir de cette minute la solitude silencieuse de Cat fut remplie par les sons. Il entendait des voix et cela contribua encore à développer la compréhension dans son cerveau qui continuait, semblait-il, à évoluer. Tout à coup, Cat comprit ce que voulait

dire Sank par « parler aux cerveaux électroniques ». C'est ce qu'il avait fait jusqu'à présent sans s'en rendre compte. Il avait parlé aux cerveaux électroniques qui lui avaient d'abord répondu avec des images, puis, avec le son. Mais ce n'était pas encore une communication véritable... il ne pouvait pas leur poser des questions précises, comme il aurait pu le faire avec Sank s'il se fut trouvé là. Pourtant, un jour, il crut reconnaître Sank sur l'écran. Il entendit ce jour-là la voix de Sank. Sank parlait un langage encore obscur pour Cat, il exposait une théorie et ne regardait pas Cat dans les yeux. Il ne semblait pas le voir. Cat retint une seule phrase : « décroisonner le temps ». Il la retint parce que déjà cette phrase lui était venue spontanément à l'esprit au moment où il avait tenté d'analyser sa propre situation dans le temps. Cat avait essayé de parler à Sank mais il ne sembla pas l'entendre et disparut de l'écran comme il était venu. Cat s'était senti dépressif après cette rencontre. Puis il finit par comprendre qu'il avait lui-même, par hasard, fabriqué l'image de son maître. Alors il tenta de la reproduire.

Mais en vain. Il devrait donc apprendre à maîtriser la science du contrôle des cerveaux électroniques. À mesure que son intelligence se développerait, il éprouverait un plus grand besoin de communication. Les cerveaux électroniques étaient ses seuls interlocuteurs, il lui fallait savoir causer avec eux.

Bientôt Cat put déchiffrer des pages complètes d'écritures. Il lut un grand nombre de livres parlant d'hommes qu'il ne connaissait pas, qui avaient peut-être existé, mais dont les aventures quotidiennes ne présentaient aucun intérêt pour lui. Son premier souci étant d'arriver à parler aux cerveaux électroniques. Au début, dès qu'il entreprenait la lecture d'un bouquin, il le lisait jusqu'à la fin, avant de s'apercevoir que ce livre ne l'aiderait pas dans son projet. Puis, il finit par découvrir, rien qu'au titre, si le livre qu'il tenait entre ses pattes le ferait progresser dans son apprentissage du contrôle des cerveaux électroniques. Grâce à ce progrès de son intelligence, il acquit bientôt les connaissances lui permettant de fabriquer exactement les images désirées. Ce qui accrût encore sa compréhension

de la cybernétique. Car certaines images étaient conçues justement pour enseigner la manipulation de toutes les machines enfermées dans la ville. Cat put refabriquer l'image de Sank à volonté. Il écouta, et réécouta son maître exposer une longue théorie, dont il ne saisit pas d'abord le sens précis. Puis, à force de la réentendre, il comprit qu'il existait quelque part dans la ville un certain cerveau électronique avec lequel Sank, peu de temps avant l'événement, travaillait. Cette machine, répétait inlassablement la voix de Sank sur l'écran, parvenait à décroiser le temps. Si on décroisait le temps, expliquait Sank, on pouvait voyager aussi bien dans le passé que dans l'avenir. La mort perdait donc son caractère définitif. Car pour revoir une personne décédée, il suffisait de pénétrer dans le passé au temps où cette personne vivait. On pouvait aussi aller vers le futur pour connaître ses descendants. C'était une façon d'élargir la vie. Peut-être, ajoutait Sank pour terminer, appartenait-il à l'homme de créer lui-même l'éternité. Cela en défonçant toutes les portes du temps.

Cat était fasciné par cette explication, comprenant soudain que s'il pouvait retourner dans le passé il reverrait Sank. Mais au moment où il comprit cela, il était temps pour lui d'aller dormir. Il rejoignit l'ancien lit de son maître, et pour la première fois de sa vie il souffrit d'insomnie.

S'étant endormi fort tard dans la nuit, Cat s'éveilla au milieu de la matinée, fatigué, et encore bouleversé par ce qu'il avait appris la veille. Il n'était plus si isolé qu'il l'avait cru. Seul le temps le séparait du passé. Une porte, un mur, une cloison. Il lui suffisait de briser ces barrières. Mais où se trouvait la machine à décroisonner le temps ? Désormais il passerait ses journées à la chercher à travers la ville. Il devait découvrir le dernier lieu de travail de Sank, puisque juste avant l'événement, Sank travaillait avec ce nouveau cerveau électronique. Cat ferma les yeux pour retrouver son instinct animal. Ayant l'habitude quand il n'était qu'un chat ordinaire de suivre Sank, il devait l'avoir accompagné à ce

travail, peut-être même avait-il dormi près de la fabuleuse machine ?... mais son instinct de chat se taisait. Son intelligence devait être trop développée, elle annihilait l'instinct. Il avait beau fermer ses yeux et laisser son corps diriger sa course, son corps hésitait, attendant que l'esprit commande. Ce n'était pas ainsi qu'il découvrirait la dernière invention de Sank. Aussi, il se mit à chercher fébrilement dans les affaires de Sank un indice quelconque. Il retourna toute la maison de son maître, relut toutes les notes que ce dernier avait éparpillées, sans découvrir la plus petite allusion à sa dernière découverte, à laquelle, il l'avait pourtant affirmé sur l'image, il travaillait de longues heures par jour.

Découragé, Cat reparcourut la ville en entier. La cité souterraine était vaste. Comment retrouver un cerveau électronique particulier à travers des milliers de cerveaux électroniques ? Il avait cherché partout ! Où Sank pouvait-il bien avoir noté ses travaux ? Il revisionna l'image de son maître. Et alors que Sank parlait, expliquait, Cat se rappela que l'unique surface qu'il avait négligé de fouiller c'était Sank lui-même.

Il lui répugnait de voir le corps de son maître à un stade avancé de décomposition. Pourtant il n'avait pas le choix. Nul doute que Sank, puisqu'il ne les avait déposées nulle part ailleurs, conservait sur lui ses précieuses notes de travail.

Cat se dirigea encore une fois vers la sortie. La porte s'ouvrit. Le ciel lui apparut, toujours sinistrement rougeoyant. Sur le seuil le corps de Sank était intact. Les radiations devaient avoir retardé sa décomposition. Cat se sentit soulagé, il préférait garder une image propre de son maître. Quand il le reverrait aucune vision hallucinante ne viendrait troubler son bonheur. Il se pencha sur le corps et fouilla soigneusement les vêtements de Sank. Il trouva un petit bloc-notes. Il le feuilleta. C'était bien ce qu'il cherchait. Il remplaça respectueusement les vêtements de Sank. Ensuite il rentra dans la caverne, plein d'espoir.

Cat regarda la ville transparente et lumineuse. Quelque part dans un de ces immenses blocs rectangulaires se trouvait le cerveau capable de lui faire franchir les barrières du temps. Il tenait entre ses pattes le diagramme de ce cerveau, les

explications de son fonctionnement, et surtout le secret du lieu où se cachait cette étonnante machine.

Devant le cerveau électronique, il passa deux jours absorbé à déchiffrer les notes de Sank. Il devait découvrir l'utilité de chaque bouton, de chaque manette. L'espace des temps additionnés était incommensurable. Cat saisissait le danger de manier au hasard ces puissantes manettes. La pièce qui enfermait l'ordinateur était protégé par un fluide magnétique afin de préserver le reste de la ville en cas de désastre. Déjà ces mesures de précautions éclairaient Cat sur l'incertitude de Sank à l'égard du fonctionnement de son invention. Mais comme la solitude lui devenait de jour en jour plus intolérable, cette incertitude devenait son seul espoir.

Après avoir relu une dernière fois les notes de Sank et vérifié, d'après ces notes, qu'il connaissait parfaitement le fonctionnement de la machine, Cat, prudemment, fixa la manette de

sécurité qui devait, après un laps de temps déterminé, le ramener automatiquement devant le cerveau. Car il ne tenait pas à demeurer figé, par erreur, dans un endroit inconnu du temps.

Le cerveau électronique, avec ses boutons, ses cadrans et ses manettes, formait un vaste demi-cercle. Dans l'espace dégagé au centre de ce demi-anneau crépitant se situait « le trou du temps », selon l'expression de Sank. Dans un instant, Cat s'y engouffrerait. Résolument, il poussa le petit bouton de départ.

Cat avait lu, durant son développement intellectuel, beaucoup de livres de science-fiction. Aussi s'attendait-il à voir apparaître des raies lumineuses tournoyantes, et à nager au milieu d'océans d'atomes. Il n'en fut rien ! Il aperçut seulement une mince femme blonde debout devant une fenêtre entrouverte et paraissant absorbée dans la lecture d'une lettre. La figure pâle de la jeune femme se reflétait dans le panneau de verre de la fenêtre. Derrière, Cat enroulé sur la courtepoinette du lit observait les traits fins de la femme dans la lumière lactée. Il

se demandait en quel temps il pouvait être ?

La jeune femme, sans s'étonner de la taille de Cat, le regarda. (Mais sa taille ne pouvait plus impressionner personne. Il était redevenu petit.) Elle s'approcha du lit et caressa le poil du chat.

– Qui êtes-vous ? demanda Cat, dans quel temps suis-je ?

Mais la jeune femme parut ne pas entendre la voix de Cat. Elle se mit plutôt à lui expliquer des choses qu'il ne comprenait pas.

– Il ne viendra plus... dit-elle, c'est une lettre de rupture. Ma chambre va être triste et grande, chat...

Les cheveux pâles de la jeune femme chatoyaient. Une lumière émanait de chaque parcelle d'espace. La jeune femme fermaient ses paupières pour retenir ses larmes. Un plat, plein de fruits, avait été posé un moment sur le lit. La jeune femme saisit une pêche et la reposa aussitôt sans la porter à ses lèvres.

Par la porte ouverte, Cat voyait dans l'autre pièce une femme de forte stature dormir affalée

sur une table. Cat sentit sa faim lui triturer les tripes en apercevant la jatte de lait à côté de son bras. Il sauta sur le sol et alla frôler les jambes de la femme endormie. Elle sursauta et s'éveilla en hurlant.

– Éloigne-toi ! chat de malheur, fiche le camp| tu vas détruire le tableau.

À ce cri une jeune fille leva la tête de sur son écritoire. Elle était dans une pièce adjacente et tenait dans sa main une plume d'oie. Une servante parut. Elle saisit la jatte et se mit à verser le lait dans un plat. Elle versait toujours et le plat ne débordait jamais. Irrité, Cat se dirigea vers la porte et se retrouva dans la rue.

Une vieille maison se dressa devant lui. Une femme se tenait assise dans l'entrée, une autre était accroupie sur le seuil. Une troisième, dans la ruelle, jetait, à ce qu'il semblait, des ordures dans une poubelle ; elle avait appuyé son balai contre la maison. Rien à foutre pour Cat de ce côté ! il se considérait maintenant trop évolué pour aller grignoter dans ces récipients.

Il s'engagea dans la rue. Par les fenêtres

basses, ou les portes ouvertes, il examinait l'intérieur des maisons. Ici une jeune fille prenait des leçons de musique. Là, une autre fabriquait de la dentelle. Ailleurs elle recevait deux galants messieurs. Il apercevait aussi une demoiselle en robe jaune qui semblait s'amuser follement. Elle brandissait dans sa main un grand verre. Un homme, dont la figure s'estompait dans l'ombre lui empoignait solidement un sein. À la porte suivante Cat se faufila dans une vaste pièce. Il avait cru y distinguer, de dos, un homme dont la carrure lui suggérerait fortement celle de Sank.

– Sank ! Sank ! feula-t-il, en courant sur les carreaux noirs et blancs du parquet.

Sank était vêtu d'une blouse bouffante et coiffé d'un béret sombre. Chose étrange, il portait ses cheveux longs ! De plus, il était occupé à peindre une fille et son livre. Sank !!! fit Cat, intrigué.

L'homme se retourna. Ce n'était pas Sank. Et il se mit à hurler lui aussi en apercevant le chat, lançant en l'air ses pots de peintures et ses pinceaux. La fille échappa son livre et un petit cri

étouffé.

Cat terrorisé grimpa à la draperie qui pendait à l'entrée de la pièce. L'homme monta sur une chaise pour l'en déloger. Les griffes de Cat lâchèrent. Il roula sur le sol d'où il démarra en glissant, et il se précipita vers la porte.

Il entendait encore les imprécations du peintre quand, encore barbouillé de peinture, il se retrouva brusquement devant la machine à décroisonner le temps.

La minuterie avait fonctionné à la perfection. Heureusement.

Après un temps de réflexion, Cat comprit : il n'avait décroisonné qu'à demi le temps. Il avait pénétré seulement son reflet : le reflet vermeerien du temps.

Ayant retrouvé sa taille géante, plus un appétit quintuplé, Cat décida de se nourrir dans le temps présent avant d'entreprendre un autre voyage. Ici il savait où trouver sa nourriture. Il retourna donc dans la maison de Sank, mangea un bifteck précuit et vitaminé, dormit sur le grand lit

moelleux de son maître et revint la matinée suivante se réinstaller devant le trou du temps.

Cat, cette fois, s'assura de pousser profondément le bouton de démarrage afin de dépasser les reflets du temps. Puis, il fixa, comme la veille, la manette de sécurité qui le ramènerait, au temps fixé, dans le présent.

Il perdit d'abord conscience. Puis, il s'éveilla dans une rue, exactement devant les deux jambes d'une femme. Ce qui la fit trébucher dans une mare d'eau. Il miaula une excuse, car il était redevenu un petit chat tout gris avec des yeux bien jaunes. La femme se relevait en maugréant. Humiliée elle cherchait son soulier perdu dans sa chute. Puis elle ramassa sa pancarte échappée, donna un coup de pied à Cat, et reprit sa marche au centre de la rue. Les autos passaient, en klaxonnant, des deux bords et de temps à autre une figure ironique se penchait par l'ouverture de la portière pour lire l'inscription sur le carton : « FEMMES LIBÉRÉES ». Cat s'efforçait de suivre la femme de près de façon à être protégé des voitures. La femme tentait de le chasser du pied,

mais il la suivait avec obstination.

Elle traversa la rue et alla se poster devant la vitrine d'un magasin où l'attendaient une dizaine de compagnes, arborant toutes fièrement leur pancarte. Ayant lorgné un peu le contenu de la vitrine, elles s'adressèrent, à tour de rôle, à la foule des curieux qui s'assemblaient autour d'elles. À un moment, celle qui, bien involontairement, avait aidé Cat à traverser la rue, éleva la voix :

– Je suis Marjorie K, déclara-t-elle, et j'affirme que toutes les révolutions ont une origine sexuelle ! Si la sexualité de l'homme et de la femme n'avait jamais été brimée, nous n'aurions pas eu besoin d'inventer le mot « révolution » ! Toute révolte naît du refoulement de cet instinct profond. Car l'homme doit admettre, avec humilité, qu'il s'est développé à partir du fœtus d'un singe qui, né avant terme, mit trop de temps à se développer et à atteindre sa maturité, formant un être tourmenté entre son origine animale et une mutation prétentieuse et exigeante. Nous les femmes nous voulons

retrouver la liberté de la jungle primitive. La loi du désir. Nous voulons retrouver la pureté originelle et réclamons l'entière possession de nos corps, avec le droit de tuer ce qui s'y introduit. L'être humain est le résultat d'une erreur biologique. Jusqu'ici on a tenté de nous faire oublier notre condition animale. Nous voulons nous rappeler que nous sommes des mammifères ! à bas la morale ! et Dieu ! ces deux idées qui rendent les hommes si malheureux.

Aussitôt la foule se mit à applaudir et à entourer Marjorie K, qui avait dû certainement fréquenter l'université. Cat, cependant, ne parvenait pas à trouver du bon sens aux mots qu'elle venait de prononcer. La sexualité n'était plus souvent débattue par les savants de son siècle. Il avait bien peu de chance de retrouver Sank parmi cette foule à demi-civilisée. Avant son évolution, cette définition élémentaire du bonheur aurait pu concorder avec son état euphorique de chat. Car alors, il vivait uniquement dans l'instantané. Pendant que Cat s'acharnait à décroquer le temps, voilà que dans ce siècle stupide, on tentait de le

recloisonner !

Marjorie s'étant tue, elle dévora un sandwich et but un coca-cola. Tout cela était sorti d'une machine automatique. Marjorie avec ses cheveux bien frisés et bien gonflés paraissait être un petit animal d'une espèce encore inconnue.

Cat aperçut au milieu de la foule un enfant à l'allure étrange. Il devait mesurer deux pieds. Sa tête était énorme. Et ses yeux cernés par de grandes lunettes noires. Cat, voyant des Sanks possibles, là où c'était tout à fait impossible, s'approcha plus près pour l'examiner. Le petit portait un fusil !

– Sank ? fit Cat, interrogateur.

L'enfant l'ignora. Il fixait le groupe de femmes. Son regard était réfrigérant de haine. Un frisson courut sur l'échine du chat.

Soudain un homme, de stature démesurée, se posta derrière l'enfant, hurlant que son nom était « Rubbermaid », qu'il était une mutation. Étant né d'une mère qui n'était pas une mère, et d'un père synthétique ; ni animal, ni humain, ni

mécanique, il était indestructible. Il déclara ensuite être le père de l'enfant à lunettes, dit que l'enfant à lunettes tenait dans ses mains son invention à lui : le fusil laser. Son fils était né, libre de toute sentimentalité, sa mère ayant tenté de l'avorter. Mais l'enfant était né quand même. La mère, vexée, était partie travailler dans une usine où on fabriquait des papiers-mouchoirs. De toutes les couleurs, précisa-t-il sans raison. Et lui, Rubbermaid, le père, s'était chargé seul de l'éducation de son fils.

Sans écouter les paroles de son père, l'enfant à lunettes serrait contre lui son précieux fusil comme un ourson de peluche. Puis, du canon, il commença à menacer le groupe de femmes qui se mirent à trembler de peur.

Rubbermaid ne fit rien pour apaiser son fils. On voyait bien qu'aucun dialogue n'était possible entre ces deux êtres : un père indestructible et muté en chose, et un ramassis – enfant – de rancune et de haine.

L'enfant commençait à actionner son fusil. Il faisait, parfois en riant, parfois en pleurant, de

grands trous ronds dans le ventre des femmes qui suppliaient. Elles hurlaient de douleurs. Mais cela excitait l'enfant qui se remettait à tirer.

Cat recommençait à grandir. Il redevenait un chat énorme.

– Sank ! Sank ! criait-il, désespéré. Il comprit soudain que la machine avait décloisonné le temps. Tous les temps empiétaient les uns sur les autres, se mêlaient. L'enfant tirait partout. Déjà il visait Cat... mais... peut-être était-ce là l'unique façon pour lui de rejoindre Sank ? Sank n'avait-il pas disparu par les portes de la mort ? Aussi, Cat demeura-t-il devant l'enfant, et se mit à le fixer froidement de ses prunelles magnétiques. L'enfant à lunettes hésita un moment puis, en riant aux éclats, lui fit un grand trou dans la tête...

Dans le laboratoire la manette de sécurité atteignit la position « off ». Cat réapparut sur la surface du trou du temps : il était mort. Mais il souriait...

7

Rue de l'Acacia

La rue de l'Acacia n'existe pas encore. Mais déjà, son beau nom flotte sous le ciel d'or du futur. Des ombres orangées transparaissent parfois, à l'instant où l'immobilité du soir échange avec la brise du jour un bref regard. Fugitif moment, où les teintes de l'avenir croisent celles du présent. Minutes fuyantes durant lesquelles seul un œil exercé arrive à discerner entre les différentes ombres celle qui n'est pas de son temps. Mais alors, pour celui qui possède cet œil, tout devient superbe !

La rue s'étend à l'infini. C'est du moins l'illusion créée par les feuillages touffus des acacias, qui balancent leurs franges de feu sous le ciel, lisse, couleur citron. Les maisons se chevauchent, transparentes. De leurs murs suinte

une brume légère, qui est une émanation de la joie de leurs habitants. On aperçoit un acacia sous chaque fenêtre. Car derrière chaque fenêtre vit Louella. Dinah habite avec Louella. De même que Roderich, leur fille, Pearl, leur fils, et bien sûr, Wilhelmine, le chat. Ces personnages, en autant d'exemplaires qu'on y voit de maisons, habitent en permanence la rue de l'Acacia.

Ce soir, la porte de chaque villa est fermée. La rue du futur attend que son temps vienne. Trop de gens, si elle s'avisait un soir de déverrouiller ses portes pour la nuit, risqueraient de l'apercevoir. Et le futur ne doit pas encore arriver. Mais le matin, dès l'aube, masquée par l'éclat aveuglant du jour, chaque villa ouvre ses grilles. De chaque porte sort Louella. Elle est accompagnée de Roderich, Pearl, et quelquefois Wilhelmine les suit de loin. Jamais, à cette heure, Dinah ne vient avec eux. Dinah est occupé. Enfermé dans son laboratoire, il jongle. Dinah ne sait pas comment les acacias, la rue, Louella, Roderich, Pearl et même Wilhelmine, parviendront à sortir du futur pour vivre avec lui dans le présent. Dinah

voudrait étudier la composition chimique des feuilles de l'acacia, afin de découvrir le chemin magique qui les réunira. Mais Dinah ne peut pas sortir pour cueillir les feuilles de l'acacia. Et il est triste.

Louella ignore l'inquiétude, les soucis, et la tristesse de Dinah. Elle ne peut pas savoir qu'il existe. Si Louella savait qu'il lui suffit de fournir à Dinah une feuille d'acacia pour le connaître, elle chercherait sans doute un moyen de lui remettre cette feuille dont il a besoin.

Mais c'est impossible. Car Louella se promène avec insouciance dans la rue du futur, avec ses enfants, et derrière eux, Wilhelmine le chat, et tous les quatre sont trop heureux pour se soucier de rien.

Wilhelmine vient de grimper dans un acacia. Il grignote avec innocence la feuille qui ferait le bonheur de Dinah. Roderich dit :

– Regarde Louella ! le ciel pâlit, nous allons être encore plus heureux !

– Est-ce possible ! Louella, demande Pearl.

Mais Louella ne répond pas. Elle est déjà plus heureuse. Sans le savoir. Seuls Roderich et Pearl, parce qu'ils sont des enfants, peuvent détecter la montée des sentiments.

– Wilhelmine ! crie Pearl.

Wilhelmine dégringole de l'arbre, court pour les rattraper. Il a le museau pourpre. Les feuilles de l'acacia ont teint son nez. Roderich rit en l'apercevant. Et Louella se penche pour débarbouiller le chat. Ses mains blanches se teignent de rouge. Louella a des mains de feu. Dans le feu de ses mains, un bref instant, apparaît le visage flou de Dinah. Puis, rien. Louella sourit. Elle est heureuse.

Wilhelmine se sauve encore une fois. Il court maintenant en avant d'eux. Il va si vite que Louella et ses enfants le perdent des yeux.

Dans son laboratoire, Dinah croit apercevoir un chat qui le regarde. Dinah ferme les yeux, les ouvre, le chat n'est plus là.

Louella et les enfants viennent de le rattraper. Ou, plutôt, le chat est revenu sur ses pas.

– Cette histoire de temps est absurde ! soupire Dinah. Et il est triste.

Maintenant de chaque villa sortent de nouvelles Louella, des Roderich, des Pearl et des chats, qui ressemble trop à Wilhelmine, pour ne pas être des Wilhelmine eux aussi. La rue s’anime. Les acacias relèvent leurs branches, éventent doucement les passants qui sont tous des Louella, Roderich, Pearl, Wilhelmine ! Comme si la rue de l’Acacia était le reflet multiplié d’une minime partie d’elle-même.

– Dans son laboratoire Dinah s’agite.

Les Roderich se rencontrent, se regardent, se saluent. Les Pearl font de même. Quant à Louella, elle se côtoie sans se voir, on dirait. Et les Wilhelmine jouent ensemble.

Toutes les Louella lèvent les yeux et contemplent le ciel. Il est d’or bien entendu. Elles respirent, caressent une branche d’acacia et la laisse retomber avec insouciance. Elles sont

heureuses ! Elles sont si heureuses !

Mais voilà que dans son laboratoire, de nouveau Dinah s'agite. Son visage s'éclaire. Il croit avoir trouvé ! il remue ses pinceaux, cherche ses pots de couleurs. Sur sa toile s'étale le pourpre... Louella lentement s'en vient dans sa robe rouge et son chapeau de même couleur. Elle transperce le temps, arrive du futur à travers les grands yeux d'or brun, qui jettent sur le présent, ombrés de gris, leur regard amusé et moqueur. Dinah sourit, et façonne la petite figure en forme de poire. Les lèvres s'animent d'une fine moue, pendant que sous le large chapeau aux teintes de feu, se crêpent, sous le crayon d'ocre, le chanvre des cheveux marron-clair. Le teint de Louella s'avive, se rose, son nez fin se dessine, s'estompe un brin sous une plaque chaude de lumière. Dinah, d'un coup de pinceau, arrondit sur le col, qui monte haut de la robe de Louella, une broche floue sur laquelle apparaît une mystérieuse tache sombre.

Dans la rue du futur, soudain il manque un acacia !

Et Louella se fige, pareille aux statues de pierre du lointain passé. Roderich et Pearl continuent de jouer autour, pendant que Wilhelmine dort paisiblement, arrondi à ses pieds. Le ciel s'est assombri. Légèrement couleur de craie. Presque gris, avec une strie rose, qui s'allonge entre le chapeau et l'épaule de Louella, sur la toile que contemple, épuisé, mais ravi, Dinah qui oublie Roderich, Pearl, Wilhelmine le chat et la rue du futur, sous le coup de son bonheur !

8

Dossier Unicorps

Quand Unicorps fut sorti de son nimbe brillant, que nous Terriens appelons : « soucoupe-volante », ou pire : « UFO », il rassembla ses molécules éparses qui transformaient en astronef son corps désagrégé et flottant. Puis, il posa son pied sur le sol terrestre. Son bras s'éleva de sa poitrine et alla essuyer un reste de radiation, qui perlait sur son front, autour de son œil unique.

Il faisait nuit. Le premier être qu'il aperçut fut un hibou.

Sans s'émouvoir, Unicorps transmet sur-le-champ, par procédé télépathique, sa description du rapace :

– Habitant couvert de feuilles comme nous. Deux yeux stables. Tête rotative. Pas de mains.

Au même instant l'oiseau déploya ses ailes et vocalisa un effroyable ululement.

– Attention ! corrigea Unicorps, pas de mains, mais deux embryons de membres. De plus, il émet des ondes que je ne peux traduire.

Unicorps se figea ensuite jusqu'au lever du soleil.

Mais, dès l'aube, affamé, il absorba gloutonnement le gaz carbonique de l'air pour assouvir ses leucites affaiblis. Sans cesse jaillissaient de lui des petites bulles d'oxygène. Ce qui fit dire à Hans et Anne qui passaient, le prenant pour une fougère :

– Comme l'air est pur ce matin !

Unicorps, en les apercevant, hérissa aussitôt les crénelures de ses feuilles. Il communiqua ces renseignements :

– Plusieurs races d'individus. Découvert ce matin espèce verticale. Absolument horrible. Deux yeux ! deux bras ! deux jambes ! Deux graines géantes d'haricot de chaque côté de la tête. Des vibrations se propagent dans l'air,

quand ils ouvrent la cavité inférieure de leur visage, cavité profonde où se meut une masse charnue, d'un rouge douteux. Spectacle hallucinant. Noté également petite proéminence au centre du visage, saillie percée de deux trous de la grosseur de deux cotylédons monstres. Aucune idée de l'utilité de ces trous. Ces êtres sont dépourvus de chlorophylle. Certaines parties de leur épiderme s'enlèvent. Les spécimens que j'observe sont en train de se desquamer. Les voilà pelés ! ils abandonnent leurs pelures sur le sable et se ruent vers la mer. Ils sont blancs comme le pollen. La femelle possède une anatomie différente de celle du mâle. Ils ne doivent pas se reproduire comme nous, par spores. Les voilà qui flottent comme des feuilles... en remuant leurs quatre membres. Horreur ! ce sont des reptiles ! J'ai omis de mentionner : leur tête est couverte d'algues onduleuses, celles de la femelle sont ocre, celles du mâle brunes.

Toutes les feuilles d'Unicorps se mirent à vibrer, comme si une fièvre ou un vent violent l'eût agité. Son œil, comme un phare tourné vers l'espace, s'éteignait et s'allumait à intervalles

réguliers. Cerveau enveloppé de feuilles, muni d'un pied pour se déplacer et d'une main pour agir, il captait un message de sa planète, Uniforme.

– Transmettons à Unicorps. Vous recevons bien. Déplacez-vous. Ouvrez l'œil. Découvrez ce qui empêcha nos ancêtres, Vespiforme et Christiforme, de conquérir ce Bulbe. Hâtez-vous. La terre est notre unique chance de survie. Notre soleil pâlit d'heure en heure. Nos nuits sont de plus en plus longues. Notre chlorophylle s'empare d'à peine assez de radiation pour nous maintenir vivants. Nous nous étions. Unicorps, ouvrez l'œil.

Unicorps stabilisa ses feuilles et la lumière de son œil s'éteignit.

Anne et Hans allongés sur le sable tournaient au vermillon.

– Ils fonctionnent à la rubeusphylle ! conclut Unicorps.

Anne déchargeait le contenu de son panier à pique-nique sur une nappe. Hans l'aidait, tout en

la bécotant. Les quatre bras s'entremêlaient. Hans saisit une cuisse de poulet entre ses dents. Anne mordit dans une pomme. Les mouvements rythmés de leurs mâchoires provoquaient l'ahurissement d'Unicorps qui, l'œil sorti de son orbite, découvrait des êtres encore incapables d'utiliser la photosynthèse pour vivre !

De stupéfaction, Unicorps s'était désintégré !

Dans les journaux du lendemain, on put lire qu'un jeune couple sur une plage avait aperçu la veille, vers midi, une soucoupe-volante sur l'eau...

Unicorps se réagrégea, en plein cœur d'une ville, dans l'une des urnes à fleurs installées le long des trottoirs. Au milieu des fougères et des bégonias, il observait les passants défilés. Bourré d'énergie par le costaud soleil qui lui grillait les feuilles il fit son rapport avec une exaltation dans les ondes qui ressemblaient fort à de la griserie. Aussi ses congénères lui signifièrent, vertement, au risque de dissiper leur réserve de chlorophylle, qu'il n'avait pas besoin de se saouler pour leur démontrer la fougue du soleil observé ! c'était un

manque de délicatesse, étant donné que la famine sévissait sur sa propre planète.

Unicorps, rappelé à l'ordre, continua de transmettre avec plus de retenue les résultats de ses dernières observations :

– Multitudes d'êtres semblables à ceux épiés sur la plage... se déplacent par vagues, s'entrecroisent sans trop souvent s'entrechoquer. Ils s'écoulent dans un long couloir formé par deux murailles de rectangles dans lesquels ils s'engouffrent à tout instant. Je reçois une quantité d'oscillations aberrantes. Il m'est impossible de les traduire. À mon sens, ces vibrations extravagantes proviennent des déplacements d'air causés par les véhicules rudimentaires que ces êtres utilisent pour se déplacer plus vite. L'invention de ces véhicules beuglants laisse supposer une intelligence encore bien primitive, et la précipitation avec laquelle les individus eux-mêmes se meuvent sur leurs jambes, comme s'ils fuyaient une chose invisible et effrayante, me porte à les rattacher au début de la noosphère...

Au risque de me heurter à votre scepticisme et

de provoquer votre colère, je dois mentionner le fait suivant. Ce matin, encore posté à l'endroit de mon premier intégrissage, ravi, dans un état de bien-être absolument intransmissible, je regardais le jeune soleil de cette planète se mettre en mille pour me verser une pleine journée de radiations. Soudain, j'aperçus, me frôlant les feuilles et trinquant en même temps que moi, un bouquet de fougères ! Émoustillé par le soleil, je lui donnai un coup de feuille dans la côte : « Salut l'ami ! dis-je, vous en avez une sacrée chance ! un pareil soleil nourrirait toute une galaxie ! oh ! j'exagère à peine... si vous voyiez le nôtre ! caduque, débile, un moribond quoi ! dites, vous habitez le coin ? »

Devant son mutisme, que je pris d'abord pour de la méfiance, je le secouai avec plus de vigueur : « Allons ! vieille feuille ! j'veux pas t'effaroucher, j'suis un ami, j viens t'faire une p'tite visite ! comment que tu reçois tes congénères ! on ne se serre plus le pétiole ? »

Mais son mutisme persistait. Alors refroidi par son manque de savoir-vivre, je le priai de reculer

de quelques tiges... j'allais me désintégrer pour lui prouver mon appartenance à sa race !

Mais il resta sans bouger. Hébété, il laissait le vent lui secouer les feuilles, sans protester.

Je l'attirai brutalement vers moi :
« Approche ! vois ! on est frères ! »

Avec ahurissement je découvris, une poignée de feuilles inertes dans la main, que cet entêtée végétal était incapable de faire un seul pas ! Il se trouvait vrillé au sol.

En l'examinant plus attentivement, je décelai une absence de membres et... pas de cerveau ! absence totale du cerveau ! un cryptogame vasculaire, à peine...

Perplexe, je dus conclure que notre illustre savant Uniwin avait vu juste. J'avais devant moi mon lointain ancêtre. Difficile à croire, mais ce végétal primitif était le chaînon manquant à Uniwin, la preuve tant cherchée, de la justesse de sa théorie sur notre évolution.

– « Unicorps... vous déraisonnez... vous vous empiffrez... votre photosynthèse vous donne des

cauchemars. Les Uniformiens ne descendent pas des cryptogames vasculaires. Seul un obsédé comme Uniwin pouvait avancer une telle insanité ! Nous vous prions de ne plus utiliser les ondes pour diffuser vos plaisanteries grotesques. Nous ne transpirons presque plus. La photosynthèse nous devient de plus en plus pénible à accomplir. Nous allons vers un destin tragique. Unicorps... le sort de l'Uniformité est dans votre main ! ouvrez l'œil.

Unicorps vexé de leur incrédulité, de leur orgueilleuse incompréhension, se consola en se saoulant à même la mare de soleil qui inondait son urne.

Vers la fin de l'après-midi, une passante l'aperçut courbé sur le rebord de l'urne. Devant la position précaire d'Unicorps, elle le cueillit avec délicatesse et l'amena chez elle où elle s'empressa de l'asseoir dans un pot de grès, sur l'une des tables de son living-room.

Unicorps, dégrisé, comprit que cette promiscuité lui faciliterait l'observation des êtres singuliers de cette planète. Il pourrait peut-être

apprendre à déchiffrer leur langage, comme il l'avait fait pour des individus de tout acabit au cours de ses nombreux voyages à travers l'Espace.

Unicorps, être hermaphrodite, fut stupéfié de découvrir les complications qu'entraînaient pour les Terriens le fait d'être des individus sexués : le cerveau se trouvait inhibé par des préoccupations n'ayant trait qu'à la reproduction ; à la manière de l'entreprendre, de la réaliser, de la suspendre ou de l'annuler. Ce qui retardait l'évolution chez ces primitifs, se disait Unicorps, c'était ce problème : « Se reproduire ou ne pas se reproduire ? » Là était la question.

Les mammifères, hommes et femmes, n'étaient peut-être pas les êtres les plus évolués de la terre, ceux-là restaient à découvrir... Mais pour le moment, il plaisait à Unicorps d'observer le comportement divertissant de ces spécimens, doués d'assez d'esprit pour être malheureux et de pas suffisamment d'intelligence pour corriger leur situation. Les femelles vivipares mettaient leurs petits au monde, grâce à une préalable

intervention du mâle. Intervention magnifiée à tel point que ces êtres renversants s'engouffraient en masse dans des salles obscures pour contempler sur des écrans géants un simulacre du coït, qu'ils accomplissaient pourtant, réellement, eux-mêmes.

Unicorps, comme on le sait, mit peu de temps à comprendre que les Terriens devaient, pour survivre, fournir à leur corps le combustible nécessaire à son entretien. Par la suite, il découvrit que cette obligation les forçait à se procurer par le travail, qui grugeait la majeure partie de leur vie, les choses dénommées « aliments » offertes à leur bouche au cours de cérémonies appelées « repas ». Les humains paraissaient prendre à ces cérémonies un plaisir certain, et parfois exagéré. Alors leur anatomie devenait encore plus horrible à contempler.

L'appartement où logeait Unicorps était situé au cinquième étage d'un immeuble d'habitation. Les cinq pièces abritaient un jeune couple et leur reproduction : un petit mâle très actif. Y vivaient également deux mammifères plus petits, plus

gracieux : un chien très bas sur ses membres et un chat dont le regard magnétique inquiétait un peu Unicorps. Cet animal retenait si prudemment ses pensées, et pourtant parvenait si bien à ses fins... Unicorps le soupçonna un temps d'être de la race privilégiée qui avait conquis sur cette planète la plus grosse part de la matière pensante.

En effet le chat semblait fort évolué. Le chat ne voulait rien savoir de la semaine de trente heures, ni même de celle d'une heure ! il ne travaillait tout simplement pas. Il s'en remettait pour son combustible entièrement aux hommes. Ceux-ci le servaient patiemment, demandant s'il avait apprécié le plat ? si sa portion s'avérait suffisante ? s'il ne souhaitait pas en plus un petit morceau de foie ? Si le chat faisait la fine bouche, les hommes devenaient consternés et le menaient chez le vétérinaire, qui semblait être un humain encore plus attentif aux caprices de l'animal. Le chat protestait bien un peu : « Je ne suis pas malade ! disait-il, je n'ai pas faim, c'est tout. Vraiment, il n'y a pas de raison de vous inquiéter... »

Mais les hommes, en bons serviteurs dévoués, ne croyaient pas les affirmations du chat, même qu'ils disaient : « S'il pouvait parler, la pauvre bête ! » Et le chat répétait : « Je vous assure que je suis en excellente santé. » Et les hommes répondaient : « C'est triste de ne pas pouvoir s'exprimer ! »

Le chien qui écoutait n'y comprenait miette. « Qu'est-ce qu'ils marmotent ces hommes ? » se demandait-il, « vont-ils se mettre à parler au chat maintenant ! »

Unicorps, stupéfait, entendait toutes ces voix à la fois. Les hommes, gentils avec les bêtes, se malmenaient entre eux. Madame Ti Biz, chez qui Unicorps se trouvait séquestré, préméditait contre son mari (comme elle l'appelait avec un rien de fiel entre les dents) les pires accidents ! Tantôt elle lui proposait d'avaler en se rasant, par distraction, une ou deux lames de rasoir... Ou bien de perdre pied au haut d'un escalier, dont les cent cinquante marches seraient des sabres tranchants, et d'atteindre le pied de cet escalier en cent cinquante tranches uniformes et

transparentes ! Ou mieux, de fondre gentiment, en prenant un bain d'acide avant le petit déjeuner.

Le mari accueillait les propos de sa femme (comme il l'appelait avec un peu de raideur à la lèvre) avec un sourire attendri. C'est vrai qu'il lui suggérait à son tour de se piquer un sein avec une aiguille infectée et de se dégonfler lentement comme un ballon pour finir par mourir de septicémie ! Ou de se faire dévorer par en dedans par l'enfant qu'il lui aurait jeté dans le ventre avec des dents formées et pointues comme des poignards ! Et la femme doucement l'embrassait...

Unicorps en dressait ses feuilles de stupeur !

Un matin, le mari encercla de ses bras la femelle. Unicorps ferma l'œil. Il croyait que l'homme avait décidé de la broyer ! Ç'aurait été plus simple, plus sûr, plus propre aussi. Mais l'homme n'en fit rien ! il dit à la femelle :

– Mon amour... je reviens aussitôt que je peux...

La femelle roucoula :

– Fais vite ! attends, ne ferme pas la porte, je sors aussi... Roch ! reste ici... maman descend prendre le lait.

Unicorps demeura seul avec Roch. Roch regarda Unicorps d'un œil mauvais. Il lui arracha une feuille. Unicorps lui décocha une taloche. Roch lui enleva une autre feuille. Unicorps se mit à courir à travers la pièce avec Roch à sa poursuite. Unicorps avait un seul pied. Roch en possédait deux. Roch courait plus vite. Il rattrapa Unicorps et se mit rageusement à l'effeuiller. Unicorps se trouva acculé à l'unique solution : se désintégrer ! Ce qu'il fit.

Le lendemain, le commentateur d'une émission radiophonique fit l'exposé de la tragédie : « Enfant de quatre ans brûlé à mort dans un incendie ; l'enfant se trouvait seul dans l'appartement au moment du drame, la mère étant sortie acheter une bouteille de lait. »

Unicorps fit son rapport personnel à la planète Uniforme : « Forcé d'éliminer futur biologiste, que sa passion de la botanique portait à l'effeuillage des plantes d'appartement.

Opération exécutée à regret. »

Unicorps pressentit, plutôt qu'il ne les entendit, les supplications de ses chefs : « Leur soleil continuait de s'étioler... c'était une diminution constante de lumière... Les Uniformiens souffraient tous de malnutrition et l'inertie condamnable d'Unicorps leur devenait rapidement funeste. »

Unicorps se réagrégea précipitamment au hasard. Il apparut sur l'appui d'une fenêtre dans une salle très vaste où se tenait une réunion d'humains. La salle grouillait de mâles et de femelles qui brandissaient des pancartes chargées d'hiéroglyphes. La traduction devait en être terrible, à en juger par les visages contorsionnés. De plus, tous les muscles mous frétilaient, dans leur cavité sombre, avec un transport qu'Unicorps n'avait encore jamais observé !

De cette marée de têtes, tanguant sous la poussée des corps, montaient une effervescence d'ondes enchevêtrées qu'Unicorps sur son juchoir avait un mal fou à démêler.

– Aïe !... Ouiche !... Atchoum !... Hic !...

Hem !... aïe ! pouah ! atchoum !... Par exemple !... Hou ! Hou !... atchoum ! ouste ! pif pif ! pan ! crac ! atchoum ! atchoum ! zut !

Unicorps sentit son traducteur sur le point d'éclater. Il respira profondément, ce qui eut pour effet, vu l'atmosphère électrisée de la salle, d'actionner son désintégrateur et la fenêtre grésilla d'étincelles.

Unicorps reprit pied au centre d'une jungle. Perdu dans le fouillis de ses congénères non-évolués, il se tenait les feuilles basses. Le spectacle qui aurait réjoui Uniwin l'indisposait profondément.

Dominant son état dépressif, il nota la beauté des êtres ultra-légers qui lui filaient à tout instant devant l'œil, les ailes brillantes et ne pensant à rien.

Il s'émut, lui qui ne possédait même pas « d'émouvateur », devant un anaconda de onze mètres de long ! Un boa émeraude, lové près de son pied, ressassait des pensées venimeuses. Une tribu d'hommes, ceux-là tout épluchés, végétaient ici et là au milieu des végétaux. Armés de

sarbacanes, les yeux farouches, la face et le corps bariolés d'achiote ou de jagua, le crâne bourdonnant d'Esprits capables d'envoûter, pour l'éliminer à distance, n'importe quel ennemi ; et terrifiés au-dedans d'eux-mêmes de reconnaître à leurs adversaires les mêmes pouvoirs maléfiques.

Unicorps échappa de justesse à la dent d'un énorme cabiai, en étant saisi par les doigts crochus d'un sorcier. Ce dernier était décidé à utiliser Unicorps pour une décoction nouvelle, heureux de découvrir enfin une plante dont il ignorait les propriétés exactes !

Unicorps, bien entendu, se désintégra. Le sorcier, terrifié de ses propres pouvoirs, résilia immédiatement ses fonctions.

– Monde très diversifié ! monde très diversifié ! scandait Unicorps pour le compte de la planète Uniforme, pendant qu'il s'agrégeait, dangereusement, sur un champ de bataille. Tout en esquivant de son mieux les balles qui crépitaient de tous côtés et lui trouaient les feuilles, il émettait ses observations. « Je sortirai d'ici avec quelques milliers de stomates en

plus !... terrible !... tous se terrent... tirent... tombent... quasi analphabètes... pensent : tuer ! vivre ! tuer ! vivre ! Ils se répètent ces deux mots continuellement. Leurs yeux sont vitreux. Ils tremblent comme nous, quand nous sommes peupliers. Je ne sais pas la cause de ce massacre... eux-mêmes l'ignorent, semble-t-il. Peut-être est-ce dû à un virus ? une sorte de rage contractée ?... ils se contaminent les uns les autres... et tentent de s'éliminer pour restreindre l'épidémie ? Je ne trouve pas d'autre explication logique. Pourquoi s'entretueraient-ils ? ils sont si semblables ! Je me tire d'ici !... J'ai des douleurs aux nervures ! »

Unicorps se désintégra spontanément, fauchant une poignée de soldats. Exploit qui fut attribué à une grenade adroitement logée dans un peloton d'Américains, par un agile Vietnamien.

Unicorps se retrouva, hébété, au milieu d'une bande de Hippies d'où il se tira aussitôt. Leurs allures lui paraissant louches : tous tenaient une fleur zigouillée à la main !

Les Uniformiens profitèrent d'un dernier sursaut d'énergie pour inciter Unicorps à

conquérir la terre au plus vite ! Avant l'extinction définitive de leur soleil, qui devenait presque noir.

– Unicorps ! Activez votre cerveau ! suppliait Unicerebellum, le chef suprême. Inventez un moyen probe de vous débarrasser de ces monstres pré-métaphysiques. Cessez de vous vautrer dans la lumière comme un vulgaire lycopode de l'ère carbonifère ! Sachez que vos commentaires ne nous aident pas à respirer ! Nous nous étions... nous traînant laborieusement sur notre pied, pour ménager l'énergie de notre désintégréteur, afin de pouvoir nous transplanter sur cette alléchante planète-terre, en admettant que vous vous souciez encore de l'objectif de votre mission !... Nous vous ordonnons de nous faire un rapport sérieux, de vos conclusions ! ici Unicerebellum, chef suprême de la planète Uniforme... Ouvrez l'œil !

– Ne vous mettez pas en colère, ô puissant Unicerebellum, n'usez point votre énergie en pulsations stériles... Moi, Unicorps, je me creuse les stomates pour trouver une solution honnête.

Les propriétaires de la planète terre, ces monstres à quatre membres et à positions verticales, sont des êtres tout à fait inconséquents...

– Alors éliminez-les !

– Unicerebellum ! cette parole est indigne de notre luxuriante civilisation !... Je suis en mesure de vous certifier que ces êtres vont s'éliminer d'eux-mêmes. Ils sont porteurs d'un virus qui les décime : la bonocoque volontémycose, virus extraordinairement fougueux. Ce virus les porte à sélectionner minutieusement les hommes qu'ils expédient sur les champs de bataille, afin de n'y envoyer tuer que des humains en excellente santé ! Ou bien il les fait s'acharner, avec une ingéniosité souvent victorieuse, à maintenir en vie les êtres tarés pour qu'ils puissent continuer de propager leurs tares ! Vous pouvez imaginer le résultat : altérations graves de leur héritage génétique. Ainsi, ils s'autodétruiront, à force de bonne volonté...

– N'avons point le temps, ni la force d'attendre... l'accomplissement de vos prédictions... précipitez les événements ! situation

d'urgence !

– À vos ordres Unicerebellum !... j'agis !... Je m'agrège d'abord... Ici, poste propice... jardin botanique... je suis entouré de... laissons ! vous ne me croiriez pas. Un humain se dirige vers moi... il s'incline sur mon bourgeon terminal... Il me trouve abîmé ! Il porte cinq tiges à l'extrémité de chacun de ses membres supérieurs... il me tripote les feuilles avec ses tiges souples... il veut m'aider ! il va m'arranger ça ! Il va me rafistoler en un rien de temps, qu'il affirme... il s'empare d'un récipient à trompe... il... ouïe !

– Ici Unicerebellum ! Unicorps ! que vous arrive-t-il ?... répondez !...

– Ouïe !... ouïe !

– Unicorps ! mort ou vif, répondez !

– Ouïe ! ouïe ! pluie ! ouïe ! quelle averse !... ouïe !... dichloro... diphényl trichloréthane... ouïe ! dichlo... ddt... ouïe ! ouïeeeeeeee !

– Ici Unicerebellum !... répondez !... répondez !... répondez !

– « ----- »

9

Ben

L'homme ne dit rien. Il sentait que quelque chose allait se passer. Mais il ne dit rien. Il sentait que quelque chose allait se passer, car le prophète était apparu. Ce n'était pas la première fois que l'homme voyait ce vieux guindé apparaître. Et à chaque fois, il avait eu cette impression : quelque chose allait arriver !

Cette fois, l'homme s'assit et attendit. Attendit que la chose arrive. Et il était curieux.

Le prophète avançait sans le voir. Il marchait droit, la tête haute, comme la première fois que l'homme l'avait vu. Il portait un jean étroit et un coupe-vent de veloutine usée. Et l'homme distinguait, nettement, la forme du paquet de cigarettes dans une de ses poches, à hauteur du cœur. Et derrière, dans la poche du jean, le

renflement particulier. Les yeux de l'homme se plissèrent. Son visage se crispa. Il avait hâte que la chose arrive.

Elle vint. Une vieille dame approchait. Elle marchait lentement en s'appuyant à une canne. Elle portait un lourd sac à provision et avançait en clopinant. L'homme la suivit du regard. Extrêmement attentif à ce qui allait se passer. Elle arrivait à la hauteur du vieux. Celui-ci marchait en sifflotant. Gaiement. Ses cheveux blancs flottaient sur la veloutine bleutée de son blouson. Il était presque beau ainsi. Malgré un petit air arrogant. Et c'est alors que le coup retentit, et que le prophète s'effondra !

La vieille continuait à avancer. Sans broncher. Et l'homme se demanda au moins mille fois pourquoi ce n'était pas le prophète qui aurait tué la vieille.

Des policiers accouraient. On embarqua le corps du vieux dans l'ambulance, qui attendait l'accident depuis un moment. Et il sembla soudain à l'homme que ce meurtre s'était produit déjà. Peut-être les jours précédents. Ou allait se

produire encore peut-être dans les jours suivants. Et l'homme ferma les yeux pour chasser cette vision. Et pour ne pas voir que la vieille continuait d'avancer.

Ben était sorti avant la fin de la partie de football qui se déroulait à la télévision. Il avait douze ans. Il était un garçon heureux. Il se souvenait que ce jour-là le ciel était blanc, comme tous les ciels des longues parties de balle, sur le terrain de sable du coin de la rue. Un chat, sur le trottoir, s'était assis un moment et l'avait regardé. Ben n'aimait pas les chats. Mais celui-ci lui plaisait. Gris avec des yeux doux. Puis, Ben avait retrouvé Hubert aux feux lumineux de la seizième avenue. Le feu était rouge et Hubert attendait appuyé contre la vitrine du magasin à tabac, à l'angle de la seizième avenue et de la sixième rue. Il fumait tranquillement. Quand il aperçut Ben, il écrasa le bout de sa cigarette avec la semelle de sa bottine jaune.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

– Tout le monde est dans le parc ! on va les

retrouver... on verra ensuite ! fit Ben en plissant les yeux pour regarder le soleil. Je n'aime pas ces jours de soleil blanc ! fit-il, la nature est immobile et ça m'angoisse.

Ils avançaient lentement, les mains dans les poches, en regardant les passants qui devenaient mal à l'aise en les croisant. Les passants étaient vieux. Eux représentaient la belle jeunesse nonchalante, qui ne voulait rien savoir ! ils auraient dû couper leurs cheveux... pensaient les vieux. Et c'est pour ça qu'ils les gardaient longs, exprès. Les regards qu'ils rencontraient étaient froids. Seul, le vieux, le très vieux, le prophète les regardait comme s'il était des leurs. C'est pour ça qu'ils le suivaient. Et le prophète en profitait pour faire semblant qu'il n'avait pas vieilli.

L'église découpait ses triangles de pierre contre le feuillage des arbres. Ses escaliers étaient envahis par une nuée de pigeons. Aux oiseaux se mêlaient des jeunes gens en jeans rapiécés. Près de la statue, monument au soldat mort à la guerre,

d'autres jeunes s'enlaçaient sans gêne, d'autres fumaient. Quelques-uns, assis en tailleur sur la pelouse moelleuse, l'œil hagard, cherchaient dans quelle saison ils étaient égarés ? Tristes ils auraient voulu crier à la foule, qui passait indifférente dans la rue, de s'arrêter pour chercher avec eux, de les aider à démêler le cours du temps. Et l'angoisse les faisait trembler. Combien y en aurait-il, avant la fin de la saison, qui seraient morts de n'avoir pas pu se retrouver ?

Le feu changea de couleur à l'intersection. Une filée de motocyclistes s'immobilisa. Blousons noirs. Casques blancs. Filles en selle.

Feu jaune. Feu vert. Le nuage noir se dissipa, pétaradant, abandonnant une bouffée suffocante d'hydrocarbure derrière lui. Puis, le vacarme remonta de la cinquième rue. Les motocyclistes, ayant contourné le carré, revenaient dans un bruit d'enfer et de senteurs de carbure se poster en demi-cercle pour coiffer l'angle du parc. Encore assis sur leur engin, ou debout à côté, cheveux gonflés ou crânes rasés, casque de protection à la

main, ils regardaient les passants. Fiers par endedans, de se savoir dédaignés, ou de dédaigner. Au-dessus, le soleil, indifférent, se faufilait à travers le feuillage. Une étrange atmosphère, un mystère impalpable flottait. Et le vieux prophète arriva. Les jeunes s'approchèrent pour l'écouter.

Le vieux parla longuement. Un livre à la main. Les jeunes entendirent qu'il était Zarathoustra. Ils écoutaient, sans comprendre. Uniquement soucieux d'écouter. Le soleil pesait sur les épaules. Des autos klaxonnaient dans la rue. Des regards dédaigneux allaient lécher les jeunes gens alourdis sur les pelouses. Rien ne passait entre les conducteurs hautains et les corps abandonnés sur l'herbe, qui coulait fraîche entre les doigts. La rue, couloir gris, grouillante de métal articulé, de formes impersonnelles et méprisantes. Et à côté, le carré frais du parc semé de corps mous, tous coiffés d'une tête jeune qui regarde, intensément. Fixe avec douleur. Et Ben au milieu ! Et il va commencer à souffrir. Le prophète parle. Faut-il l'écouter ? Ou est-il fou ? Faut-il écouter le prophète qui parle si bien ?

– Qu’est-ce qu’il dit ? demande Hubert.

– J’sais pas ! répond Ben, mais il est profond en maudit !

Le prophète fascinait Ben. Et en même temps il lui faisait peur. En l’écoutant il éprouvait un sentiment trouble. Une angoisse épaisse, irisée d’une étoile de lumière qui pouvait aussi bien être le soleil de l’été se glissant à travers les masses luisantes et vertes des feuilles. Ben écoutait, religieusement, ahuri, inquiet et interrogatif. Le vieux se berçait de paroles, convaincu de paraître serein. Il lisait dans les yeux des jeunes leurs illusions et leur rendait en mots, sans les détromper. Comme l’araignée tisse, attire, prend, dévore et garde sa sérénité.

Le prophète s’habillait jeune et mal. Parlait de Marx, de Marcuse. Il parlait, parlait, parlait. Ben n’avait pas besoin de comprendre ses paroles, ni de savoir si elles étaient vraies. Le vieux le fascinait sans qu’il sût pourquoi.

Hubert dit :

– On devrait rentrer chez nous !

– Je n’aime pas rentrer chez moi... fit Ben, je n’aime pas !

Hubert le regarda, inquiet.

Le chat humait en frémissant les odeurs variées de la cuisine. Dans son plat toujours la même saveur ! Chicken, dr. Ballard. Mystère insoluble pour le chat. Le chat huma encore en frémissant les parfums de la table, s’interrogea. Ben entra.

– Tu aurais pu entrer plus tôt ! dit la vieille.

Ben ne répondit pas. Il n’aimait plus être à la maison.

La vieille chercha, vainement, à déchiffrer le mystère du visage de Ben.

La ville avait changé. La ville était devenue une longue avenue bordée de boutiques. Des murs de briques où s’appuyer pour regarder défiler les gens. Mais les policiers interdisaient de s’arrêter, de s’appuyer, de regarder ! Les policiers – aveugles – se méfiaient de Ben, qui voyait tout,

étonné, fasciné. Attiré par le piège. Les policiers méprisaient Ben, l'enveloppaient d'un regard noir, lui !

– Tu entres, dit Hubert, puis tu demandes à voir les impers du surplus de marchandises militaires...

– Pas possible ! fit Ben, il est du comité de la Commission scolaire ?

Hubert rit et haussa les épaules.

– Regarde ! c'est lui le chef !...

Un gros homme passait, l'air honnête.

– Ah ! fit Ben, mais son commerce est de...

Hubert haussa encore les épaules.

– Chut ! fit-il, c'est dangereux !

Ben ravala sa salive, frémit.

Le ciel était si bleu. Si turquoise. Le vent si doux. L'été si chaud. Il y avait le petit lac rond. Lieu. Filles et gars englués dans le même mystère. Restaurants où, carrément, sur les tables on se séparait les stocks. En toute innocence.

Lequel serait mort à l'automne ? et la peur commencerait à poindre. Comment Ben était-il entré dans le cercle de l'enfer ? La première avenue. Paradis. Asphalte puant l'essence. Pétarade infernale des motocyclettes. Le trottoir ! couloir de vie où se glissait le mal déguisé en vos rêves. Ben ! pas toi ! la rue, le piège. Ben !

Ils portaient haut leurs visages honnêtes. Les gens bien avaient de l'admiration pour eux. Ils étaient riches, sans que l'on sût comment. Leurs établissements étaient vides de clients. Pourtant, leurs affaires prospéraient. Ô vous, petits barbus aux jeans rapiécés ! suspects qu'on arrête aux postes frontières des pays, haussez vos épaules ! Ces vieux messieurs impeccables, dignes, pourront passer en toute sécurité leur stock précieux sous la carrosserie de cet auto, dont Ben, de la première avenue, connaît le numéro d'immatriculation. Ô naïfs policiers ! qui ignorez les mystères les plus limpides de la belle première avenue !

Musique forte. Foule. Le séduisant serpent

circule. Sème ses pastilles et gouttes fascinantes. Sans savoir tu gobes. Tu ne sais pas comment. Comment tu en es venu à désirer ? Ben ! le piège est trop ténu, et trop vaste. Trop subtil. Tendu si grand ! Si grand que tu n'en distingues pas les bords sur toute la longueur de la longue première avenue. Le Gouvernement paie, subventionne ton piège. Assistance sociale. Ce qu'il faut pour payer le stock à vendre. Et le temps pour le vendre. Et les vieux, les respectables, les au-dessus de tout soupçon, vont derrière, bien à l'abri, bien aidé par l'État.

– Quelle merveilleuse école ! dit Ben, je vais être heureux ici.

Hubert le regarda, en coin, et eut pitié de son innocence.

Ben écoutait le professeur lui ouvrir des routes inconnues. Vers la liberté qu'il avait tant cherchée. Séduit par cette compréhension que le professeur avait de lui. Comment savait-il qu'il était si malheureux ? si prisonnier de son être ? si écrasé par tous ? si incompris ? Ben était prêt à

s'envoler avec lui, tantôt par les fenêtres de verre, tantôt sur les toits interdits, vers des découvertes sublimes, à l'aide de ce qui ne coûtait encore rien.

Hubert dit :

– Prends garde, Ben ! prends garde !

Mais Ben ne laisserait pas passer ce bonheur sous son nez !

Pourtant, parfois, il aurait voulu retrouver son être. Ben d'avant le prophète, d'avant la fascination. Quand le ciel était réellement bleu, que les oiseaux sautillaient réellement sur l'herbe, quand la rivière allongeait réellement son filet d'eau à travers la verdure, passant sous le pont, bien réel. Quand il y avait la mare aux canards et le chien qui les effrayait. Quand il humait, véritablement, le parfum exquis du printemps. Quand il pouvait compter les jours des étés tout chauds, sans se tromper. Aimer l'eau et les cris des autres enfants. Quand tout était encore vrai, qu'il n'y avait jamais à chercher, si douloureusement, entre le rêve et la réalité. Quand il pouvait croire à la vérité chaude du

rayon de soleil sur sa main, réaliser que l'oiseau était beau, le chat doux, et la pluie tiède dans son cou. Quand il pouvait encore dire à quelqu'un : « Je t'aime ! » sûr que c'était vrai.

Mais Ben était maintenant parmi les autres, dans la brume de la première avenue. Dans la brume de l'école où les corbeaux s'étaient glissés avec des plumes brillantes et de fascinants yeux noirs, et des pièges en sucre d'orge. Comme il aurait aimé soudain aller...

Hubert fit « non ! » de la tête.

Ben ouvrit des yeux interrogateurs. Hubert dit que la vieille était vieille. Il ne fallait pas aller se jeter dans ses bras ! Il n'y avait pas de piège. Tout était douceur. Ben comprit que les bras ouverts de la vieille était le piège ! La première avenue avait triomphé. Pourtant Ben tremblait.

La pollution montait dans la rue. Le trottoir de la première avenue était blanc, plein de statues, elles avaient des yeux fascinants comme des serpents, et un rictus dur. L'église était monstrueuse, les pigeons d'acier, le ciel de fer. Le monde était figé. Immobile. Ben ne pouvait

s'arrêter de bouger, sous peine de figer lui aussi. Rien n'était plus donné. Il fallait gagner le droit de s'animer, le droit de demeurer vivant dans ce monde d'acier. Où était passée la belle première avenue, belle de magasins, belle de filles et de gars heureux ? Plus de soleil au-dessus de la ville ! Tout le paysage envolé ! Plus que le ciment et EUX.

EUX qui étaient partout. Menaçants. Attirants. EUX les adorables affreux, dont Ben avait besoin. Le prophète passait, récoltant sa récolte. Ben tremblait. La première avenue, grise et dure, était son domaine, son aire. Il ne pouvait plus vivre ailleurs. Il avait peur ! peur ! peur ! au centre du piège. Aimant et haïssant le piège. Au centre de l'enfer. Aimant et haïssant le feu. Tous ensemble avec leurs mains tremblantes et leurs yeux fixes. Se haïssant et s'aimant à la fois. Se méprisant et se voulant cela. Pris dans le cercle infernal, tournoyant sous le regard indifférent des vieux.

Le prophète passa, cueillit une fille, l'amena. La fille le suivait, heureuse. Ses yeux brillaient de bonheur tout au long de ce dimanche blanc, dans

la première avenue. Mystérieuse joie. Zarathoustra. Marcuse. Le prophète aimait prendre la jeunesse des autres. Voler le temps. La mère du prophète regarda arriver la fille : trop jeune, trop belle.

– Va-t-en ! dit-elle, en pleurnichant.

C'est tout ce qu'elle pouvait faire pour une autre femme. La fille habita avec eux.

La première avenue regardait défiler le prophète et la fille. L'aube et la fin du jour. Et le carrosse pourpre ! le jeune mari impuissant à lutter contre Zarathoustra.

Ben regardait fasciné.

Les conducteurs dans leur voiture, nouveau modèle, défilaient devant les personnages, à peine bougeant, de la pelouse du parc – où naissait le début du commencement de la perte.

La vieille, elle, cherchait.

– Comment remettre à l'endroit cette rue à l'envers ? Comment faire remuer ces statues ? Comment rendre l'eau à la rivière, l'herbe au gazon, la fleur à sa tige, l'oiseau à son chant ?

Comment repêcher du fond de la mare aux canards les enfants descendus ? Comment ouvrir le piège et détruire l'invisible filet ?

Et la vieille organisait des fêtes pour oublier. Des fêtes de vieux, pleines de parents et d'amis. Pleines de festins et de paroles en l'air. Pleines de souvenirs rappelés. Des fêtes pour oublier le présent, qui n'était que brouillard épais, où Ben passait.

Le carrosse rouge avançait flamboyant, à travers la ville. On ne voyait plus le ciel tant les édifices occupaient l'espace. Et cette odeur d'essence qui grisait, et cette autre odeur incertaine, par bouffées, sur le trottoir... Et le carrosse flamboyant roulait. Et le garçon blond, les yeux hagards, entra dans le restaurant, demanda un verre d'eau. La serveuse, sans se fâcher, le lui servit. Sans parler, il but et sortit sans commander rien d'autre. Un qui n'était pas mort tout à fait. Un qui était resté entre. Et la serveuse n'eut pas pour lui une pensée, parce que les yeux du garçon étaient fous. Combien étaient déjà morts ? combien ? Non ! pas Ben ! Lequel

d'entre eux, défilant sur le trottoir, allait être le suivant ?

Ceux qui roulaient au milieu de la première avenue, les vieux, en rouspétant, ne comprenaient pas ce mystère. Ils ignoraient que ce mystère existait. Tout se passait à hauteur de ciment, sur le trottoir. Eux, ils roulaient en auto, trop vite pour regarder.

Ben souhaitait s'échapper de la rue. Mais à chaque boutique se dressait le piège, toujours plus fascinant. Trop solide pour qu'il puisse le briser. Et pourtant, Ben avait vu le piège avant même de s'y laisser prendre. Figures sympathiques, figures payées et vantées par les parents, écoles ! cœur du piège. Où ils étaient tous piégés.

La belle première avenue allongeait son trottoir de ciment jusqu'au bout de la ville. Et les trous du piège s'échelonnaient sur son parcours. Changeant de place de temps en temps, pour mieux tromper. Réseau compliqué. Inextricable. Où soudain apparaissait une tête, au bout d'une queue, pour reformer le serpent, répandre le

venin. Afin d'immuniser dès le plus jeune âge, après il sera trop tard, comme le bonheur, contre la vie réelle. Saisir la foule des Ben qui arrivent en toute innocence sur l'avenue accueillante comme le mal.

Et les vieilles peuvent crier. Rarement elles savent voir. La belle première avenue est pour elles une rue bordée de magasins où les robes sont nouvelles et les manteaux chers ! où il y a des poubelles bleues dans lesquelles les jeunes devraient bien jeter leurs papiers ! ces jeunes aux cheveux trop longs ! mais ce ne sont pas son fils, heureusement. Et les filles sont pures, elles embrassent les garçons publiquement. Heureux temps ! où les sentiments s'expriment à la vue de tous. Jeunesse limpide dont l'âme fleure bon sur le trottoir, mais liée par des fils de ciment aux dessous infernaux de la pure première avenue. Satan a la figure d'un ange. Un ange blond à qui on ferait : gue-di-gue-di ! Seule la vieille, l'unique, sait. Et souffre.

Comment détruire l'enfer toute seule ? et sauver Ben ? et les autres. Et elle pleure de

savoir. Elle essaie de voir la première avenue comme avant. Avant l'enfer. Quand on y mangeait des frites en riant, les doigts gras. Quand les enfants étaient encore d'innocentes choses barbouillées de crème glacée. Quand les menottes serraient les doigts, que les lèvres humides faisaient des baisers ronds sur les joues heureuses des mères jeunes. Quand l'avenir était sûr. Et le bonheur, à côté. Mais le carrosse de feu était apparu avec son petit enfer mobile. Menaçant l'enfant qui a échappé la main encore douce, encore potelée de la mère, pour courir derrière le landau. Qui sait ce que contient maintenant la bubble gum que le petit fait rouler en riant de la boîte de verre ? peut-être est-ce déjà une petite bouchée d'enfer.

La vieille pensait à tout cela en pleurant. Étant seule à pleurer, il lui fallait pleurer toutes les larmes que les autres vieilles de la ville auraient aussi versées, si elles avaient su. La vieille regarda la belle première avenue, si innocente en apparence, en souhaitant que cette avenue n'ait jamais existé ! Que vienne la bombe purificatrice pour effacer le mal qui ronge, détruit la beauté de

ce qui était avant ! Un enfant blond avec des yeux bleus, brillants comme le ciel d'avant, à la voix douce comme un oiseau. Qu'avez-vous fait de Ben, qu'avez-vous fait de la pureté de l'enfance ?

La vieille se leva, déposa son tricot et alla ouvrir. Ils étaient deux, qui portaient le corps de Ben. Le corps vide de Ben. La tête vide de Ben. La vieille regarda son fils. Le cadavre blanc de son fils. Elle revit l'enfant rose et pur aux yeux brillants, assis sous le soleil, sur l'herbe verte de jadis. Puis, l'enfer qui avait détruit l'image ! Elle regardait avec intensité. Avec douleur. Sans un mot, elle referma la porte. Puis, monta au grenier. Là, elle chercha l'arme, les balles. Beaucoup de balles. Ensuite, elle prit son sac à provisions, sa canne, et sortit.

Le prophète s'effondra. La vieille continua d'avancer en faisant claquer son arme. Les yeux purs de Ben guidaient chacun de ses pas, tiraient sur la gâchette. La belle première avenue était pleine de sang, pleine de corps. Le visage figé, la

vieille tirait, tirait. Le carrosse pourpre arriva devant elle. Elle fixa un moment, attendrie, l'enfant aux yeux bleus, et, levant son arme, elle le visa. Il n'y aurait jamais plus de fils pour l'enfer. Ensuite l'homme vit qu'on arrêtait la vieille. Qu'on l'amenait. Elle souriait doucement. Au bout de la belle première avenue, au-delà de l'asphalte gris, loin derrière le sang qui coagulait, elle voyait le soleil percer à travers les feuilles brillantes et elle pensait, tendrement, follement, que maintenant Ben pourrait sans danger venir à nouveau jouer dans le parc...

10

La colombe

Quand le peuple du Yan-ti-cun apprit que la guerre était finie, il fut pris d'une grande tristesse. Mais le chef politique, Crispin le frisé, demeura inflexible : à partir du jour présent on ne se battrait plus jamais contre les Cheveux Droits ! Terminée la lutte ensanglantée qui avait duré mille ans.

Pourtant, pas un seul Yan-Yan s'en réjouissait. La plupart des Yans-Yans du Yan-ti-cun avaient moins de trente ans. Leurs mères les avaient eus entre deux explosions atomiques. Ils avaient grandi, bercé par le crépitement des fusils désintégrateurs et les sifflements des fusées ennemies qui sillonnaient leur ciel. Maintenant, ils se sentaient oppressés par le calme de cette paix qui s'abattait brusquement sur eux. Tout cela

parce que Crispin, au cours d'un raid dans une ville occupée par les Cheveux Droits, était subitement tombé amoureux, juste au moment où il allait la désintégrer, d'Abigail, une grande noire aux cheveux très droits. Crispin, décontenancé... avait aussitôt déclaré que la guerre était finie ! Il fallait l'armistice. Cette guerre était absurde ! trop de Yans-Yans y avaient été inutilement tués. Désormais le peuple du Yan-ti-cun vivrait en paix !

Les quelques vieillards de Yantiti, la plus grande ville de la planète Drusille 12, se rappelaient à peine ce qu'on leur avait appris concernant la vie sur Drusille avant le déclenchement de cette guerre. Encore moins pouvaient-ils affirmer connaître véritablement comment cette guerre avait commencé. On croyait, généralement, qu'il y avait d'abord eu une altercation au sujet d'une proposition gouvernementale, obligeant les citoyens à couper et friser leurs cheveux. Une partie de la population, semblait-il, s'obstina à garder ses cheveux longs et droits, tandis que l'autre soutint, bientôt appuyée par une loi gouvernementale, que

seuls les cheveux courts et frisés étaient autorisés au pays du Yan-ti-cun. Alors ceux qui entendaient garder leurs cheveux longs se révoltèrent, se regroupèrent et commencèrent à semer le trouble ici et là. On trouvait de temps en temps un Frisé à moitié désintégré dans un coin. Les Frisés ripostèrent. Le conflit dégénéra rapidement en guerre planétaire, qu'on avait mis mille ans à maîtriser. Et encore, c'était dû au béguin de Crispin ! et encore, personne, sauf Crispin, n'était heureux que cette guerre cessât !

Suffit-il qu'un seul homme le veuille pour arrêter une guerre ? Suffit-il ? Il le semblait. Du moins sur Drusille 12.

Crispin le frisé, pendant que son peuple grognait au dehors, se vautrait dans un bain parfumé à la graine de ptisiti, plante aphrodisiaque, pendant que son serviteur choisissait pour lui dans la garde-robe impériale, laquelle occupait une pièce entière, un sarrau bleu. Cette couleur seyant particulièrement bien au teint laiteux du Yan-Yan roux. Crispin sifflotait en glissant ses pieds blancs dans les

mules laquées d'or, tendues par son vieux serviteur, qu'il avait rebaptisé, pour marquer la fin de la guerre, du nom de Bonheur.

– Bonheur ! s'enquit Crispin, l'air inquiet, pendant que glissait sur lui la tunique azur... crois-tu qu'Abigail sera ici dès ce soir ?

– Bien sûr ! votre grâce, répondit Bonheur d'une voix qu'il voulait neutre mais où tremblait un filet de colère, elle y sera... puisque vous l'avez exigé.

– Bonheur ! soupira Crispin, quand tu verras Abigail... sa beauté vaut toutes les guerres ! je t'assure... Aussi, j'échangerai volontiers la petite planète BIBITE 3 contre cette femme. Mais je ne crois pas que les Yans-Yans aux cheveux droits exigeront plus que la petite BIBITE 2... mais s'ils exigent la 3, eh bien ! je la leur cède.

– Mais, doux Crispin, vous n'allez pas échanger BIBITE 3 contre cette Abigail aux cheveux raides ! le peuple gronde... Si vous tenez à maintenir la paix que vous avez établie hier au matin, vous ne devez pas abandonner BIBITE 3 ! Le peuple céderait, et déjà en maugréant,

BIBITE 2, qui est remplie de reptiles. Car peu de nos gens soupçonnent les précieuses découvertes scientifiques pouvant découler de l'étude de ces animaux. Mais pas un seul Cheveux Frisés ne consentirait à sacrifier BIBITE 3 !

– Et pour quelles raisons ? dites-moi, Bonheur, les Cheveux Frisés s'échaufferaient-ils de voir passer ce vieux musée d'oiseaux piailleurs aux mains des Cheveux Droits. Combien d'entre eux ont-ils daigné visiter BIBITE 3 ? Les oiseaux ne les intéressent pas plus que les reptiles ! Rien n'intéresse le peuple, à part le sang ! Sanguinaires, voilà ce que sont devenus les Yans-Yans aux cheveux frisés. Quand la guerre a trop duré, crois-moi, Bonheur, la paix est ressentie comme une insulte ! Mais j'ai décidé qu'elle devait cesser. Et devrais-je sacrifier tous nos musées, je le ferais. Abigail arrive aujourd'hui. Elle demeurera ici avec moi. À nous regarder vivre, les Cheveux Frisés apprendront qu'il est plus agréable de faire l'amour que de faire la guerre aux Cheveux Droits !

– Vous parlez, Crispin... comme un

amoureux... hélas ! le peuple, lui, ne comprend pas...

– Qu’il apprenne à comprendre ! d’ailleurs, quand ils verront Abigail... donne-moi ma cape !

– Laquelle ?

– N’importe laquelle... de préférence choisis ma plus belle ! tiens, celle qui a un capuchon. Ainsi Abigail ne sera pas embarrassée par la vue de mes cheveux frisés... J’aviserais les chercheurs... si on défrisait légèrement les cheveux... une lotion, un quelconque procédé... enfin cette mode ridicule a assez duré !

– Crispin ! quelles paroles horribles ! défriser les cheveux !!! défriser les cheveux !!! Votre grâce ! n’allez pas répéter ces mots au dehors. Les gens deviendraient furieux.

– Ils le sont déjà. Ils ne peuvent pas supporter cette paix. Ils ne savent plus quoi faire d’eux. Je devrais recycler tous les citoyens. Demain, j’ordonnerai qu’on désintègre tous les fusils désintégrateurs. Celui qui tentera de dissimuler le sien sera désintégré lui-même. Ensuite,

j'ordonnerai le désamorçage de toutes les bombes. Car une Tête Frisée, à tout moment, est bien capable de tirer sur une amorce pour faire sauter sa planète ! Drusille 12 a été détruite onze fois de cette façon. Ça suffit ! désormais elle vivra en sécurité. Cheveux Frisés et Cheveux Droits apprendront à fraterniser. Il n'y aura plus jamais de guerre. Nous deviendrons doux comme des agneaux, nous vivrons comme des frères. Mieux ! nous serons aimables et tendre les uns envers les autres, sans plus jamais nous détruire comme nous l'avons fait jusqu'à ce jour. Crois-moi, Bonheur, à partir d'hier, la paix et la douceur règnent.

Tout en s'exaltant ainsi, Crispin lançait à travers la pièce, pour scander ses paroles qu'il soupçonnait de devenir un jour célèbres, les bibelots précieux qui lui tombaient sous la main. Pendant que le vieux serviteur enregistrerait consciencieusement sur bobine cette envolée oratoire susceptible de passer à l'Histoire.

Abigail entra, sans incident, dans la ville du

chef des Cheveux Frisés. Il est vrai qu'elle était escortée par mille cavaliers (à cheval sur des Motoflies) dont les poches étaient bourrées de grenades d'ébétyd ! (Les grenades d'ébétyd étaient considérées comme des armes inoffensives, rendant seulement les gens hébétés, le temps qu'il fallait pour passer !)

Abigail fut accueillie par Crispin qui l'attendait avec une impatience mesurable au monceau de débris de bibelots jonchant le sol de son appartement. Mais en l'apercevant, sa mauvaise humeur fondit. Il ordonna qu'on trouve un entrepôt pour ranger les Motoflies de son escorte, qu'on loge confortablement les cavaliers, pendant qu'il veillerait lui-même à l'installation d'Abigail.

Depuis mille ans, c'était la première fois qu'un Cheveu Frisé traitait avec autant d'égards un Cheveu Droit. Le vieux Bonheur s'empressa de filmer la scène, conscient de filmer l'événement du siècle. Peut-être même celui de plusieurs siècles, si l'attrance de Crispin pour Abigail survivait. Car les passions de Crispin le

roux éblouissaient surtout par la brièveté de leur durée. Sa plus longue aventure avait duré trois jours. Encore que les deux derniers jours avait semblé passablement ennuyeux à Crispin.

Mais Bonheur, par instinct, en voyant Abigail, crut pouvoir prédire que cette fois Crispin le frisé ne se laisserait pas aussi vite. Devinant que la belle ennemie fascinait plus Crispin par l'interdiction qui lui était faite de l'aimer, que ne l'aurait excité la plus frisée de tout le peuple des Cheveux Frisés, Bonheur ne pouvait non plus nier le charme d'Abigail, malgré ses cheveux droits !

Quand Crispin eut passé la nuit avec elle, il parut, contrairement à ses aventures passées, encore plus amoureux que la veille. Deux semaines plus tard, il la présentait au peuple des Cheveux Frisés sous le nom de : Abigail Crispin ! Il venait de l'épouser.

Le peuple se retira, consterné. Tous espoir que la guerre puisse reprendre était perdu. Il faudrait se faire à la paix.

L'élimination des fusils désintégrateurs ne s'accomplit pas sans incidents. Beaucoup de citoyens la payèrent de leur propre disparition. Les mille cavaliers d'Abigail, à la longue, se dispersèrent à travers le pays. Certains d'entre eux sacrifièrent pour cela quelques pouces de leur chevelure qui, si elle n'en demeurait pas moins droite, choquait moins. Lors des escarmouches on finit par ne plus utiliser que des grenades d'ébétyd. Créant ainsi, comme seul désordre, des petites grappes de gens hébétés, ici et là.

Quand vint le moment de signer le traité de paix, Abigidi, le chef des Cheveux Droits – et père d'Abigail – réclama carrément BIBITE 3. Crispin, comme il l'avait dit à Bonheur avant l'arrivée d'Abigail, était prêt à la lui remettre. Mais son peuple protestait. Partout dans le pays des groupements de Cheveux Frisés brandirent des pancartes : « CONSERVONS NOTRE PATRIMOINE ! » « BIBITE 3 APPARTIENT AUX CHEVEUX FRISÉS » « ATTENTION ! CITOYENS, LES CHEVEUX DROITS

VEULENT NOUS VOLER BIBITE 3 ! » réclamant toutes la conservation de BIBITE 3. Grâce à ces protestations véhémentes, la paix, soudain, parut moins ennuyeuse.

Crispin dut réunir ses ministres pour discuter de la façon d'amener le peuple à céder BIBITE 3 aux Cheveux Droits, puisque Abigidi la réclamait dans ses conditions de paix. La perspective historique de BIBITE 3 réapparut. Quand la guerre avait commencé entre les Cheveux Droits et les Cheveux Frisés, les dirigeants (au courant des onze destructions précédentes de Drusille 12) décidèrent, d'un commun accord, au cas où cette nouvelle guerre entraînerait comme les précédentes l'anéantissement de la population de la planète, de préserver la faune qui n'était pas liée, elle, aux conflits des Yans-Yans. Ils rassemblèrent donc tous les animaux, par catégories, sur des satellites artificiels où ils pourraient échapper à la destruction. Mais maintenant que la paix régnait, il restait à décider à quel peuple cette faune épargnée appartenait.

Les Cheveux Droits entendaient bien profiter

de la situation pour réclamer les oiseaux de BIBITE 3. Mais alors il ne resterait plus aux Cheveux Frisés que les affreux reptiles ! Les mammifères de BIBITE 1 appartenant déjà aux Cheveux Droits.

Le musée d'oiseaux était dans le ciel depuis mille ans ! Aucun des Yans-Yans, uniquement préoccupé par la guerre, ne l'avait visité. Voilà qu'arrivait la paix, et l'on se disputait ce musée abandonné.

Abigail, qui suivait Crispin le frisé partout, dans une corbeille en mailles d'or qui lui servait de siège, écoutait avec intérêt les points d'histoires soulevés par Crispin ; étonnée de découvrir que les oiseaux et les mammifères n'avaient pas de tout temps habité les satellites ! Comme tous les citoyens de Drusille, elle avait plutôt étudié l'évolution à travers les siècles des armes atomiques, les différents stratèges militaires et les meilleures façons d'anéantir une ville. Elle avait appris à détecter une bombe à hydrogène et à la désarmer à distance. Toutes les techniques de la guerre moderne lui avaient

été méticuleusement enseignées par des professeurs compétents. Mais voilà qu'Abigail apprenait que les oiseaux n'avaient pas toujours vécu sur BIBITE 3 ?

Dès le lendemain, elle insista auprès de Crispin pour qu'il l'amena visiter le musée de BIBITE 3. Et pourquoi pas BIBITE 2, en passant ?

Crispin le roux, qui cédait au moindre désir d'Abigail, commanda aussitôt la plus rapide fusée et s'embarqua avec Abigail, accompagné de Bonheur qui suivait toujours Crispin dans ses déplacements pour relever sa cape, nouer ses sandales ou couper ses cheveux (même si Crispin insistait moins pour la coupe quotidienne de ses cheveux, et allait jusqu'à se laisser pousser une barbe !). En passant ils s'arrêtèrent sur BIBITE 2.

BIBITE 2 ressemblait à un immense marécage, quelque chose comme un bocal à tortue géant ! Tout l'ordre des reptiles y était représenté. C'était un monde d'une extrême lenteur. Un peu cauchemardesque. Abigail frissonna, et Crispin évita de lui faire visiter le

satellite en entier.

Ils regagnèrent la fusée à laquelle, déjà, un gigantesque serpent s'enroulait. Abigail ne put retenir un cri. Le vieux Bonheur lança une grenade d'ébétyd sur le reptile qui lâcha prise, et regarda, parfaitement hébété, la fusée décoller...

Quelques secondes plus tard Abigail et Crispin descendaient sur BIBITE 3. Le vieux Bonheur s'attarda un peu dans la fusée pour classer des notes biologiques, rapidement recueillies, au cours de la brève escale sur BIBITE 2. Quand il sortit à son tour, il comprit, à l'expression de ravissement sur le visage d'Abigail, que jamais les Cheveux Droits ne renonceraient à la possession de BIBITE 3.

En effet, BIBITE 3 était le plus précieux satellite de la collection des Yans-Yans ! Une gigantesque volière où se trouvaient réunis toutes les espèces d'oiseaux créés. Un kaléidoscope de couleurs volantes. Un ballet gracieux d'ailes. Une harmonie de chants. Un langage mélodieux exerçant sur l'oreille humaine une sorte d'envoutement ! Même à cet instant, Crispin, lui-

même, regretta vivement de devoir céder son satellite. Les oiseaux se posaient sur leurs têtes, sur leurs bras. Un gracieux oiseau blanc vint se nicher dans la main tendue d'Abigail, qui le caressa longuement de son ongle laqué d'or.

– Quel est le nom de cet oiseau ? demanda-t-elle à Bonheur, qui paraissait absorbé dans une profonde réflexion.

Il sursauta et sortant de sa rêverie annonça :

– C'est une colombe !... autrefois, il y a bien des siècles, ce fut le symbole de la paix !... la paix, répéta-t-il, dédaigneux.

– Vraiment ? fit Abigail, indifférente.

– Il y a plus longtemps encore, crut savant d'avancer Crispin, pour affirmer sa supériorité sur son serviteur, alors que Drusille allait être détruite, un homme, nommé Noé, enferma, comme nous, mais dans un seul satellite, tous les animaux et demeura avec eux. Après la destruction de Drusille, il envoya, à plusieurs reprises, une colombe pour vérifier le degré de radioactivité sur la planète. Lorsque la colombe y

survécut, Noé revint sur Drusille pour l'habiter.

Abigail écoutait Crispin, éblouie de ses connaissances historiques. Pourquoi les Cheveux Droits avaient-ils négligé l'étude de l'histoire de leur passé ? Ils n'avaient accordé d'importance qu'au présent ! Tous les petits Cheveux Droits n'étudiaient que l'actualité. Ils avaient perdu ainsi leurs racines. Comme un arbre sans racines est emporté par le vent, les Cheveux Droits avaient été emportés par le tourbillon de la guerre. Pour eux rien d'autre n'existait que les armes, l'avancement de l'armée, les victoires quotidiennes et les défaites normales. Abigail découvrait soudain qu'il existait autre chose que la guerre perpétuelle. Il y avait eu déjà sur Drusille des reptiles, des mammifères, des oiseaux, une végétation... des arbres, des fleurs ! Toute cette flore et cette vie animale étaient conservées sur des satellites artificielles. Alors que sur Drusille 12, on fabriquait de l'oxygène. Ils vivaient dans un monde automatisé où la seule occupation consistait en une guerre continuelle pour une cause créée de toute pièce, par des esprits réduits à souhaiter s'entredétruire plutôt

que de mourir d'ennui !

Abigail devenait songeuse. Elle releva d'un geste lent la masse de ses cheveux droits, les laissa retomber. Puis, elle réclama de Crispin la permission d'apporter sur Drusille la petite colombe, revenue se poser dans sa main.

Crispin hésita, puis consentit. Après tout, dans cet immense musée, une colombe de plus ou de moins !

À peine de retour à Yantiti, dès sa descente de la fusée, Abigail lâcha la petite colombe qui s'envola joyeusement, les ailes comme deux voiles sur le vent. Elle décrivit un grand nombre d'arabesques et de guirlandes avant de revenir se poser, comme une fleur-flèche, sur l'épaule d'Abigail qui craignait de l'avoir perdue.

Les Cheveux Frisés, assemblés pour accueillir à son arrivée le chef politique, rabaissèrent leurs pancartes hargneuses, oublièrent complètement la raison de leur présence en cet endroit, et s'exclamèrent d'admiration devant le vol gracieux et la délicate structure de l'oiseau.

Les performances de la colombe alimentèrent pendant plusieurs semaines les conversations des Cheveux Frisés. Les rares vieux qui connaissaient l'histoire éprouvèrent de la fierté à décrire à leurs concitoyens les autres animaux qui habitaient les satellites. Tous écoutaient captivés. Certains Cheveux Droits se rapprochèrent. On apprit que jadis des mammifères fournissaient un nutritif breuvage blanc, que le cheval, comme le Motofly actuel, se laissait monter par les Yans-Yans.

Un grand intérêt pour le contenu des satellites se propageait. On ne parlait plus que de végétation et d'animaux ! De plus en plus la nostalgie du monde ancien envahissait les cerveaux, aussi bien des Cheveux Frisés que des Cheveux Droits.

Devant l'enthousiasme que la présence de la colombe déclenchait, les deux grands chefs, Crispin le frisé et Abigidi aux cheveux droits, rediscutèrent du traité de paix qui n'avait pas encore été signé.

Abigail, comme toujours, était présente, écoutant son père et son mari discuter de l'issue

de la paix, et du destin de BIBITE 3. Abigidi demeurait catégorique. Vu l'intérêt soudain de la population pour BIBITE 3, son désir de la posséder augmentait. Et Crispin pouvait de moins en moins consentir à la lui céder. Les pourparlers étaient sans cesse interrompus, l'accord final projeté plus loin et le différend s'éternisait.

Abigail craignait que la guerre reprit ! ayant pour cause, cette fois : la possession de BIBITE 3. Son père était un chef têtue. Et Crispin n'était plus aussi indifférent du sort de BIBITE 3. Abigail caressait sa petite colombe, à mesure qu'elle la caressait, il lui venait un plan... ; faible d'abord, son plan prit une structure de plus en plus solide. Elle adorait Crispin, une guerre les aurait séparés. À vrai dire, elle en était venue à trouver toutes les guerres affreuses ! Il fallait qu'elle agisse ! Parmi les cavaliers de son escorte se trouvaient sûrement d'éminents savants ?

Abigail réunit ces hommes et plaça à leur tête Bonheur, le serviteur dévoué de Crispin, qui était, Abigail l'avait découvert au cours du voyage sur BIBITE 3, un très grand biologiste. Elle demanda

à cette équipe d'ordonner son projet, d'en développer tous les points, afin qu'à la prochaine rencontre de négociations entre Crispin et Abigidi, un plan complet et détaillé puisse être présenté. Il fallait figoler le travail, rendre le projet si séduisant que ni Abigidi, ni Crispin, n'aient l'idée de le refuser.

Les savants réunis travaillèrent avec tellement d'acharnement et d'enthousiasme que le jour fixé pour les négociations, ce n'était plus l'unique projet d'Abigail, mais leurs propres convictions qu'ils défendirent devant les deux chefs attentifs.

Les savants rappelèrent d'abord que Drusille avait été détruite onze fois par la guerre. Depuis que la mécanisation avait retiré aux Yans-Yans toutes responsabilités matérielles, simplifiant la vie et la réduisant à un état d'oisiveté dépourvue d'intérêt, les Yans-Yans n'avaient plus pensé qu'à s'entretuer pour se divertir ! Les Yans-Yans n'avaient plus rien d'humain depuis qu'on leur avait enlevé leur environnement biologique. Dans leur environnement artificiel, ils se comportaient

comme des machines sans âmes, s'entredétruisant sans remords.

La solution était de reconstruire l'environnement des anciens Yans-Yans. De replanter les arbres, de rétablir la culture des fleurs, des fruits, de ramener tous les animaux exilés sur la planète. Un nouvel intérêt (comme le laissait présager l'enthousiasme pour la colombe) naîtrait. Au contact d'un environnement vivant, les Yans-Yans retrouveraient leur âme et réapprendraient à vivre en paix. BIBITE 3 n'appartiendrait pas plus aux Cheveux Droits qu'aux Cheveux Frisés, le contenu des satellites, après la recréation du milieu, serait répandu sur toute la planète et deviendrait la propriété de tous ! Chacun pourrait domestiquer son animal préféré, s'en faire un compagnon, et apprendre à son contact que les différences de structures peuvent être grandes, sans que l'amitié et l'amour n'en soient diminués. Ils deviendraient responsables d'un être et leur sensibilité, retrouvée, pour la beauté, les empêcheraient de trouver un attrait à la cruauté !

Abigidi et Crispin avaient écouté sans les interrompre, ce qui prouvait leur bouleversement, le long exposé, endossé par les savants. Ce document, inspiré par Abigail, prenait une autorité de tout premier ordre pour Abigidi, le père, comme pour Crispin, le mari.

Abigidi demeurait raide. Mais cette attitude annonçait chez lui qu'il allait céder. Bientôt il conclurait que l'idée était sensationnelle ! Sa fille, il l'avait toujours cru, était d'une intelligence extraordinaire ! Crispin, étant amoureux d'Abigail, ne pouvait guère contredire le père là-dessus. D'autant plus que ce projet lui paraissait réellement comme un salut.

Rapidement l'accord des chefs fut signé. Les travaux furent entrepris avec un grand enthousiasme, aussi bien du côté des Cheveux Frisés que du côté des Cheveux Droits. D'ailleurs, avec le temps, des Cheveux Droits firent friser leur cheveux et certains Cheveux Frisés laissèrent pousser les leurs droits. De sorte qu'une fois la planète reconditionnée, il devint impossible d'établir des distinctions entre les

deux races, tant tous les Yans-Yans se trouvaient modifiés.

Drusille, verdoyante, remuait d'animaux. Les Yans-Yans avaient retrouvé le bonheur. Et sur le palais de Crispin et d'Abigail se dressait une petite colombe d'or, en guise de symbole.

11

BENBEN

Le BENBEN apparut sur l'herbe frémissante. Ses quatre faces grises, mates, n'eût été leurs figures parfaites de triangle, auraient pu le faire confondre avec une masse de roc. Mais, sous son apparence de pyramide, le BENBEN était un vaisseau, résultant du tourbillonnement de l'antimatière jusqu'à son point de vitesse absolue ; point où les antiparticules s'inversant et courant en sens contraire entraient sans fracas dans le monde complexe de la matière.

Aussitôt, l'équipe du vaisseau émergea du monde invisible. Chacun vérifia son corps matériel qu'il essayait pour la première fois. Après quelques respirations les gestes se firent plus vifs, les muscles obéissant à un millionième de seconde près aux impulsions du cerveau. Jang,

le commandant de l'expédition, considéra longuement ses mains, organes préhensiles, s'amusant à les ouvrir et à les refermer devant ses yeux.

– Sensationnel ! fit-il, je sens ! je touche !

– Et moi je vous vois ! clama Enir dont l'image splendide se reflétait dans les costumes brillants de ses compagnons.

Le timbre clair de la voix d'Enir les fit sursauter, et ils se tournèrent vers elle pour l'examiner... l'enveloppe corporelle d'Enir paraissait plus svelte que la leur. Son corps s'incurvait par endroit, se bombait en d'autres, s'amincissait au centre pour s'arquer de nouveau et octroyer à Enir un galbe très énigmatique. De plus, les attaches de ses poignets semblaient plus fragiles, elle agitait des mains effilées aux doigts nerveux. Et le crâne glabre qui protégeait le cerveau de ses compagnons était, chez elle, recouvert d'une épaisse toison d'or.

– Étrange... marmonna Jang, Enir n'est pas comme nous ? variation accidentelle de sa fréquence vibratoire sans doute ? Souhaitons que

vos organes fonctionnent ! ajouta-t-il, en commandant soucieux du succès de son expédition, sinon je devrai vous exclure de ce projet et vous retourner dans l'antimonde.

Enir respira plusieurs fois profondément, tendit devant elle chacun de ses bras, fit pivoter sa tête, avança, recula ses pieds et dit :

– Mon corps répond parfaitement bien à l'esprit ! mes muscles obéissent au cerveau ! la différence extérieure ne semble pas modifier le fonctionnement de mon enveloppe.

– Très bien ! fit Jang. Seule l'efficacité compte. D'ailleurs votre corps physique n'est pas plus vilain que le nôtre. Si ce corps est en ordre, je ne vois pas de raison de le retirer de l'expérience. Vous demeurez donc avec nous.

Enir soupira de soulagement. Jang conclut que la forme matérielle de sa compagne pouvait bien être la mieux adaptée à ce monde, car Enir se réjouissait déjà de la permission d'y demeurer. Il donna ensuite le signal du débarquement.

– Nous sortirons une heure, décréta-t-il, pour

inspecter les lieux, nous familiariser avec le monde matériel. Au bout d'une heure nous devons revenir à l'intérieur du BENBEN pour ne pas perdre contact avec le monde immatériel.

Tous les quatre passèrent sans difficulté du centre du mouvement pyramidal à l'extérieur dans le monde compact et visible de la matière.

Les molécules fusionnées les unes aux autres, agglutinées par masses, composaient un paysage fantastique de formes et d'images. Tout était visible ! Depuis les morphologies les plus simples jusqu'aux plus complexes. Ces structures mouvantes ou fixes ressortaient sur le fond de scène impalpable de l'antimatière dont la lumière, en les traversant, faisait jaillir des subtilités infinies de tons, accentuant encore l'impressionnant relief de la matière. L'esprit prenait contact avec son envers : le monde solide. Il découvrait, fasciné, la multitude des formes vivantes qu'une précédente tentative de propulsion de lui-même dans le monde visible avait engendrées. D'une unique cellule constituée et mise en branle par une virtuelle antiparticule,

était sortie une série illimitée d'êtres dont la complexité, allant en s'accroissant (l'énergie de l'antimatière étant douée d'une propriété perpétuellement duplicatrice), avait fini par élaborer dans la forme évoluée de l'homme un organe nouveau : le cerveau. Et le cerveau permettait enfin à l'esprit d'entrer en communication avec ce monde matériel, d'abord meublé en aveugle, pour contempler et entendre pour la première fois sa création.

Au-dessus de Jang et de ses compagnons se creusait, à même le cosmos mystérieux, une coupole incommensurable d'une luminosité azurée, où une boule d'énergie sauvage étincelait ! répandant des flots d'étincelles sur les liquides du sol. Vastes surfaces calmes ou frissonnantes. Parfois muettes, parfois rugissantes et feuilletées de baves mousseuses, si exquises sur la peau sensible de leur corps.

– Le ciel et l'eau sont bleus ! dit Enir.

Jang confirma.

– Et la nature est verte... suggéra Ular pour essayer sa voix.

Puis, l'équipage inventa hâtivement un nom pour chaque agrégat de matière. Le monde visible était conquis. Le langage étant la marque de la prise de possession, par l'esprit, de la matière. Le signe de sa découverte. L'inscription immatérielle sur le matériel.

À chaque pas les explorateurs dénombraient de nouvelles formes de vie. Entre l'amibe et l'homme, fourmillaient les modèles les plus disparates de créatures dont chacune (bien que représentant un échec dans sa tentative de devenir un véhicule pour l'antimatière) jouait un rôle dans le soutien constant des différentes espèces de vie entre elles.

Tout près du BENBEN, l'expédition eut à lutter contre des formes monstrueuses, que des magmas mal répartis d'énergie vitale avaient développées. Pour se défendre contre le stégosaure, le tyrannosaurus, le tricératops et autres êtres cauchemardesques, l'équipage du BENBEN dut se tailler, à même la matière, des armes de pierres tranchantes qui ne réussissaient même pas à égratigner la carapace de ces dragons

dinausauriens. Alors qu'il allait être pulvérisé par la patte horrible d'un iguanodon ignivome, Ular vit le feu sortir de la bouche du monstre et enflammer l'herbe séchée (qui aurait pu servir d'éponge à son sang). L'iguanodon recula, hurlant de terreur, devant la colonne incandescente qui se dressa entre Ular et lui.

La découverte du feu réjouit l'équipage. Fascinés par cette substance mystérieuse, à mi-chemin entre la matière et l'antimatière, ces explorateurs détectaient en elle une arme redoutable. Car jusque-là, ils avaient lutté, mains nues, sans défense, contre les inventions aberrantes de la vie. Partout des bêtes grondantes, terribles, nées avec des armes incorporées, se battaient entre elles et menaçaient aussi ces nouveaux envahisseurs, dans un compréhensif et aveugle souci de survie.

Terrifiés, les compagnons de Jang le pressaient de suspendre l'exploration. Mais après la révélation du feu, il put les persuader que leur mission revêtait un trop important investissement d'énergie pour être interrompue. Pour achever de

les convaincre que la matière vivante ne leur était pas globalement hostile, Jang dressa des animaux, pourtant équipés de griffes et de crocs inquiétants. Ces animaux en vinrent à leur lécher les mains et à les suivre avec un tel engouement, qu'aux pires affronts ils répondaient par un encore plus solide attachement.

Explorer la matière s'avérerait long ! Jang pressentait qu'il ne parviendrait jamais en une heure à fouiller à fond ce monde dense et complexe. Après dix minutes de sortie l'équipage montrait déjà un grand énervement.

– Je ne peux pas m'adapter ! fit Ming qui, de tous, semblait le plus nerveux. Ce corps ne va pas assez vite pour moi.

– C'est le Temps, tenta de l'apaiser Jang, la difficulté est de nous habituer au Temps. La matière est minutée, tandis que l'esprit est libre. Ton angoisse vient de là. Décontracte-toi. Ton malaise démontre que nous aurons à perfectionner encore ce cerveau qui nous contient. Quand le cerveau sera plus développé nos mouvements deviendront plus dégagés.

– Je ne suis pas à l’aise moi non plus, enchaîna Enir, par moment, je n’arrive plus à me rappeler pourquoi je suis ici. Et puis, je manque d’espace !

– Ça passera ! dit Jang, nous sommes sortis depuis peu... nous devons nous acclimater à ce monde, nous modifier, la matière n’a pas fini de nous déconcerter.

– Je sais... fit Enir, Ular vient de découvrir que la forme surprenante de mon corps, loin d’être une aberration, concourt à notre survie. Cette forme me relie plus étroitement à l’antimonde. Pour renouveler votre énergie vous devez vous unir à moi. Je suis un canal, charriant l’esprit dans la matière. Si vous m’aviez exclue de l’expérience, vous auriez voué votre mission à l’échec !

– C’est exact ! fit Jang. Déjà chez les espèces inférieures de vie j’ai noté ce phénomène : seule la femelle fabrique des enveloppes de matière, hélas ! vides, pour ces espèces. Car l’antimatière ne souhaite pas s’insérer dans ces formes primitives. Mais chez vous, Enir, le cerveau...

– Alors unissez-vous à moi, Jang !

Jang, sans la moindre hésitation, s'unit à Enir. Aussitôt leur temps s'accéléra, atteignit une vitesse vertigineuse, puis, commença à rétrécir, rétrécir jusqu'à s'abolir complètement. Dénivelée par cette fortuite éclipse du temps, l'antimatière bascula dans la matière pendant qu'Enir et Jang perdaient tout contact avec leur propre être. Puis, la communication reprit et ils ne ressentirent, à leur rentrée dans la matière, qu'une agréable lassitude. Une seconde plus tard, un homme nouveau s'élevait à côté d'eux. Le secret de la transmigration de l'antimatière dans la matière se trouvait dévoilé.

Pour marquer à jamais cette liaison entre les deux mondes, Jang reproduisit dans la matière la forme du BENBEN qui avait servi au premier voyage matériel. D'immenses pyramides s'élevèrent donc dans les alentours en souvenir de cet exploit. Puis, il en modela une minuscule, à conserver précieusement sur lui. Jang soupçonnait déjà le danger pour l'esprit de se noyer dans cette trop grande masse de matière qui le ballotait. Aussi, l'image de la pyramide devrait lui rappeler constamment son origine. Cette

forme symbolique du BENBEN devrait l'empêcher d'oublier le tourbillonnement sans fin des antiparticules qui formaient son essence !

Le commandant posta ensuite Enir près de l'appareil, lui recommandant de faire passer le plus d'antimatière possible dans la matière. Plus leur monde se répandrait dans celui-ci, plus leur puissance deviendrait effective.

Enir le regarda s'éloigner avec amertume. Elle aurait préféré suivre les membres de l'expédition, plutôt que de demeurer à la garde du BENBEN. Pourtant, elle s'assit, docile, et commença à tresser son interminable chevelure. Le temps passait sur elle, lourd et étroit. Sitôt qu'elle avait tiré assez d'antimatière pour actionner un corps d'homme, ce dernier la quittait pour aller se joindre au reste de l'équipage.

– Où sont-ils maintenant ? se demandait-elle avec une anxiété grandissante. Elle coopérait néanmoins du mieux qu'elle le pouvait, consciente de son impérieuse mission. Hélas ! la fissure par laquelle l'esprit passait dans la matière était bien mince. Quelques gouttes à peine

d'antimatière parvenaient à s'incarner dans les masses de chair. Enir perdait espoir. Comment aussi peu d'esprit pourrait-il influencer autant de poids ? Pourtant l'esprit ne devait-il pas parvenir à contrôler la totalité de la matière ?

Les hommes de Jang travaillaient difficilement. Le moindre mouvement entraînait une grande perte d'énergie. Ils avançaient lourdement. Chaque pas réclamait une telle dépense de force, qu'ensuite ils perdaient conscience de leur propre réalité. Mais demeurait en eux l'impulsion première. Et le but, devenu inconscient, de leur expédition, à leur insu, les poussait à poursuivre leurs efforts.

Enir, près du BENBEN, commença à s'énerver. La solitude lui inspirait les pires extravagances. Pour se distraire elle rassembla diverses parties de l'anatomie des animaux qui l'entouraient en un tout hétéroclite, qu'elle baptisa Sphinx ! Assise au milieu des BENBENS de pierre érigés par Jang, elle continuait distraitemment de faire circuler l'antimatière dans la matière. De temps en temps elle s'arrêtait, et

souriait au Sphinx.

Au bout de quarante-cinq minutes, les hommes avaient fouillé le sol, découvert des métaux précieux et malléables. Ils réussirent, malgré leur énergie amoindrie, du fait de son alliage avec la chair, à imprimer un mouvement (comme il avait été fait aveuglément, mais avec une énergie beaucoup plus pure, jadis pour la vie) à des assemblages très lourds de matière. L'ingéniosité de la vie qui adaptait chaque forme vivante à son entourage et la munissait de moyens de locomotion extrêmement raffinés, leur suggérait spontanément l'invention de moyens de transport copiant les déplacements des créatures aussi bien terrestres que volantes ! Mais il fallait dépasser l'invention aveugle de la vie. L'antimatière, voyant maintenant par les yeux de l'homme, devait se surpasser ! C'est ce que croyait Jang. Ular, lui, remplissait soigneusement le livre de bord et notait chaque nouvelle réalisation avec fierté.

Enir, au milieu des pyramides, s'était mise à danser. Elle avait peint en rouge ses ongles de

doigts et de pieds. Et relevé en une architecture effarante sa lourde chevelure. Il était déjà une heure moins cinq !

Jang réalisait qu'il aurait fallu un temps infini pour scruter à fond cette masse de matière et l'exploiter. Ces hommes se pressaient, pourtant ils avaient à peine construit une base. De nouvelles équipes les rejoignaient à chaque seconde, poursuivant le travail. Mais Jang constata avec appréhension que l'énergie de l'antimatière faiblissait. Le contact entre les deux mondes se troublait. L'antimatière perdait de sa puissance en traversant le BENBEN. Était-ce Enir qui ?...

Déjà l'équipage commençait à ne plus obéir aux ordres. Les hommes perdaient tout intérêt pour leur mission, et se mettaient à jouer dangereusement avec les matériaux de l'antimonde. Ne les reconnaissant pas, ils risquaient, en les manipulant sans précautions, de détruire leur propre enveloppe.

Jang tentait désespérément de ramener son équipage à la raison. Comprenant soudain

pourquoi l'antimatière ne pouvait demeurer plus d'une heure dans la matière : à mesure que les minutes scandaient le temps, la déformation de l'antimatière s'accroissait. Ainsi, la perte de mémoire de son équipage empirait de seconde en seconde. Très peu de ses hommes se rappelaient de l'existence du BENBEN ! et ceux qui en conservaient une vague notion avaient perdu tout souvenir de son emplacement. La plupart erraient comme des amnésiques à travers la matière, persuadés d'en être. Même la vue des immenses pyramides construites par Jang, justement pour maintenir leur mémoire, n'éveillait plus rien dans leur conscience. Ces masses triangulaires se dressaient devant eux comme autant de pentacles indéchiffrables.

Malgré cela, Jang tentait énergiquement de repousser son équipage vers le BENBEN. Car si l'antimatière, une fois insérée dans la matière, pouvait perdre ainsi conscience d'elle-même, elle deviendrait extrêmement dangereuse, en vertu de la puissance de ses pouvoirs devenus incontrôlables. Elle serait capable de provoquer l'anéantissement de leur base matérielle. Et

l'anéantissement de tout solide dissocierait les antiparticules qui s'y appuyaient ! Heureusement que l'expédition de Jang, en raison de son peu d'expansion, ne saurait provoquer qu'une bien faible catastrophe à l'échelle de l'univers. Mais si les sorties de l'antimatière dans la matière devaient se multiplier dans le futur, il fallait mesurer dès maintenant les dangers que ces expériences multipliées feraient courir à l'antiunivers !

Le sable s'entassait aux pieds des pyramides, puis repris par la puissante respiration du vent, il reprenait sa course dans le désert. La matière grondait son bruit horrible, cacophonique, infernal ! Et toujours Enir dansait. Bien que l'envie lui prenait quelquefois de courir à la recherche de Jang. À quoi bon ? il était une heure moins trois !

Jang se sentait épuisé. Il avait perdu en escaladant un rocher le BENBEN miniaturisé qui devait le guider sur le chemin du retour. Par moment son cerveau se vidait, alors il ne se

sentait plus qu'une masse de matière. Il se mouvait pareil à un mollusque sur le sable. L'atmosphère s'alourdissait autour de lui, il ne percevait plus que le poids gigantesque de la matière. Rassembler ses hommes, les ramener au BENBEN, cela ne le préoccupait plus. Seule sa propre lutte aveugle l'obsédait encore. Il rampait sur la surface terrestre vers un point inconscient, qu'il lui fallait atteindre à tout prix... sans pouvoir se rappeler qu'il était une heure moins une.

Étourdie, Enir s'arrêta subitement de danser. Sous le regard inusable des pyramides elle se mit à aller et venir, l'œil inquiet. Le sphinx du haut de son piédestal serra plus fort entre ses pattes son énigme.

– Parle ! lui cria-t-elle, affolée.

Sur le sol, Jang se traîna péniblement vers elle... et vint s'immobiliser, à demi-mort, la tête renversée au pied du BENBEN.

Elle sut alors qu'il lui fallait obstruer en elle la faille, permettant le transfert continu de

l'antimatière dans la matière : elle saisit un poignard et assassina froidement chaque être nouveau qui la traversait ! Puis, exténuée, s'arrêta. Elle regarda le sphinx. Il la fixait mollement.

– Quelle heure est-il, maintenant, sphinx ?

12

Jason et la toison de lumière

Combien de siècles la terre mettrait-elle pour devenir ainsi ? C'était difficile à préciser. Mais seul le fait de savoir que cette vision se réaliserait un jour comptait. Car cette vision était stupéfiante. Du moins à première vue, pour quelqu'un venant de notre présent.

Janis s'y était rendu par la pensée. Un jour, étant en méditation, il avait soudain distingué une jeune femme revêtue d'une combinaison serrée semblable à une sorte d'écaille aux couleurs changeantes. Elle était debout devant un tableau représentant le cosmos entier. Elle manipulait des boutons tout en parlant dans un microphone. Il crut d'abord que cette image surgissait de sa mémoire et reproduisait une scène oubliée d'un film quelconque vu à la télévision. Mais

continuaient de se succéder sur l'écran de son imagination toute une série de clichés lui dévoilant une suite de paysages jamais vus, jamais imaginés ; comme s'il eût visionné des diapositives lui présentant des scènes d'un pays totalement inconnu. À d'autres moments, il eut l'impression d'être dans un avion invisible et de survoler des continents déserts qui filaient sous ses yeux. Paysages d'une splendeur à couper le souffle, et d'une étrange familiarité ; comme si seul un espace de temps avait modifié subtilement une topographie, jadis connue, en cette géographie nouvelle.

Puis, en d'autres jours, et de la même manière, Janis eut la vision de tableaux atteignant une perfection artistique telle qu'il n'avait pu en admirer d'approchant, ni dans le monde contemporain, ni dans les plus grandes œuvres des peintres anciens. En d'autres occasions, il eut plutôt l'impression de regarder à travers un microscope pour scruter les détails précis de – il ne savait quelle structure – ou lire des hiéroglyphes inscrits – il ne distinguait pas sur quoi ! En ces instants, Janis devenait comme une

lentille puissante, balayant un temps imprécis pour y examiner, cette fois, les détails. Mais peu à peu, en assemblant chacune de ces visions fragmentaires, il put reconstituer une fresque de ce qu'il finit par considérer comme une image possible d'un futur déjà en marche.

Et cette vision le fascina à un tel point qu'il souhaita éclaircir davantage le mystère qui planait encore sur cet étrange avenir.

Mais comment embarquer dans ces images ? se demandait Janis. Car en demeurant à l'extérieur, il ne pouvait explorer suffisamment cet espace pour convaincre les autres de la réalité du monde qu'il croyait avoir découvert. Pourtant, déjà, il savait que toujours seul son esprit y serait admis ! Pas question d'y apporter de caméra, ni même un crayon et un calepin pour noter. Il devrait donc utiliser toute sa capacité d'observation, et la puissance de sa mémoire pour retenir ce qu'il verrait, s'il voulait par sa description démontrer ensuite l'existence réelle de ce monde.

Telle était l'intention de Janis quand il partit,

sans savoir comment, et se rendit exactement sur place, sans connaître la façon dont il s'y était rendu. L'important était qu'il était là. Il ne lui resterait plus qu'à se souvenir.

Mais l'accession se fit par intermittence. Le plus difficile pour Janis étant d'abord de maintenir sa conscience immobile dans un endroit fixe. Son esprit avait tendance à se déplacer comme un faisceau lumineux balayant une trop vaste étendue de temps. Et un mouvement d'un millimètre le faisait aisément glisser d'une millénaire à l'autre. Puis, il apprit à contrôler les pulsations de sa pensée et réussit à immobiliser celle-ci. C'est alors qu'il s'enfonça dans un tunnel qui ressemblait en tous points à ce que pourrait être l'intérieur d'un arc-en-ciel. Murs voûtés, aux teintes de bleu, mauve, vert, jaune, traversés de lumière. À l'extrémité, qui semblait fuir à mesure qu'il avançait, brillait un trou rond, qui ouvrait peut-être sur quelque part ?

Janis courait, puis semblait revenir sur ses pas, comme repoussé par rien d'autre que lui-même. Mais à chaque jour, il lui semblait que le cercle,

le trou rapprochait. Un jour, il aurait, à force de reculer et de se rattraper, franchi l'espace infini pour arriver là où il allait.

De temps en temps des images lui arrivaient, en pleine figure, comme des flaques d'eau quand on vogue dans une mince embarcation. Ainsi, il vit un jour une femme peinant pour tirer un fardeau, qu'il ne distinguait pas. Elle se tenait sur un quai... ou peut-être... sur le pont d'un navire ? elle était vêtue de noir, paraissait vieille, il apercevait la mer tout près. Puis, surgissait une autre image de femme, celle-là jeune, en sari jaune bordé de rouge. Elle était coiffée comme une Japonaise et transportait un large plateau de fruits. Images de la vie quotidienne, où des gens vivaient des moments pénibles ou heureux. C'était comme si, peu à peu, un monde venait vers lui. Bientôt il y serait ; les images lui parvenant déjà comme des gouttes de vie d'un monde en formation.

Enfin, comme il s'approchait du trou blanc, qui lui paraissait être la sortie du tunnel, des êtres, revêtus de la même combinaison écailleuse

et brillante aperçue sur la femme de sa première vision, tentèrent de venir vers lui, mais soudain remontèrent vivement vers le bout du tunnel comme aspirés par une force puissante qui les ramenait à leur point de départ. Mais plus Janis avançait, plus ces formes étranges paraissaient ralentir leur mouvement d'aller retour, de lui à l'extrémité du tunnel. Janis en conclut qu'il devait lui-même s'enfoncer de plus en plus dans leur monde mystérieux, comme si son temps se mêlait au leur. Bientôt peut-être ils ralentiraient tout à fait leur mouvement et il les rejoindrait au point d'arrêt. Puis, le trou l'engloutit. Tout devint blanc. Il lui sembla ensuite débarquer d'un vaisseau inconnu pour atterrir sur une terre étrangère.

Les hommes brillants, enfin devenus stables, s'approchaient pour l'accueillir. Comme si cela eût été normal qu'il vint ainsi des profondeurs du passé visiter l'avenir.

– Paix ! dit Jason, sans toutefois émettre un son. Tout de suite Janis saisit que ces hommes n'échangeaient plus de paroles. Ils amplifiaient

les ondes télépathiques et communiquaient parfaitement bien par la pensée. Car aussitôt Jason prévint Janis de ne pas parler. Aucun d'entre eux ne pouvant traduire les horribles sons émis par la matière. Il devait se laisser traduire. C'est-à-dire qu'il lirait en lui comme dans un livre ancien, ouvert.

D'abord Janis fut effrayé. Il se sentait à leur merci. Il n'était pas l'explorateur, mais l'exploré ! Il n'était pas venu en cet endroit par son propre pouvoir, mais par le leur ! Ils étaient infiniment plus forts que lui. N'avaient-ils pas réussi à le convaincre, par-delà l'épaisseur des temps, à venir vers eux ? Maintenant il était là. Il pourrait regarder, noter dans sa mémoire, et se souvenir sans doute. Mais il ne rapporterait aucune preuve tangible de ce voyage. Et tout en réfléchissant ainsi, il savait que c'était leurs pensées qui instruisaient ainsi les siennes.

Le sol était sablonneux. Quelques douces montagnes dessinaient un demi-cercle devant un édifice carré, blanc, surmonté d'une basse coupole percée de hublots bleus. Cette coupole

lui rappela les soucoupes volantes dont on parlait tant, sans pouvoir définir ce qu'elles étaient. Instantanément il comprit ! Lui, Janis, venait du passé, il était une image du passé dans l'avenir. Alors que les soucoupes volantes étaient, elles, des images de l'avenir dans notre présent. C'était simple.

Tout est simple, lui démontrait Jason. Si simple ! mais il avait fallu des millénaires pour comprendre cette simplicité. La science de Jason était trop vaste pour les pensées étroites de Janis. Il pourrait voir, mais sans toujours comprendre. Voir ce qui existerait un jour. Les corps n'étaient qu'une mécanique pour agir ! Car même si son propre corps était déjà celui d'un homme du futur, la conscience totale ne s'y était pas encore incorporée, comme en Jason.

Ils entrèrent dans l'édifice et se retrouvèrent dans une vaste pièce entièrement vide. Le plancher paraissait constitué d'un métal transparent, étincelant. Par chaque hublot entrait un faisceau de rayons lumineux. Peu à peu la salle se remplit d'une cinquantaine d'individus

pareils à Jason. Parmi eux se trouvaient des femmes que rien ne distinguait des hommes, sauf qu'on savait, instinctivement, qu'elles étaient des femmes. Tous s'assirent en cercle au centre de la pièce vide. Puis ils invitèrent Janis à occuper le centre du cercle.

Janis sentit une lumière émaner de chacun d'eux et venir le traverser de part en part, lui procurant une sensation de bien-être extrêmement agréable. Il souhaita que cette séance durât éternellement. Mais elle cessa. Et Janis comprit enfin que toute l'histoire du monde se trouvait inscrite dans chaque cellule de son corps. Non seulement l'histoire du passé de l'univers, mais aussi l'histoire complète de son évolution future. Janis n'avait encore jamais lu dans ses cellules. Eux lisaient couramment dans les leurs. Cette bibliothèque intérieure valait bien l'encombrement vétuste des livres du passé ! Janis était donc une bibliothèque vivante où se trouvait inscrite microscopiquement l'histoire de la vie, la science de la vie, la philosophie de la vie, et son but, qui était pour ainsi dire de retrouver son commencement et de se voir tout

entière. C'était donc là, comprit-il, la signification du symbole du serpent qui mord sa queue.

– Pourquoi m'avoir fait venir ici ? demanda Janis, incapable de leur soustraire ses questions mentales.

– Pour t'aider ! lui fut-il répondu. À chaque question posée au schéma de l'univers il est toujours répondu. Sinon, il n'y aurait pas d'évolution. En réalité tu es près de nous. Juxtaposé. C'est pourquoi nous répondons toujours. Regarde !

Janis aperçut une société primitive. Des femmes en sarraus, joliment coiffées. Portant de larges paniers de fruits. Ayant un seul enfant. Un mari, très doux, qui tournait sur un tour pots et urnes servant au vin et à l'eau. Peuple qui se réunissait pour chanter et danser. Gens s'aimant simplement. Ayant des gestes harmonieux. Et des chants mystérieux pour se maintenir dans cet état euphorique.

– C'est toujours ici, expliquait Jason, mais leur évolution s'est accomplie de cette manière. Ils

habitent ce secteur particulier du temps, nous ne leur demandons pas de vivre dans notre temps avant qu'ils n'en éprouvent le désir. Il est impossible de faire sauter à la conscience les marches invisibles qu'elle doit franchir pour monter jusqu'à nous. Il n'y a pas d'ascenseur, que des marches ! Vois ces autres !

Janis voyait un peuple barbare, vêtu pourtant de façon moderne. Mini-jupes pour les femmes, habits de ville pour les hommes. Ils offraient sur le toit d'un édifice de plusieurs étages la torche enflammée d'un homme ! pendant qu'en bas des milliers de véhicules klaxonnaient pour scander leur approbation. L'homme en flamme hurlait. Pendant qu'au sol des femmes chantaient des chants de joie.

Janis soupira pour chasser son malaise.

– Ce n'est rien ! affirmait Jason, c'est une étape !

Maintenant les femmes retiraient leurs vêtements et paradaient devant les hommes, excités d'abord, et qui ne les regardèrent plus ensuite. Ils se mirent à se dévêtir à leur tour. Et se

produisit une horrible orgie, mêlant d'un côté les hommes entre eux, de l'autre les femmes ensemble.

Janis détourna la tête de dégoût.

– C'est une impasse... dit Jason ; il faudrait les en sortir... c'est un tourbillon qui se produit parfois. Ceci est extrêmement dangereux pour la conscience qui devient folle et ne sait plus quelle direction prendre.

– Comment les aider ? demanda Janis.

– Attendre ! fit Jason, attendre est le seul remède. Tous ces mondes existent en un même endroit, mais séparés par leurs degrés différents de conscience, expliquait Jason. Chacun forme une communauté de pensée propre. Il en existe des trillions. Chez vous, les pensées sont encore enchevêtrées les unes aux autres, vous vivez dans un monde de conscience, disparate. Ici nous avons réussi à séparer les degrés de conscience, à les cloisonner. De sorte qu'aucune forme de conscience n'affecte l'évolution de l'autre. Nos sociétés sont formées d'êtres qui pensent, agissent et sont heureux exactement de la même

façon. Personne n'incite jamais personne à évoluer d'une façon de penser à une autre. Cela vient naturellement avec le temps. Quand un être n'est plus à son aise dans un endroit, spontanément il passe dans un autre état de conscience où il a immédiatement l'impression d'avoir toujours vécu.

– Le souvenir de son ancien état ne pourrait-il pas l'y suivre ? demanda Janis.

– Absolument pas ! il n'est absolument plus ce qu'il était, puisqu'il est devenu un autre. Seul cet autre peut vivre maintenant là où il est.

Janis pensait aux merveilleuses toiles qu'il avait aperçues dans ses visions... était-ce ?

– Oui... très élevé en effet... Vois !

Janis était subjugué ! la beauté de ce qu'il voyait créait un vertige dans son cerveau... jamais les couleurs et la lumière ne lui étaient apparues avec une telle splendeur ! Comment la lumière pouvait-elle se mêler aussi étroitement à la couleur ?

– Parce que la lumière même est couleur ! dit

Janis. Ici la lumière est à son état pur, non son apparence seulement. Même le peuple... regarde ! la transfiguration de leur corps ! ils ont l'air de flotter... leur matière est presque inexistante. Pourtant ils existent plus encore ! leur conscience est si développée qu'elle transparait à travers chaque grain de leur peau.

Janis était transporté. Ces êtres dégageaient une émanation si mystérieuse... Il comprenait qu'il resterait toujours quelque chose en lui de cette vision... comme un vague relent qui lui rendrait toutes choses par la suite douloureusement imparfaites.

– Regarde ! écoute ! faisait Jason, mais tu ne pourras pas longtemps, un millionième de seconde suffit !

Et Janis sentit qu'il mourait presque... ceci était trop ! comment la perfection pouvait-elle tuer ?... oui... c'était l'univers de la musique ! et Janis ne pourrait même pas ouvrir les yeux sur lui.

– J'aimerais... j'aimerais, pensait Janis, j'aimerais tellement !

– Non ! tu ne peux pas encore ! fit Jason, trop de marches à sauter. Ta conscience sauterait elle aussi. La musique est la conscience complète déroulée. Elle exprime la totalité de l’univers de la création. C’est la vie pure. Son essence.

Janis comprenait que jusqu’à ce jour, il n’avait perçu de la musique que ses échos très étouffés. Les murmures passant à travers l’épaisseur des temps, du fonctionnement même de ces temps. Son imagination ne pouvait pas imaginer, sans éclater, la musique sans l’épaisseur incommensurable de ses isolants. La beauté totale tue, lisait-il dans le regard de Jason, elle est la conscience même. Elle tue tout ce qui n’est pas elle, afin de continuer à vivre dans toute sa pureté.

– Comment pouvez-vous vivre aussi intensément ? interrogeait Janis, perdu dans l’ignorance de son cerveau.

– Nous ne vivons jamais assez intensément ! plus la conscience grandit, plus elle devient avide, disait Jason.

Janis comprenait un peu. Ne vivait-il pas lui-

même plus intensément depuis qu'il était là ? il avait déjà l'impression d'avoir vécu des siècles et il n'était pas las ! il avait envie de vivre encore plus lui aussi. Sa conscience prenait conscience d'un plus grand espace et il souhaitait encore l'agrandir. La conscience était une pulsion infinie qui s'augmentait à chaque battement d'elle. Comme les cercles concentriques sur l'eau, mais sur une surface infinie. Elle ne frappait jamais aucune rive qui l'aurait fait se résorber, elle s'étendait toujours plus vaste, plus rayonnante, plus conquérante !

Comme il aurait aimé croire toutes ces pensées qui lui venaient ! mais c'était si difficile...

– Nous savons... entendait-il, il suffit pour le moment que tu en reçoives l'idée.

Jason était si calme, si serein. Comme ceux qui l'entouraient. Ils étaient tous si connaisseurs ! Janis s'épuisait à recevoir l'amoncellement d'idées, qui ne trouvaient pas toujours de formes pour s'exprimer dans sa tête. Pourquoi venir d'aussi loin pour aussi peu comprendre ? et retourner plus mêlé encore raconter des choses

que personne, sûrement, ne voudrait croire ? qu'un commencement de compréhension de l'incompréhensible ! savoir que tout existe déjà, là, attendant...

– Ne puis-je bouger ! prononça Janis.

Jason lui rappela vivement de ne pas émettre de son.

Sa voix ayant produit un craquement inquiétant, il comprit que le passé ne pouvait s'exprimer là ! Comme le silence, quand apparaît une soucoupe volante, trouble, le bruit de la parole, dans l'avenir, perturbe aussi, parce qu'on ne sait pas d'où cela vient.

– Janis ne devait pas bouger, non, comprenait-il, pas sans qu'on le guide. Sinon, il pressentait un danger. De se perdre peut-être ?

– Plus ! se perdre n'était rien à côté de se tromper. Se perdre n'était rien, on ne perdait que soi. Mais se tromper était pire, car on pouvait tromper les autres également, et alors on était en faute...

Alors Janis sut qu'il lui serait difficile de ne

jamais se tromper, tant il voyait de choses et ne possédait aucun moyen de les noter.

– Qui était la vieille femme ? interrogea-t-il, télépathiquement, la vieille femme sombre qui tirait sur...

– Regarde ! fit Jason.

Elle était de nouveau là... et il la voyait plus clairement... sur le pont d'un navire au milieu d'un lourd paquet de cordages. Elle tirait de toutes ses forces sur les câbles... le visage ravagé par le temps et la fatigue...

– Ils sont tous comme elle ! comprit-il en regardant l'entourage de la vieille femme, des pêcheurs à la peau parcheminée par le vent et des enfants avec des têtes d'hommes sur leurs jeunes corps. Tous, ils semblaient figés dans un éternel effort.

– Tu comprends ? fit Jason.

Jason était immobile et de lui venaient les réponses : ici la matière expérimentait. Il fallait découvrir quelle performance l'enveloppe de la conscience était capable d'accomplir

physiquement ? c'était une épreuve de résistance. Chaque étape de conscience en était une de performance particulière jusqu'à ce que l'intérêt s'épuise pour ce genre d'expérience. Ici, c'était l'étape du travail. Le travail paraissait à chacun le but. Le travail pour le travail, uniquement. Car à la fin tout serait effacé pour que d'autres recommencent à travailler encore.

Janis regarda encore un instant la vieille femme, lisant l'effort inscrit sur ses traits...

– Ce n'est rien ! comprenait-il, car chacun des efforts qu'elle faisait, avec la conviction que c'est tout ce qu'elle avait à accomplir, la déplaçait lentement vers une conscience plus large...

Janis se regarda un moment dans Jason, comme dans un miroir. Et il vint près de comprendre quelque chose qui lui échappa aussitôt.

– Et cette guerre ? demanda-t-il.

Une tuerie épouvantable se déroulait maintenant devant lui. Il reconnaissait toutes les armes connues, et en découvrait de plus

effrayantes encore. Tout cela ne servait qu'à tuer, tuer, tuer ! tuer à en devenir d'une monotonie plus ennuyante que révoltante.

– C'est un moyen, démontrait Jason, d'avancer plus rapidement. On passe des pages, des vies en un instant, on feuillette les temps ! Cela importe peu. La vie ne peut pas mourir, donc ne peut pas être tuée. La conscience n'attache pas une grande importance à la matière. Les hécatombes ne peuvent l'affecter. La conscience peut anéantir la matière qui la porte et la reformer aussitôt autour d'elle, sans être perturbée le moins du monde par l'opération.

Janis prenait conscience que sa conscience à lui, jusqu'alors, n'était pas assez consciente d'elle-même pour se connaître jusque dans son indestructibilité.

Jason rayonnait. Et Janis éprouva en lui-même ce que Jason ressentait : la conscience totale était l'amour pur ! C'est pourquoi, déjà, dans le monde de Janis on avait l'intuition que c'était vers l'amour que devait se diriger l'évolution de l'homme. Mais la tentative d'amour universel

amorcé dans notre temps était une bien faible, une microscopique ouverture sur ce que serait le monde de la conscience déroulée de l'univers de Jason. La conscience redevenue totale y retrouvait son état de lumière première, capable de réengendrer de nouvelles consciences qui referaient, à leur tour, la route vers elles-mêmes.

Les pensées de Jason, empreintes de toutes celles de son monde, vibraient. Janis éprouvait, traversé par elles, une volupté qui dépassait tous les plaisirs charnels ressentis dans son passé. Voilà ! l'éternité était une espèce d'orgasme sans fin. En procréant, les hommes de notre temps puisaient à la source de la conscience. Du choc de la conscience pure, contre la matière, jaillissait un courant de bonheur intense, lequel déclenchait le premier mouvement des deux pôles dont le tournoiement continu produisait la vie.

– Qu'arrivera-t-il, demanda Janis, si par la contraception, on finit par empêcher totalement ces ondes de déclencher la vie ?

– La conscience se refermera sur elle-même. La matière deviendra opaque, la conscience ne la

traversant plus. Cette matière ne se connaîtra plus, n'ayant plus de conscience. Elle disparaîtra. Fermer le libre chemin à la vie, c'est retourner vers l'inconscience et l'insensibilité de la matière. Cela jusqu'à ce que ces deux mondes : conscience-vie et matière, recommencent à s'interpénétrer pour refaire l'évolution jusqu'au sommet.

– Est-ce que je rêve ? se demanda Janis.

– Peut-être... comprit-il, mais le rêve est situé dans la conscience, et il faut en tenir compte. Le rêve est une fenêtre sur la conscience, il renseigne.

– Mais pourquoi Jason lui apparaissait-il, vêtu, à peu de chose près, comme les cosmonautes des films de science-fiction ?

– Parce que la science-fiction est aussi une vision de la conscience intérieure. Elle peut, à travers le filtre déformateur des temps, présenter des images floues de l'avenir. L'homme ne réaliste-t-il pas toujours que les projections de ces images ? Que sont les découvertes ? les inventions ? d'où vient le génie ? l'Art ? Est-ce la

matière où la conscience qui inspire et propose les solutions aux impasses de l'humanité ?

– C'est vrai ! pensait Janis.

Une lumière rouge, diffuse comme un coucher de soleil, couvrait l'horizon. Le sable du sol paraissait éclairé par l'intérieur. Les coupoles blanches, que Janis apercevait maintenant en grand nombre dans ce paysage, beau, doux, mais inquiétant pour lui, prenaient un aspect transparent. Tout cela n'était cependant que la surface d'un monde ! son esprit survolait un pays étranger situé à des milliers d'années d'altitude. Il ne pourrait, lui transmettait Jason, pénétrer jusqu'au cœur cet univers, sans y être plongé irréversiblement... pas plus d'ailleurs, que lui, Jason, ne pouvait s'enfoncer profondément dans le monde de Janis ! Jason ne parvenait, lui aussi, qu'à flotter à la surface de la pensée de Janis, n'apprenant de notre monde que les quelques pensées éparses trottant dans la tête de Janis à ce moment précis. C'est pourquoi, si Janis désirait connaître l'avenir, il lui fallait demander ! Afin que surgissent aussi, à la surface du cerveau de

Jason, les réponses. Ce que Janis apprendrait de l'avenir dépendrait donc, uniquement, de la curiosité qu'il en aurait.

C'est pourquoi, comprenait-il parfaitement, toutes les découvertes, aussi bien scientifiques qu'artistiques, découlaient toujours de réponses apportées à des questions qu'un cerveau particulier s'était posées. Toutes les réponses à toutes les questions sont inscrites quelque part dans l'avenir. L'avenir existe déjà dans un temps, qui est un non-temps. L'ombre pour ainsi dire, ou la lumière de l'ombre qui se dessine sur lui pour le créer.

Janis saisissait, en essayant d'éclaircir la vision du visage fuyant de Jason et les silhouettes vacillantes de ceux qui l'entouraient, que lui-même, Janis, était l'ombre de Jason... La lumière du paysage rougeoya jusqu'à l'or, pâlit. Le paysage se fondit en couleurs, devint bleu, blanc, vert, pareil à un arc-en-ciel ! Et Janis se retrouva à nouveau dans le tunnel, refaisant la route à l'envers. Il réatterrit bientôt dans le monde sombre de la matière. N'ayant rapporté de son

voyage dans l'avenir qu'une toison de lumière impossible à retenir entre ses doigts de chair.

Table des matières

I. Horace Parle.....	8
II. L'in vraisemblable aventure de John Garret.....	18
III. Les yeux.....	37
IV. Le règne de Kuper.....	45
V. L'envoûtement.....	74
VI. Cat.....	101
VII. Rue de l'Acacia.....	131
VIII. Dossier Unicorps.....	138
IX. Ben.....	160
X. La colombe.....	181
XI. BENBEN.....	204
XII. Jason et la toison de lumière.....	222

Cet ouvrage est le 44^e publié
dans la collection *Littérature d'aujourd'hui*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.